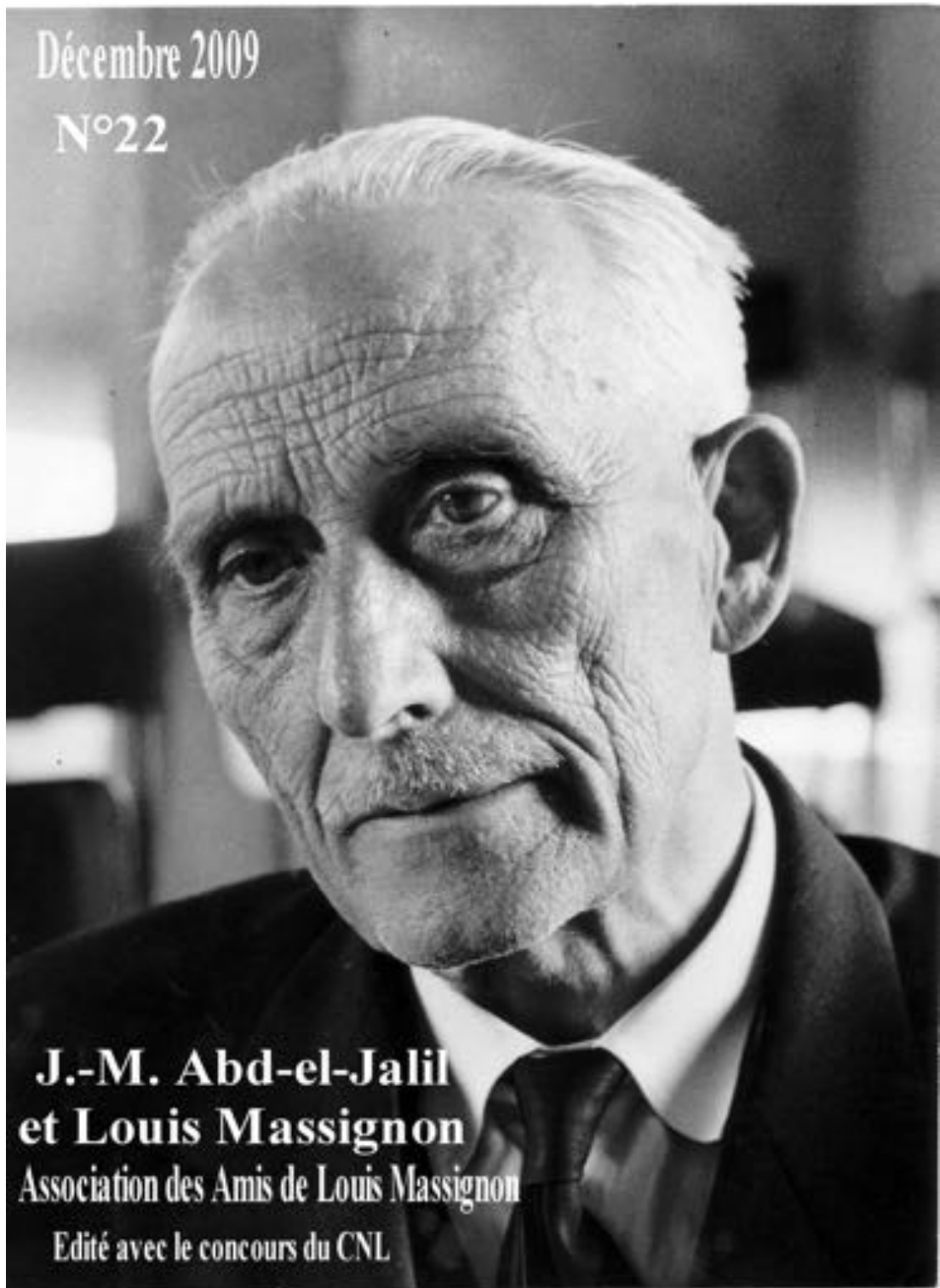


Décembre 2009

N°22



**J.-M. Abd-el-Jalil
et Louis Massignon**
Association des Amis de Louis Massignon

Edité avec le concours du CNL

Association des
Amis de Louis Massignon

MEMBRES FONDATEURS ET MEMBRES D'HONNEUR

Roger Arnaldez, Boutros Boutros-Ghali, enri Cazelles,
François de Laboulaye, Henri Laoust,
Henri Massé, Daniel Massignon, Jean Scelles

CONSEIL D'ADMINISTRATION

André de Peretti, *Président*
François Angelier, *Secrétaire adjoint*
Souâd Ayada
Maurice Borrmans
Dominique Bourel
Dorothy Buck
Louis-Claude Duchesne
Françoise Jacquin
Antoinette de Laboulaye
Claude Le Gressus, *Trésorier*
François L'Yvonne
Herbert Mason, *Vice-Président*
Nicole Massignon, *Secrétaire*
Bérengère Massignon
Pierre Rocalve, *Vice-Président*
Jean-François Six
Marie-José Taube

COMITÉ DE RÉDACTION

Maurice Borrmans, Françoise Jacquin,
Nicole Massignon

*Le Bulletin laisse aux auteurs des articles et des recensions l'entière
responsabilité des opinions et jugements qu'ils expriment.*

Jean-Mohammed Abd-el-Jalil
(1904-1979)



Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, 1927,
étudiant à la Sorbonne à Paris, à 23 ans
(Collection MM de Susanne)

Peu avant la fin, le Père Jean citait un proverbe persan :
De la nuit la plus noire les deux extrémités sont blanches

Avant-Propos

Ce Bulletin est consacré à un homme qui fut très proche de Louis Massignon - de 1926 à 1962 -, le marocain Jean-Mohammed Abd-el-Jalil. Un lien indéfectible les a unis car le jeune homme, de vingt ans son cadet, opta pour le christianisme et lui demanda d'être son parrain. Leur correspondance illustre ce long compagnonnage. Le Frère franciscain Clément Etienne et Mgr. Paul-Méhmet Mulla-Zadé, ont également beaucoup écrit à celui dont la décision allait s'avérer héroïque au fil des ans. M. Borrmans, fort d'une longue expérience, engage une réflexion plus générale sur la conversion. Il convenait aussi d'interroger l'opinion marocaine d'aujourd'hui sur les séquelles de « l'affaire Abd-el-Jalil ». Mme Balenghien a relevé le défi en réunissant, une documentation importante. Ceux parmi nous qui eurent le privilège de bien connaître le « Père Jean » dans l'aura de Louis Massignon, Daniel et Nicole ainsi qu'A. de Peretti, apportent au dossier leurs témoignages et analyses. Enfin, d'Abd-el-Jalil lui-même, nous donnons un texte peu connu sur la paix, significatif de son esprit de tolérance.

A la différence des précédents bulletins, ce numéro ne comporte ni comptes-rendus des manifestations, ni commentaires de livres. Nous avons seulement gardé la rubrique « Hommage ». Vous trouverez donc, à la fin de ce Bulletin, un hommage adressé au père Jacques Jomier (décédé le 7 décembre 2008). Un hommage à Henri Cazelles, décédé le 10 janvier 2009, est prévu pour 2010 avec des lettres inédites échangées par lui avec Louis Massignon. L'Association mettra dorénavant en ligne les manifestations et les publications concernant Louis Massignon sur son site « louismassignon.org », créé en mai 2009. Nous remercions MM de Susanne, qui a bien connu Abd-el-Jalil, de nous avoir envoyé les photos reproduites, et C. Le Gressus pour continuer à en assurer la mise en page.

SOMMAIRE

JEAN-MOHAMMED ABD-EL-JALIL ET LOUIS MASSIGNON

I- Jean-Mohammed Abd-el-Jalil (1904-1979)	8
Itinéraire spirituel et scientifique par Maurice Borrmans	8
II- Louis Massignon et Jean-Mohammed Abd-el-Jalil	17
II.1- Premières rencontres, Témoignage de Daniel Massignon.....	17
II.2- Massignon/ Abd-el-Jalil, Parrain et filleul, Correspondance (1926-1962), par Françoise Jacquin	27
II.3- Témoignage d'André de Peretti	45
III- Autour d'une conversion	64
III.1- Témoignage d'un tard venu à l'Eglise par Abd-el-Jalil	64
III.2. Mohammed Abd-el-Jalil / Père Clément Etienne par Françoise Jacquin	84
III.3- Mulla Zadé / Abd-el-Jalil, deux frères en conversion, du Coran à Jésus par Maurice Borrmans et Françoise Jacquin	96
III.4- La 'Conversion' de J.-M. Abd-el-Jalil vue du Maroc par Anne Balenghien	105
III.5- Conversion et médiation par Maurice Borrmans	126
IV- Correspondances inédites	131
Lettre inédites à Daniel Massignon Lettres échangées entre le Père Jean de Ménasce et Abd-el-Jalil Lettre de Abd-el-Jalil à Dom de Witte Lettre de Abd-el-Jalil à Louis Gardet	
V- Article de J.-M. Abd-el-Jalil <i>L'Islam et la Paix</i>	141

HOMMAGE

Hommage au Père Jacques Jomier

In memoriam Jacques Jomier (1914-2008), par Maurice Borrmans

Le Père Jacques Jomier par Pierre Rocalve

Dates repères

- 1883 25 juillet, naissance de Louis Massignon¹
1904 17 avril, naissance de Abd-el-Jalil² à Fès
1914 Hajj à La Mecque avec ses parents
1923 6 mai, rencontre de LM avec AEJ à Rabat à la
demande de Lyautey
1915-1923 Fès, études à la Qarawiyyîn et au Collège
franco-musulman
1924-1925 Rabat, humanités au lycée Gouraud,
en pension au Collège Charles de Foucauld.
Premier bachelier marocain en lettres classiques.
Lyautey lui obtient une bourse
1925 29 juillet, rencontre de LM avec AEJ à Paris
1925-1926 Licence en langue et littérature arabes à la
Sorbonne, hébergé au Foyer franciscain, rue
Sarette
1926-1928 Hôte d'une famille catholique à Viroflay. Prépare
l'agrégation d'arabe, suit des cours de
philosophie à l'Institut Catholique
1928 7 avril, Fontenay, baptême avec Louis Massignon
pour parrain
1928-1929 Paris, séminaire des Carmes. Achève son
Mémoire sur 'Ayn al-Qudât al-Hamadhânî,
disciple d'al-Hallâj (édité in *Journal Asiatique*,
janvier-mars et avril-juin 1930)
1929 18 septembre, Amiens, entrée chez les
Franciscains ; 1929-1931 noviciat
1931 9 février, vœux de Tertiaire de St François de LM
1931-1935 Mons-en-Baroeul (Nord), scolasticat
1933 18 septembre, vœux perpétuels

¹ Par la suite LM dont les dates sont en *italiques* de même que pour les événements marquants.

² Par la suite AEJ, dont les textes sont en *caractères standards*.

-
- 1935 7 juillet, Lille, ordination sacerdotale
1935 29 octobre, mort d'Yves Massignon
1936-1964 Professeur en charge de la Chaire de langue et la littérature arabes à l'Institut Catholique de Paris.
1937 octobre-novembre, 1^{er} voyage au Proche-Orient
1939-1940 Primo infection soignée en sanatorium (Savoie)
1948 avril-août, long périple au Proche-Orient
1950 28 janvier sacerdoce de LM
1953 *Déposition du Sultan Mohammed V*
1958 août, Florence, Colloque méditerranéen:
rencontre avec le prince héritier du Maroc, le futur Hasan II
1961 27 avril-15 mai, retour controversé au Maroc
1962 31 octobre, mort de Louis Massignon
1964 Participation au Concile. Démission de sa charge à l'Institut Catholique. Opération d'un cancer de la langue. Poursuite de ses conférences en France, Belgique, Suisse, Espagne, Allemagne
1966 16 mai, Rome, audience personnelle de Paul VI
1979 24 novembre, décès à l'hôpital de Villejuif

Pour d'autres informations sur J-M. Abd-el-Jalil , se reporter à :

Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, Témoin du Coran et de l'Évangile, textes réunis par Maurice Borrmans avec une bibliographie, Editions du Cerf et Editions Franciscaines, 2004, 172 p. ; voir aussi son livre sur Mulla-Zadé et Abd-el-Jalil, Cerf, 2009 332 p., et la *Correspondance Massignon/ Abd-el-Jalil*, avec F. Jacquin, Cerf, 2007, 298 p.

Voir également le *Bulletin de l'Association des Amis de Louis Massignon*, N° 5, dec. 1996, où se trouvaient deux textes reproduits dans le présent *Bulletin*.

I- JEAN-MOHAMMED ABD-EL-JALIL (1904-1979)

ITINERAIRE SPIRITUEL ET SCIENTIFIQUE

par **Maurice Borrmans**

Né en 1904 à Fès, dans cette antique capitale du Maroc « ville priante aux innombrables mosquées, façonnée par des siècles de foi musulmane », Mohammed y a grandi au sein d'une famille originaire d'Andalousie, pauvre et honorable, profondément religieuse et exigeante sur la foi et les mœurs. C'est en cette cité où régnaient écoles coraniques et confréries religieuses qu'il a été initié aux trésors du Coran et de la Sunna à lui transmis par le milieu familial et surtout féminin. Ses professeurs (ces « Loquentes » comme il dira d'eux un jour) de la Qarawiyyîn, la grande mosquée qui est le joyau de Fès-Bâli, lui ont donné le sens de la transcendance de Dieu et du respect de sa parole. En 1913-1914, il accompagne ses parents qui font leur pèlerinage à La Mecque. Brillant élève, il est inscrit par son père au lycée que les Français viennent d'ouvrir à Fès, puis à Rabat (1922-1925) où il termine ses études secondaires, avec latin et grec au programme, au lycée Gouraud, tout en étant pensionnaire à l'école de Foucauld, dirigée par les Pères franciscains. En juin 1925, il a donc son baccalauréat : il est alors choisi, par Lyautey, résident général de France au Maroc, avec les meilleurs de sa classe, pour aller à Paris y poursuivre des études supérieures, car ces boursiers marocains devaient, par la suite, être les cadres modernes du pays. Il se retrouve donc à Paris, en septembre 1925, pour y préparer une licence ès lettres en langue et littérature arabes : il s'inscrit aussi à l'Institut catholique pour y mieux connaître ce christianisme

qu'il entend combattre en musulman rigide qu'il a conscience d'être plus que jamais. Mais il est l'hôte d'une famille chrétienne, les Faguer, et se voit souvent reçu par des parents ou des amis du directeur de l'Ecole de Foucauld de Rabat, le Père Clément, avec lequel il entretient une fidèle et abondante correspondance (deux lettres par mois, où il sollicite conseils spirituels pour sa réforme morale et aussi titres de livres pour ses recherches universitaires). Désireux d'en savoir toujours plus, à l'Université comme à l'Institut, il s'enrichit des meilleurs enseignements de certains professeurs qui le fascinent, comme Louis Massignon et Jacques Maritain. Tout cela l'amène à réviser son « regard » sur le christianisme, d'autant plus que sa recherche spirituelle le porte à lire bien des ouvrages qui traitent du Dieu des chrétiens. Une évolution se produit alors qui le fait passer de « l'affirmation musulmane » à la « découverte du christianisme », tout en réussissant ses divers examens et en préparant sa thèse de doctorat en Sorbonne sur un mystique musulman du Haut Moyen-Âge, 'Ayn al-Qudât al-Hamadhânî. L'été 1927 lui est un temps de réflexion et de prière. A l'automne, sur les conseils du Père Clément, il inaugure une correspondance décisive avec Mgr Paul-Mehmet Mulla-Zadé, qui enseigne à l'Institut Pontifical Oriental de Rome : c'est pour lui le moment de s'interroger sur Jésus et son message. Tout cela l'amène, non sans scrupules pour ce qu'il adviendra de ses rapports avec sa famille et son pays, à demander le baptême : il est baptisé le Samedi saint 1928 et Louis Massignon est son parrain³. Dès lors, entre celui-ci et son filleul, une profonde amitié se développe en un même effort commun pour réconcilier chrétiens et musulmans. Désormais prénommé

³ Cf. Maurice Borrmans, « Aux origines d'une conversion », in *Evangile aujourd'hui*, Paris, Ed. franciscaines, n° 207, juill.-août-sept. 2005, pp. 60-63. Mme Devouge, une amie des Faguer, sera sa marraine.

symboliquement Jean-Mohammed, après en avoir terminé avec sa thèse qui le fait docteur en Sorbonne⁴, au terme d'une année qui l'a vu pensionnaire au Séminaire des Carmes à Paris (1928-1929), le nouveau chrétien décide bien vite d'être franciscain et prêtre, pour d'autant mieux correspondre à l'appel de Dieu, d'où ses années de préparation spirituelle au noviciat franciscain d'Amiens (1929-1931) et d'études théologiques au studium des Franciscains à Mons-en-Baroeul, près de Lille (1931-1935).

A peine avait-il été ordonné prêtre (7 juillet 1935) que Mgr Baudrillart l'appela à enseigner à l'Institut catholique de Paris pour y assurer des cours de langue et de littérature arabe ainsi que d'islamologie dans le cadre de l'enseignement de l'histoire des religions. Il devait y développer une longue carrière professorale jusqu'en 1964, tout en assurant parallèlement des services pastoraux (diverses aumôneries) et des conférences publiques. Un premier voyage au Proche-Orient, d'octobre 1937 à janvier 1939, lui permit d'en découvrir les multiples aspects et les difficiles problèmes. Bien vite sa santé, demeurée fragile, l'obligea à faire un séjour prolongé en sanatorium (1939-1940). Il publia, en 1943, sa *Brève histoire de la littérature arabe*⁵, qui connut un certain succès, après son article très remarqué de la *Nouvelle Revue Théologique* de Louvain, « L'Islam et nous » (1938)⁶.

⁴ Celle-ci est publiée dans le *Journal asiatique* (janv.-mars et avril-juin 1930, pp. 1-297) et a pour titre celui-là même du livre de 'Ayn al-Qudât, *Shakwâ l-gharîb 'an al-awtân ilâ 'ulamâ' al-buldân* (*Plainte adressée aux savants des pays par un exilé loin de sa patrie*).

⁵ Paris, Maisonneuve, 1943, 310 p. ; rééditée en 1946, avec suppression du terme « brève » dans le titre.

⁶ *Nouvelle Revue Théologique*, sept.-oct. 1938, pp. 897-925. Ce texte a été réédité en volume, avec un avant-propos et quelques corrections, additions et références, en 1947, par les Editions du Cerf, 59 p., et réédité encore par ces mêmes éditions, en 1981, 68 p.

De janvier à septembre 1948, il effectua un deuxième et long voyage au Proche-Orient, qui l'amena à recueillir maintes informations et à rencontrer nombre de personnages importants : cela lui permit de prononcer, le 24 novembre de la même année, la conférence de rentrée universitaire à l'Institut catholique, intitulée « Retour d'Orient : quelques aspects des pays d'islam »⁷, où il tint des propos prophétiques sur la nouvelle situation créée par la naissance de l'Etat d'Israël et douloureusement subie par les populations arabes. Pédagogue avant tout et conférencier recherché, il multipliait ses articles dans les revues de « culture moyenne » pour les reprendre ensuite en des livres destinés à l'opinion publique catholique. Il était invité un peu partout, car il aimait parler en allemand, en espagnol et en anglais, préférant d'ailleurs la première de ces trois langues. En 1949, ses *Aspects intérieurs de l'Islam*⁸ eurent un franc succès et révélèrent au public occidental les valeurs religieuses de la tradition musulmane. L'année suivante, il publiait *Marie et l'Islam*⁹, qui continue à faire autorité en matière de mariologie coranique. Participant à de nombreux congrès, il eut ainsi l'occasion de rencontrer, lors du Colloque méditerranéen organisé en 1958 par La Pira à Florence, celui qui, alors prince héritier, devait devenir, par la suite, le roi Hasan II. Retrouvailles inattendues, pleines de gravité et de respect, comme en peut témoigner un document photographique des Editions franciscaines. L'année 1964 fut, pour lui, une année importante. D'une part, « plusieurs années de fatigue et l'apparition d'une tumeur à la langue » l'amènèrent à donner sa démission de professeur titulaire à l'Institut catholique de Paris, ce qui permettait au Père

⁷ Texte publié, en abrégé, dans les *Nouvelles de l'Institut catholique* de Paris, avril 1949, pp. 12-15, et en entier dans ces mêmes *Nouvelles*, juin 1980, pp. 41-65.

⁸ Paris, Ed. du Seuil, 1949, 235 p. ; rééditions postérieures et traductions en espagnol, allemand, anglais et italien.

⁹ Paris, Beauchesne, 1950, 92 p.

Youakim Moubarac de lui succéder à ce poste important. D'autre part, alors que le Concile battait son plein et que la *Déclaration sur les Relations de l'Église avec les religions non chrétiennes* y était en préparation, il rédigea, à la demande de Mgr Etchegaray, à l'usage des Pères du Concile, une brève étude d'ensemble sur l'islam, « religion et société », et une réflexion spirituelle qui put inspirer « une pastorale de dialogue » : d'où son document *L'Islam à l'époque du Concile*¹⁰. Nommé consultant auprès du Secrétariat (romain) pour les (croyants) non chrétiens, créé par Paul VI à la Pentecôte 1964, il eut souvent l'occasion d'aller à Rome où il fut reçu par le Pape, le 14 mai 1966, lequel voulut l'appeler alors, tout simplement, « mon frère ». Il inspira de très près la rédaction du dernier chapitre « Spiritualité du chrétien engagé dans le dialogue » de la première édition du livret intitulé *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*¹¹. Il avait d'ailleurs été l'un de ceux qui, en 1956, avaient pris l'initiative de rassembler à Rome, aux *Journées Romaines*, tous les deux ans, les chrétiens et les chrétiennes appelés à vivre en solidarité avec les musulmans partout dans le monde¹².

Libéré de tout enseignement et assidu à se soumettre aux soins requis par son mal, Jean-Mohammed Abd-el-Jalil connut désormais une vie de quasi-reclus en son couvent franciscain de la rue Marie-Rose de Paris, tout en maintenant

¹⁰ Alors édité par le Secrétariat général de l'épiscopat, n° 13/64, 31 août 1964, 9 p.

¹¹ Plusieurs éditions de ces *Orientations* ont été publiées à Rome, Ancora, la troisième étant de 1970, 142 p. ; une nouvelle édition, entièrement révisée et mise à jour par Maurice Borrmans, a été publiée en 1981, Paris, Ed. du Cerf, 191 p., laquelle a connu de nombreuses traductions en néerlandais, en allemand, en arabe, en turc, en italien et en anglais.

¹² Cf. Maurice Borrmans, « Les 'Journées Romaines' et le dialogue islamo-chrétien », in *Islamochristiana*, PISAI, Roma, n° 30, 2004, pp. 111-122.

un large réseau de relations avec ses amis les plus chers, au nombre desquels il y avait le cardinal Journet et aussi Jacques



J. M. Abd-el-Jalil à l'Université de Bonn (1954)
(Collection MM de Susanne)

Maritain, devenu Petit Frère de Jésus, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir, avec ce dernier, un grave malentendu qui tourna bien vite à la polémique et l'amena à publier un long article

autobiographique, intitulé « Témoignage d'un tard venu à l'Eglise »¹³ qu'il signa « paysan de l'oued Fès » puisque l'ami thomiste s'était désigné du nom de « paysan de la Garonne ». Tout cela permet de mesurer les traits caractéristiques et les lignes maîtresses de sa personnalité et de son action. Il a toujours voulu rester fidèle au Maroc de son enfance. Son frère Omar, l'un des leaders du parti de l'Istiqlâl, venait lui rendre visite à Paris, chaque année, et lui laissait même quelque argent de poche comme *nafaqa* toute personnelle. Encouragé par lui, le Père Jean-Mohammed se rendit même au Maroc, en 1961, pour une rapide visite qui fut alors mal interprétée par beaucoup¹⁴. C'était aussi l'homme des amitiés intensément et contradictoirement vécues, ce qui le mettait parfois en des positions très inconfortables. Son cheminement spirituel peut être considéré comme celui d'un « Islam parachevé » dans un christianisme où la révélation de Dieu en Jésus-Christ fait comprendre que le Seigneur de Gloire est « désirable, communicable et délectable » pour reprendre l'une de ses expressions favorites. Il est certain que les quinze dernières années de sa vie le configurèrent à la croix de Jésus-Christ ainsi qu'à Saint François, le stigmatisé de l'Alverne.

Il s'avère ainsi qu'il a été, tout au long de sa vie de professeur, de conférencier et de reclus, un témoin serein et un guide éprouvé du dialogue avec les musulmans, tout en acceptant d'éprouver des souffrances rédemptrices en esprit de substitution, comme le lui avaient enseigné Louis Massignon, son parrain, et la *badaliya* que ce dernier avait inaugurée à Damiette en 1934. Et c'est bien dans ces dispositions qu'il mourut à Paris, le 24 novembre 1979, à

¹³ Publié dans *Evangile aujourd'hui*, revue franciscaine, n° 54, Paris, 1967, pp. 63-73.

¹⁴ Cf. Alfred-Louis de Prémare, « Le retour de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil au Maroc », in *En hommage au Père Jacques Jomier, o.p.*, Paris, Ed. du Cerf, 2002, pp. 321-341.

l'institut Gustave-Roussy de Villejuif, après des derniers soins qui lui furent un calvaire. Quel est donc le testament qu'il laisse à ses amis et à ses disciples, quant au dialogue islamo-chrétien ? Il semble qu'on puisse l'articuler en trois « lignes de façade » essentielles. Il s'agit, d'abord, de pratiquer une « hospitalité compréhensive » qui consiste à apprendre de l'autre quel est son patrimoine culturel et spirituel (foi, culte, morale, mystique) afin d'en apprécier l'expérience religieuse à sa juste valeur. Il est ensuite requis de s'en tenir à une « objectivité réaliste » qui exige que l'on situe l'expérience religieuse des autres dans son contexte historique et sociologique, soumis à mille facteurs culturels, économiques et politiques, toutes choses qui peuvent en freiner l'élan ou en relativiser la pureté. Il est enfin demandé d'y pratiquer une « solidarité chrétienne », car le chrétien est appelé à se sentir impliqué, comme Jésus-Christ lui-même, en toute recherche loyale du mystère de Dieu, là où des croyants sincères entendent correspondre à toutes les requêtes de l'homme religieux qui s'interroge, en eux, sur le « sens » de sa vie et sur les « valeurs » qui le portent à sa perfection¹⁵. On retiendra de lui la parabole théologique qu'il confia à son ami Louis Gardet (Frère André pour les intimes), en sa lettre du 4 janvier 1979 adressée à celui-ci, qui pourrait avoir valeur de testament spirituel. Il y disait ceci : « J'ai revu le Père de Lubac qui m'a demandé de vos nouvelles. C'est lui qui a voulu ma visite et a exigé que ce soit moi qui parle. Entre autres choses, j'ai raconté ce qui m'est arrivé une fois avec

¹⁵ Pour en savoir davantage sur la vie et l'œuvre du Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, on consultera plus particulièrement : *Recueil Jean-Mohammed Abd-el-Jalil*, in *Nouvelles de l'Institut catholique* de Paris, 1979-1980, n° 3, juin 1980, 223 p. où se retrouvent in extenso ses articles les plus importants ; *Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, témoin du Coran et de l'Évangile*, Paris, Ed. du Cerf et Ed. franciscaines, 2004, 172 p. ; *Massignon-Abd-el-Jalil, Parrain et filleul : correspondance (1926-1962)*, Paris, Ed. du Cerf, 2007, 298 p.

mon frère. *Trois* heures de conversation sur Dieu et sur son Règne chez les hommes. Cela ne m'est jamais arrivé avec un chrétien, pas même avec un prêtre ou un franciscain. Conclusion de mon frère : 'Je suis heureux de constater que tu n'as pas renoncé à ta raison en croyant aux mystères chrétiens : malgré cela, entre nous, il y a un mur'. Je lui ai rappelé les murs qui séparent les jardins qui entourent Fès, construits pour que les femmes soient libres, de part et d'autre, de se dévoiler et de s'aérer sans être vues. Et j'ai eu l'inspiration d'ajouter que ces murs n'empêchaient pas le parfum des roses des deux côtés de se rencontrer dans les hauteurs. Le cardinal Journet voulait que je fasse de ce récit un article pour *Nova et Vetera*. Mais c'était impossible du vivant de mon frère. En tout cas, le Père de Lubac a été très heureux d'une telle inspiration et l'a trouvée théologiquement exacte. Quiconque fait la volonté de Dieu telle qu'il la connaît et s'applique à mieux le connaître est donc une rose au parfum merveilleux qui s'en va, par-dessus tous les murs, rencontrer un autre parfum ayant la même origine dans la fidélité au don et aux exigences de Dieu, tels qu'ils sont perçus ». Cette parabole ne garde-t-elle pas toute sa valeur quand il s'agit de la correspondance entre Jean-Mohammed Abd-el-Jalil et Paul Libéré de tout enseignement et assidu à se soumettre aux soins requis par son mal, Jean-Mohammed Abd-el-Jalil connu désormais une vie de quasi-reclus en son couvent franciscain de la rue Marie-Rose de Paris, tout en maintenant un large réseau de relations avec ses amis les plus chers, au nombre desquels il y avait le cardinal Journet et aussi Jacques -Mehmet Mulla-Zadé ? A bien la lire on ne peut que conclure qu'elle en est aussi la parfaite illustration !

Maurice Borrmans

II- LOUIS MASSIGNON JEAN-MOHAMMED ABD-EL-JALIL

II.1- PREMIERES RENCONTRES

Témoignage de Daniel Massignon

En 1996, bien avant que ne furent accessibles toutes les correspondances présentées ici, Daniel Massignon consacra le dossier du Bulletin de l'Association des amis de Louis Massignon, N° 5, à la conversion du P. Abd-el-Jalil¹⁶ Par le dépouillement minutieux des carnets de son père et par ses souvenirs personnels, ces pages de D.M. éclairent le lien si exceptionnel qui unit le parrain à son filleul

Comment Abd-el-Jalil et Louis Massignon se sont-ils rencontrés ? Quelles ont été leurs relations jusqu'à l'entrée d'Abd-el-Jalil dans l'ordre franciscain ? Comment Louis Massignon a-t-il réagi au projet de conversion d'Abd-el-Jalil ? Comment est-il devenu son parrain ?

Je vais tenter de retracer le chemin parcouru de 1923 à 1929. En dehors du récit d'Abd-el-Jalil, je dispose d'un petit nombre de sources écrites: - (a) *les lettres de Mulla* à Louis Massignon (les lettres reçues par Mulla ont disparu), - (b) les diaires de Louis Massignon [1], - (c) le rapport, daté du 5 juin 1929, de Louis Massignon sur un mémoire de recherche⁷ d'Abd-el-Jalil. - Je me baserai aussi sur mes souvenirs des entretiens avec mon père et avec Abd-el-Jalil.

Premières rencontres avec Louis Massignon

¹⁶ p. 38-44

La première rencontre dont j'ai trouvé trace est datée du 6 mai 1923, à Rabat où Mohammed Abd-el-Jalil, âgé de 19 ans, était en seconde au Lycée français : son ami Lyautey avait signalé à Louis Massignon cet élève très doué.

Après son succès au baccalauréat de philosophie en 1925, Abd-el-Jalil vient à Paris avec une bourse du ministère de l'Instruction publique, obtenue par Lyautey : Louis Massignon le reçoit le 29 juillet 1925. A la demande de Lyautey (23 juin 1926), il examine avec Abd-el-Jalil, le 27 juin, l'excellent bilan de sa première année d'études en France.

Direction de recherche

Six mois plus tard (26 novembre 1926), nouvel entretien dans un cadre différent. En dehors de ses études de licence, Abd-el-Jalil s'intéresse à un théologien musulman sunnite qui, entre autres thèses novatrices, propose une interprétation originale de la position de Jésus dans le Coran : il demande à Louis Massignon de le guider dans la traduction et l'examen de la *shakwa* de ce mystique, 'Ayn el-Qudat Hamadhani, disciple favori du célèbre théologien Ahmad Ghazali. Le rythme de leurs rencontres s'accélère : Louis Massignon reçoit Abd-el-Jalil huit fois en sept mois, Il s'agit bien là d'un travail régulier de direction de recherches, comme il l'a fait et le fera pour de nombreux étudiants musulmans, dans le plus strict respect de leurs convictions islamiques.

Dans le cas particulier d'Abd-el-Jalil, dont il sent l'intérêt croissant pour le christianisme, il tient à équilibrer sa culture française en l'élargissant vers les anticléricaux d'Occident, en lui faisant lire Diderot, Voltaire, voire Ernest Renan, dont l'étude à la Catho était assez peu développée. Dans le même ordre d'idées, il choisit pour l'année 1927-1928 comme sujet de l'un de ses deux cours au Collège de France :

Les thèmes traditionnels de l'apologétique islamique : l'unité divine, la mission prophétique, le texte coranique (comparé à la Bible), la personne de Mohamed (comparé aux autres prophètes).

Les méthodes suivies par les apologistes musulmans vis-à-vis des musulmans eux-mêmes, vis-à-vis des chrétiens, vis-à-vis des israélites et vis-à-vis des hindouistes, mazdéens et animistes...

Dans ces cours, professés dans un cadre strictement laïque, Louis Massignon se borne à un exposé objectif des seuls thèmes apologétiques musulmans, sans tenter de leur opposer une apologétique chrétienne.

Conversion et baptême d'Abd-el-Jalil

Le 20 janvier 1928, Louis Massignon est de retour à Paris au terme d'un séjour de trois mois en Bretagne suivi d'un voyage de trois mois au Proche-Orient. Il ignore encore les projets de baptême. Mais dès le lendemain 21, alerté vraisemblablement par Lyautey, et avant même d'avoir fini de rendre compte de sa mission au Quai d'Orsay, il demande à Abd-el-Jalil de venir le voir. Lors de cette rencontre, Abd-el-Jalil est déjà tout converti dans son cœur et décidé au baptême. Louis Massignon se rend compte que c'est sérieux et lui demande d'assister le mercredi 25 au premier de ses cours de l'année 1927-1928 au Collège de France qui portent, nous l'avons vu, sur l'apologétique musulmane. Il reçoit longuement Abd-el-Jalil ce même 25 janvier et insiste pour qu'il assiste à tous ses cours d'apologétique avant de demander le baptême.

Le 26 janvier, Louis Massignon reprend contact avec Lyautey, qui ne pourra maintenir la bourse d'études en cas de baptême. Il écrit à Rome ce même 26 janvier à l'abbé Mulla, dont Abd-el-Jalil lui avait parlé la veille, pour l'informer de l'attitude de Lyautey. Louis Massignon ignore tout des

discussions entre Mulla et Abd-el-Jalil, bien qu'il connaisse Mulla et l'ait rencontré en 1926 et 1927. En effet, les lettres de Mulla à Louis Massignon antérieures au 26 janvier ne mentionnent ni la conversion en cours, ni même le nom d'Abd-el-Jalil. Celles des 2 février et 9 mars 1928 admettent implicitement la conversion comme un fait accompli et présentent seulement les solutions envisagées pour remplacer la bourse d'études dont la suppression est prévue. Quant à l'intéressé, tout à sa joie de découvrir Jésus des Évangiles, dont il avait pressenti le visage depuis son enfance à travers celui du Jésus coranique, il n'en a cure.

Pendant deux mois, Louis Massignon reçoit chez lui Abd-el-Jalil longuement tous les lundis pour une discussion serrée. Car, pour Louis Massignon, chaque religion est un chemin vers Dieu et nul n'a le droit de changer de religion sans avoir pleinement compris toutes les richesses spirituelles de celle dans laquelle il a été élevé, celle qui a été son chemin vers Dieu jusque-là. Et l'un des meilleurs moyens de connaître ces richesses spirituelles est l'étude des apologétiques, qui présentent l'image que se choisit une religion pour se comparer aux autres et pour établir sa supériorité.

Baptême (7 avril 1928)

Après ces deux mois d'entretiens spirituels, Louis Massignon a pleinement compris la motivation profonde d'Abd-el-Jalil : le baptême n'est pas pour lui une cassure dans sa courbe de vie, mais une étape dans une marche vers Dieu commencée à Fès. Il a compris qu'Abd-el-Jalil conservait fidèlement dans son cœur toutes les vérités qu'il avait apprises dans son enfance de sa famille et de ses maîtres musulmans, comme il l'a montré clairement trente-neuf ans plus tard tout au long du récit que nous venons de lire.



Le jour du baptême : Abd-el-Jalil et son parrain Louis Massignon
(collection MM de Susanne)

Vaincu par la sincérité d'Abd-el-Jalil, Louis Massignon ne peut plus lui refuser d'être son parrain, mais il insiste pour qu'il conserve son prénom musulman Mohamed, en l'associant au prénom chrétien Jean qu'il s'est choisi par amour de Jésus, comme témoignage de cette fidélité dans un approfondissement sans rupture. Abd-el-Jalil écrira plus tard ses prières de jeune musulman.

L'attitude de Louis Massignon est différente de celle de Maurice Blondel, qui a accepté l'abandon par son filleul Mulla de son prénom musulman Méhémet-Ali pour le prénom chrétien de Paul. Le choix d'un prénom à l'âge adulte est chose très importante, et cette différence de choix décrit aussi bien la différence de vocation des deux convertis que la différence d'attitude spirituelle des deux parrains.

Le 7 avril 1928, au baptême de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil assistent aussi Mulla et Maritain.

Entrée au Séminaire des Carmes (octobre 1928)

Les entretiens entre Abd-el-Jalil et Louis Massignon se poursuivent jusqu'à la fin des cours en juin. Il n'y a plus de bourse de la Résidence au Maroc et les diverses solutions de remplacement trouvées s'épuisent. Louis Massignon insiste pour qu'Abd-el-Jalil termine le manuscrit de son analyse de la *shakwa* d'Ayn el-Qudat Hamadhani. Louis Massignon lui propose aussi de l'aider pour la *Revue des études islamiques* qu'il dirige mais ne serait-ce pas au détriment de son développement personnel? - Abd-el-Jalil tranche en décidant d'entrer au séminaire des Carmes, qui jouxte la Catho. Cela résout le problème des subsides, et il peut suivre commodément sur place les cours de philosophie et de théologie qui complètent sa formation.

Cependant, existe le risque de voir Abd-el-Jalil s'orienter vers un choix définitif, ce que Louis Massignon va également chercher à freiner dans l'intérêt spirituel de son filleul.

Entrée dans l'Ordre Franciscain (septembre 1929)

Afin que son filleul ne s'engage plus avant qu'à bon escient, Louis Massignon décide de faire, pendant l'hiver 1928-29, un second cours d'apologétique musulmane, qui portera sur les apologétiques contemporaines antichrétienne et antijudaïque ; et il demande encore à Abd-el-Jalil de le suivre. Louis Massignon emploie une approche «doctrinale» plus concrète, en étudiant plus particulièrement ces apologétiques dans leur diffusion actuelle et leur filiation avec les principales apologétiques, celles d'Ibn Taymiya et des wahhabites séoudiens, d'Ibn Hazm et de sa postérité...

Afin de lui montrer qu'une vie laïque en chrétien est possible, Louis Massignon l'invite en août 1929 à passer huit jours de vacances dans notre famille à Seignelay. Il l'emmène visiter Vézelay, Sept-Fons, Paray-le-Monial et participer à

une réunion de Pontigny tout proche. - Mais le 17 septembre 1929, Jean-Mohammed Abd-el-Jalil entre dans l'ordre franciscain au couvent de Fontenay-sous-Bois et est ordonné prêtre en 1935. Il ne reprendra ses études de théologie musulmane qu'après son sacerdoce, en préparant une thèse de doctorat sur le grand Ahmed Ghazali, le maître d' Ayn el-Qudat Hamadhani, objet de ses premières recherches. Le manuscrit presque achevé de cette thèse disparaîtra malheureusement dans la tourmente de juin 1940 avec toutes ses notes et ses archives.

Comme nous venons de le voir, Louis Massignon a été un frein dans la succession des décisions qui ont conduit le jeune musulman à demander le baptême, puis à devenir un moine chrétien. Pourquoi a-t-il voulu freiner Abd-el-Jalil ? Louis Massignon connaissait bien l'Islam, mais n'a jamais été musulman. Il avait choisi le christianisme comme voie de son retour à la foi en Dieu, lors de sa conversion en 1908, et n'est jamais revenu sur ce choix. En ce qui concerne Abd-el-Jalil, l'essentiel était le respect de la liberté spirituelle d'un jeune homme de 24 ans qui était venu étudier chez nous :c'était un hôte, dont il avait pu apprécier la valeur intellectuelle et spirituelle au cours de sept mois de direction de recherches. Pour lui,

La «conversion» n'est pas un certificat de transit que nous collons sur la conscience des autres, c'est un approfondissement de ce qu'il y a de meilleur dans leur loyauté religieuse actuelle que notre analyse peut déterminer en eux, au cours du travail commun.

Réactions à cette conversion

Le père d'Abd-el-Jalil ne l'a pas acceptée et cela a été pour le Père Jean-Mohammed un déchirement. Mais son frère aîné Omar, musulman fervent qui sera ministre du gouvernement du Maroc à l'indépendance, n'a jamais rompu ses relations

avec lui jusqu'à sa mort. Il a aussi respecté l'attitude de Louis Massignon et a tenu à me le dire à Casablanca en 1973, en nous accueillant très amicalement dans sa famille, ma femme et moi. Abd-el-Jalil m'a dit que ni lui, ni mon père n'ont eu de difficultés avec les musulmans qui les connaissaient.

Par contre, cette conversion a été le prétexte à quelques attaques des milieux colonialistes français contre Louis Massignon. Steeg, alors Résident au Maroc, détestait en Louis Massignon un partisan de la politique d'ouverture de son prédécesseur Lyautey à la Résidence, politique qu'il était chargé d'infléchir dans l'intérêt des colonialistes. Dans une longue dépêche datée du 4 juin 1928 à la Commission interministérielle des Affaires musulmanes, Steeg dramatise les répercussions de la conversion d'Abd-el-Jalil dans les milieux marocains dans un but politique évident : le gouvernement français vient de désigner Louis Massignon comme rapporteur pour le Centenaire de l'Algérie, sur la proposition de cette même Commission interministérielle des Affaires musulmanes. Il s'agit pour Steeg et ses amis de déstabiliser Louis Massignon et de le déconsidérer auprès des membres de cette commission.

La mission du rapporteur du Centenaire était de proposer quelques réformes en cadeau d'anniversaire de la France à l'Algérie. Le rapport de Louis Massignon, lu par lui en 1929 en séance de la Commission interministérielle, proposait, entre autres, de faciliter l'accession à la nationalité française de quelques Algériens ayant fait des études supérieures et d'étendre la responsabilité de certains tribunaux «indigènes». Lors de la discussion de ces propositions, lecture a été faite en séance d'un rapport de police affirmant que personne n'était venu «dans une salle X» assister à une réunion d'intellectuels algériens venus demander ces réformes, annoncée dans son rapport comme importante par Louis Massignon. L'effet désastreux de cette information joua un rôle décisif sur les votes et les propositions de Louis

Massignon furent rejetées à l'unanimité des voix, sauf la sienne.

Quelques anecdotes savoureuses à ce sujet

- En levant la séance, commentaire du président de la commission (André Tardieu) «Monsieur le Professeur, on ne fait pas de réformes que personne ne demande. – Monsieur le Président, quand elles sont réclamées, il est trop tard.»

- À la sortie de la séance, un membre de la Commission dit à l'oreille de Louis Massignon «On n'a lu en séance que le début du rapport de police. Il continuait ainsi : nous nous sommes rendus ensuite “dans la salle Y”, plus grande, qui était bondée. Élémentaire, cher Professeur, vous êtes bien naïf ». L'un des participants à cette réunion «dans la salle Y» était Ferhat Abbas, qui avait demandé en vain sa aturalisation.

- Huit ans plus tard, André Tardieu décrivant, en première page de l'hebdo d'extrême droite *Gringoire*, cette séance de commission qu'il avait présidée, au cours d'une attaque contre les projets Blum-Violette, eut l'audace de dire que le rapporteur avait voté contre ses propres propositions. Louis Massignon a contraint Tardieu à rectifier les faits, avec ses excuses, ce qui fut fait en première page de *Gringoire*.

Dernière Rencontre avec Louis Massignon

Louis Massignon, décédé le 31 octobre 1962 dans la nuit de la Toussaint liturgique, à l'aurore j'ai appelé le couvent du Père Abd-el-Jalil pour lui demander de donner l'absoute à son parrain. Ne pouvant le joindre, j'ai plus tard été le chercher à son couvent de la rue Marie-Rose pour le conduire à la morgue de l'hôpital Foch de Suresnes. Pendant le trajet, le Père Abd-el-Jalil me dit alors :

Le souvenir le plus bouleversant de ma vie, est le cours d'apologétique musulmane de votre père au Collège de France. Il savait mon projet de baptême et, pour m'en

dissuader, il a fait plusieurs exposés éblouissants sur les réfutations musulmanes du christianisme. Jamais, ni avant, ni après, je n'ai entendu de la part de musulmans une analyse aussi perspicace, aussi destructrice. Plus il insistait, plus il cherchait à me dissuader, plus ses cours produisaient l'effet inverse. Je me disais «Cet homme intègre a si bien compris les critiques des théologiens musulmans, et pourtant il est resté chrétien. » Il y avait donc quelque chose de plus pour un chrétien dans sa marche vers Dieu. Ainsi, les cours d'apologétique antichrétienne de mon parrain ont balayé les dernières hésitations que j'aurais pu avoir.

Pouvez-vous retrouver les notes de cours et me les confier, j'essaierai de les publier ?

Malheureusement, je ne les ai pas retrouvées dans les minces chemises où Louis Massignon conservait quelques feuillets de notes sur ses cours.

Daniel Massignon

[1] *Les Diaires* de Louis Massignon sont des petits carnets où il énumérait chaque soir les événements de la journée : une ligne pour sa vie religieuse; une ou deux lignes pour l'horaire et le lieu de ses déplacements, le lieu des repas, parfois le sujet de son travail, les noms de quelques-unes des personnes rencontrées (pas toutes), rarement le destinataire des lettres importantes. Le tout avec des abréviations et sans aucun commentaire. Ils ont été dans sa vie spirituelle l'équivalent des livres de loch d'un marin.

II. 2- MASSIGNON/ ABD-EL-JALIL, PARRAIN ET FILLEUL, CORRESPONDANCE (1926-1962)

*présentation par Françoise Jacquin**

L'éminence des deux correspondants et la durée exceptionnelle de leur échange - près de 40 ans - confèrent un grand prix à ce document.¹⁷ Ainsi ai-je eu la grâce et le bonheur de cheminer en la compagnie de ces personnalités hors du commun, allant - lentement - de découvertes en découvertes. Pourquoi « lentement » ? Par quelques nécessités que je voudrais rappeler :

- il faut déchiffrer les écritures, celle de Massignon est minuscule et difficilement lisible, celle d'Abd el Jalil, semble limpide, mais cache de nombreux pièges fort difficiles à dénouer ;

- il faut traduire de fréquents mots ou expressions en arabe : la science de Maurice Borrmans me fut bien précieuse¹⁸ ;

- il faut avoir un calendrier et une géographie en tête, car le lieu et la date de chaque missive importent pour leur compréhension ;

- il faut éclairer des allusions, identifier des personnes, connaître un environnement intellectuel, social et religieux afin d'accéder à une lecture intelligente.

*Présentation au couvent franciscain de la rue Marie Rose, le 27 janvier 2007, de la *Correspondance Massignon/Abd-el-Jalil, parrain et filleulo 1926-1962*, rassemblée et annotée par Françoise Jacquin Préface par Maurice Borrmans, Cerf, 2007, 298 p.

¹⁷ Si nous possédons toutes les lettres de Louis Massignon, nous constatons plusieurs manques dans celles d'Abd-el -Jalil.

¹⁸ Le père Maurice Borrmans, ami personnel du franciscain, a publié, à l'occasion du centenaire du décès du Père, *Jean-Mohammed Abd-el -Jalil témoin du Coran et de l'Évangile*, Cerf, 2004.

De plus, une fois que tout est saisi et annoté, une fois que ces 362 lettres sont remisées, il faut laisser ces feuillets - écrits dans des moments de recueillement, de douceur ou de colère, d'inquiétude ou de joie, dans un vif désir de partage - dialoguer entre eux, car ce qui a été communiqué à l'un n'est pas resté sans mûrir dans l'esprit de l'autre. C'est un tissu vivant dans lequel on peut se promener, un matériau dynamique, où se croisent chronologie et synchronie, un écho brut du quotidien de chacun depuis ce qu'il a de plus anecdotique jusqu'aux profondeurs les plus insondables de l'âme, en passant par des informations ponctuelles sur le rythme de vie de l'un et de l'autre. Celui de Massignon est étourdissant, telle l'énumération des tâches qui l'attendent à un retour de congrès, en septembre 1931 :

Me voici rentré de Leyde (où j'ai eu un bref accès de paludisme).

D'ici le 8 octobre,

I. Je dois avoir envoyé

1/ un article sur les Sanâ'i' à une encyclopédie américaine ;

2/ un rapport pour Hardy sur l'artisanat nord africain ;

3/ un article sur la banque juive sous les Abbassides pour le Bulletin de l'Institut de Damas ;

4/ un article sur l'art musulman persan pour le volume de l'exposition de Londres ;

5/ le bon à tirer de ma REI 1931, I ;

6/ un rapport au quai d'Orsay sur le statut de l'Institut de Damas ;

7/ un plan pour les conférences IEI sur l'art musulman.

II. Je dois examiner avec vous notre programme de collaboration.

je dois revoir la thèse de M.T. Syed sur un mystique indo-persan ;

je dois aider Yves et Daniel, l'un pour l'examen du 21, l'autre pour sa rentrée en 3^{ème}.

*III. Je dois préparer un partage avec ma soeur.
J'ai 60 lettres en retard, des yeux fatigués, pas de
collaborateur .
Et c'est beaucoup. Mais je tiens à vous voir longuement .*

Vingt ans plus tard, la cadence ne s'est pas ralentie. A 70 ans, Massignon note :

Rentré il y a 8 jours de New York. Je m'envole le 3 au matin pour répondre à un appel pressant des Amis de Gandhi, à New-Delhi, appel dont je suis indigne, mais qui m'a ému. Ils acceptent que je ne reste que 3 jours, car je dois être ici, le 10, pour la thèse de Jomier. Priez pour que je puisse repartir pour le Caire le 12 (28/12/52)

La santé d'Abd-el-Jalil est hélas moins solide, entravée par des problèmes pulmonaires récurrents, des insomnies fréquentes et des périodes dépressives. Une primo infection l'enverra brutalement en sanatorium à la veille de la guerre. Il finira par être emporté des suites d'un cancer de la langue qui ne se déclarera qu'après la mort de son parrain.

Rarement très longues, ces missives n'apportent pas de révélations sensationnelles. Leur prix consiste dans le partage des confidences ; ces échanges expriment parfois une telle intensité de sentiments qu'on se demande si leur publication n'est pas un grave manquement à la discrétion.

Bref historique de cette relation

En introduction, Maurice Borrmans campe les portraits des deux correspondants, les situant à travers leur vie et leur œuvre. Il nous faut revenir sur les circonstances de leur rencontre.

Le jeune Mohammed Abd-el-Jalil, issu d'une bonne famille de Fès, est un protégé de Lyautey, lequel l'avait présenté à

Massignon en 1923, parmi de futurs boursiers marocains destinés à l'obtention de diplômes universitaires en vue d'un poste dans l'administration chérifienne. Il a une vingtaine d'année lorsque débute la correspondance. Massignon en a le double : il compte parmi ses professeurs les plus admirés.

La première lettre date de 1925 ; elle est une réponse courtoise, voire distante, à cet étudiant trop appliqué qui avait dû tremper plus d'une fois sa plume dans l'encrier avant d'oser l'envoyer à son maître, professeur du Collège de France. Ce dernier a la simplicité de lui en faire la remarque. Message reçu. Le style devient aussitôt plus naturel, plus vrai, encore un peu distant d'autant que Massignon, devinant tout en la craignant l'évolution de son élève musulman vers le catholicisme, ne souhaite absolument pas la hâter : il la freinera plutôt, sachant mieux que quiconque les risques encourus. A la même époque, et cela prouve son rang dans la société marocaine, Mohammed est reçu en séjour chez Lyautey, ainsi que chez son professeur d'arabe à la Sorbonne, Gaudefroy-Demombynes. Il s'approprie toujours plus à la mentalité française. Ses notations, d'une grande finesse, font mesurer tous ces « non-dits » de nos comportements auxquels un étranger doit s'adapter. Ainsi confie-t-il : *J'ai été très content de ces quelques jours de relative intimité avec M. Demombynes. Cela me permet d'interpréter, beaucoup mieux et en sa faveur, certaines attitudes, certaines paroles, certains silences, certaines démarches de l'esprit que je comprenais très mal auparavant* (28/9/27).

Cependant son orientation vers le christianisme se précise. Lyautey découvre avec stupeur un *Evangelie* dans la chambre de son hôte ; ce dernier l'entend s'esclaffer : « Ce qui m'arrive est vraiment cocasse ! ».

Pour éclairer cette « cocasserie », nous repérons une triple influence favorisant l'œuvre de la grâce : celle du Père franciscain, Clément Etienne, qui dirigeait à Rabat le foyer où Mohammed avait été placé par son père pour le mettre dans

les meilleures conditions d'études au Lycée Gouraud; celle de la famille Devouge qui l'hébergea à un moment décisif et dont le témoignage de cohérence entre pratique et confession de foi frappa profondément l'étudiant ; enfin celle de J. Maritain dont il suivit les cours - avec permission spéciale - à l'Institut Catholique. Quant à Massignon, aussi paternellement que discrètement, il accompagne l'évolution religieuse de son élève. Pressentant le tourment de ce dernier, ainsi que la gravité de ses interrogations, le professeur a la délicatesse de lui révéler les circonstances de sa propre « reconversion », confiance qui autorise l'élève à écrire : *Vous qui avez connu, sous un autre angle peut-être, la crise que je traverse, vous devez savoir quelle tristesse saisit l'âme à certains moments quand elle se sent incapable, par elle-même, d'atteindre la lumière, et indigne, très indigne, de la grâce de Dieu (28/9/27).*

Lorsque le jeune-homme, avec le soutien et la catéchèse de Mgr Mulla, aura pris irrévocablement sa décision d'entrer dans l'Eglise, le ton des échanges épistolaires s'apaise: jamais familier ni emphatique, simple, dans un même désir de transparence et de vérité. Cette authenticité ne faiblira jamais, gardant les deux correspondants – pendant 37 ans- en Dieu et devant Dieu.

Pourtant, la nouvelle du baptême de Mohammed tourne immédiatement au drame, personnel, familial et politique, mais ces tempêtes médiatiques n'apparaissent guère ici: les échanges se déroulent alors oralement, les deux protagonistes étant parisiens. Massignon est directement mis en cause ; la rumeur de sa responsabilité dans l'affaire ne s'effacera pas de si tôt.

Devant ces odieuses réactions, parrain et filleul s'épaulent. Mais leur « lune de miel » se verra vite altérée par la prompte décision du filleul d'entrer dans les ordres. En une très longue lettre, Massignon le met en garde : *Mon rôle de parrain m'impose des devoirs, /.../ sondez votre cœur . Est-ce*

vraiment Jésus crucifié qui vous appelle ? /.../ Je crains un peu que vous aspiriez à prononcer des vœux pour vous débarrasser de vous-même, et Dieu ne veut pas de cela (1/8/28). Mais J.M. Abd-el-Jalil est ferme dans son choix. A son parrain de s'incliner.

Une même vocation pour l'islam et le Maroc par Saint François

Par ce filleul qui joue toute sa vie pour l'islam, Saint François et le Maroc, Massignon reçoit comme un appel plus pressant en ces directions. Jean-Mohammed qui ne peut arracher le Saint Coran de sa vie¹⁹, pousse son maître à se prononcer sur le statut de l'islam dans le christianisme, sur la place d'Ismaël en sa théologie et sur l'exclusion de ce dernier au profit du fils de la Promesse, Isaac. *Pour Mr. Massignon, cette exclusion, cette accumulation de souffrances et de peines sur les peuples arabes et islamiques les appellent à quelque chose de grand. La justice divine n'admet pas de rupture /.../. L'islam serait une sorte de revendication d'un descendant d'Ismaël exclu de la promesse messianique²⁰. Il n'empêche,...* Abd-el-Jalil est plus d'une fois meurtri par les calomnies que de bons catholiques répandent sur la religion des siens. Au noviciat, ses professeurs ne ratent pas une occasion de lui faire remarquer que sa manière de penser reste musulmane. *Tant mieux*, leur répond-il, *si cela peut être*

¹⁹ Il le rappellera plus d'une fois, comme le confie le Cal Baudrillard dans ses *Carnets* des années 1931-1934. Voir aussi son C.R. d' *Une introduction à la Théologie musulmane*, de L.Gardet et M.M. Anawati in « Recueil Jean-Mohammed Abd-el-Jalil » (*Nouvelles de l'Institut Catholique de Paris*, 3, 1980), p.84.

²⁰ Au P.Clément, 4 août 1927, AFR.

*assumé par ma foi chrétienne*²¹. Massignon a éprouvé depuis longtemps cette blessure et se méfie de toute entreprise apostolique en terre musulmane. La seule attitude vraiment chrétienne est, à ses yeux, celle du P. de Foucauld²², la prière et la charité: *Il est urgent de mettre un peu plus de vie intérieure et d'abandon à Dieu dans « l'esprit missionnaire », sinon on va rendre nos frères musulmans enragés* (20/8/30).

Massignon va suggérer à son fils spirituel d'initier une « ligue de prière du vendredi ». La commande, à l'occasion du 1300ème anniversaire de la mort du Prophète, en mai 1932, n'est pas confortable pour le *hâjj* devenu scolastique ! Il ne peut que proposer *le double but: plus grand zèle pour la sanctification personnelle, meilleure compréhension des musulmans dans un amour chrétien pour eux*. Nous lisons en finale : « *Nous offrons pour eux, à la Ste Trinité qu'ils ne connaissent pas, le Cœur Sacré de Jésus-Christ crucifié, mort ce jour-là pour tout le genre humain, nous prions pour eux en même temps que, de leur côté, ils s'efforcent avec une bonne foi de rendre à Dieu un culte public et solennel, nous sanctifierons leurs prières et nous les aiderons à être fidèles aux lumières qu'ils reçoivent afin qu'ils puissent être un jour incorporés à l'Eglise de Dieu /qui n'est pas celle du pape/*»²³. Prophétique est cette mutuelle émulation !

²¹ « Témoignage d'un tard venu à l'Eglise », (réponse au *Paysan de la Garonne* de J. Maritain) in « Recueil Jean-Mohammed Abd-el-Jalil » (*Nouvelles de l'Institut Catholique de Paris*, 3, 1980), p. 214.

²² Les courriers de Massignon manifestent son empressement à faire vivre l'Association fondée par Foucauld par devoir de fidélité.

²³ *Le salut des musulmans par le Cœur de Jésus Crucifié*, tract de mars 1933, AFR .

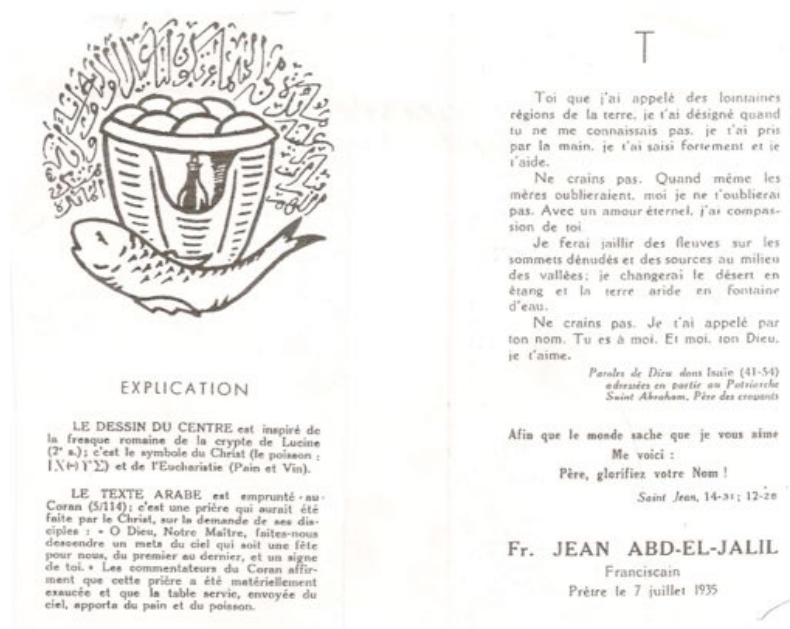


Image d'ordination de Jean Mohammed Abd-el-Jalil
(Collection Archives franciscaines)

Le soin avec lequel le futur prêtre prépare son image d'ordination (juillet 1935) illustre bien son désir de s'affirmer dans sa singularité. Il retient, pour le recto, les symboles de l'iconographie eucharistique primitive et les entoure d'un verset de la sourate coranique 5 où Jésus demande à Dieu de faire descendre une table servie ; pour le verso, il donne une citation d'Isaïe où Dieu lance son appel jusqu'aux extrémités de la terre, « à tous les descendants spirituels d'Abraham ».

L'entrée de son filleul chez les fils de St. François attise chez le parrain son vieux désir de s'agrèger au Tiers Ordre. La visite mémorable de St. François au sultan, à Damiette, représente pour lui un haut moment de la rencontre spirituelle entre Islam et christianisme. Sa consécration ne se réalisera qu'en février 1932, dans la chapelle du noviciat d'Amiens où

son filleul achève sa formation. Il a choisi le nom de Frère Ibrahim, ce « saint » qu'il vénère, père commun d'avant l'exclusion d'Ismaël. Cette adhésion au Tiers Ordre inaugure la fondation de la Badaliya, qui aura lieu quelques mois plus tard dans la chapelle même de Damiette où François est allé prier avant son entretien avec le sultan. J.M. Abd-el-Jalil y est immédiatement agrégé : un mot de la co-fondatrice, Mary Kahil, au bas de la lettre écrite au retour de l'expédition, le laisse supposer. Massignon parvient à faire aussitôt²⁴ valider par Pie XI cet apostolat inédit, accordant un rôle privilégié à son filleul. Il se hâte d'adresser à ce dernier une relation de cette audience privée:

Le pape a uni le parrain et le filleul dans la même bénédiction (il vous aime et m'a dit de vous répéter : votre vocation est une élection et cette élection est une prédilection). Il a béni l'oblation de ma vie et de ma mort pour mes frères et soeurs musulmans, telle que je l'avais faite le 9 février à Damiette. /.../ Pour une déclaration officielle de l'Eglise sur al Hallâj, il s'est montré plus expectant (je vais tâcher de faire rédiger un témoignage théologique sur l'incorporation juridique d'al Hallâj par le baptême de sang). Il a béni debout ma voie particulière /.../ disant qu'à force d'aimer, j'étais devenu un « musulman » catholique pour qu'on aime par moi les musulmans dans l'Eglise (24/7/34). On aura remarqué les termes d' « oblation » et de « mort », traduction du martyr que Massignon ne cessera de demander toute sa vie comme une grâce suprême. A Damiette, il joint toujours l'Alverne, l'épisode des stigmates en mémorial du Calvaire. La configuration du Poverello au mystère de la Croix résume pour Massignon l'essence de la vie chrétienne. Aussi voit-il dans le blason franciscain (voir p..) , ces deux mains percées de la même blessure, toujours

²⁴ La rapidité avec laquelle Massignon obtient son audience prouve que son nom et celui de son filleul ne sont pas inconnus du Saint Père.

saignantes, dont une des deux mains croisées est substantiellement unies à la nature divine » (19/5/33), le symbole de cette spiritualité qui irradiera tout le parcours des deux fils de Saint François. Nous en surprenons des échos au fil des lettres. Ainsi, lorsqu'en 1952, Abd-el-Jalil doit, une fois de plus, stopper toute activité pour raison de santé il écrit - c'est le vendredi saint -, 24^{ème} anniversaire de mon baptême. Veuille Dieu accepter, au pied de la Croix du Christ-Seigneur, ces quelques miettes de souffrances de l'âme et du cœur, plus que du corps, en pauvre assumption de tant de souffrances physiques, morales et spirituelles en pays d'Islam, dues en partie à l'incompréhension et au manque de courage de tant de nos frères chrétiens (11/4/52).

Et Massignon de dire, à l'annonce de l'assassinat de son ami Lounis Mahfoud, au plus fort de la guerre d'Algérie : *Dans cette mort, « à ma place », je ressens une invitation très suave, très déchirante, à mourir enfin, moi aussi, à le rejoindre fi l-badaliya /en badaliya/ (9/6/57).*

Enfin l'amour que Jean-Mohammed porte à son pays, l'inquiétude avec laquelle il suit les engagements nationalistes de ses camarades, et tout particulièrement ceux de son frère cadet, Omar, qui avait été étudiant en même temps que lui à Paris, affleurent dans presque chacune de ses lettres. Il est certain que l'affection du parrain pour son filleul, « hôte » éprouvé par son exil, blessé par les lâchetés de la politique française, n'est pas étrangère aux combats que le premier mènera en faveur du Maroc. Ainsi, en 1930, au moment du projet de dahir ruinant l'espoir d'un Maroc uni et indépendant, Jean-Mohammed sait où trouver une oreille compatissante. Il justifie son courrier à Omar *principalement sur deux questions, celle de la politique berbère et celle de ma conversion, ou la question religieuse. Je n'ai répondu jusqu'à présent qu'à la première en essayant de mettre au point la situation, avec prudence, et en faisant allusion au racisme pan-arabe et à l'illusion inutile, sinon dangereuse,*

qu'il entretient au moins pour le Maroc. Je sais par ailleurs que mon frère a des ennuis à cause de gestes exagérés, trop « voyants » (15/3/31).

Massignon s'en inquiète : *Je crains que votre frère ne pousse trop à la roue (16/6/36)*. Omar compte, en effet, parmi les leaders du groupe nationaliste d'étudiants fassis qui fonderont le parti de l'Istiqlal, aussi est-il fréquemment mis à l'arrêt. Angoissé, Jean-Mohammed quête auprès de son parrain des informations objectives auxquelles il ne peut avoir accès. Mais Massignon est exaspéré par toutes les « gaffes » du gouvernement français : *Faudra-t-il que les nations chrétiennes soient des loques mal rapetassées ? (8/11/33)*. Au lendemain de la guerre, les revendications se précisent : Omar charge son frère d'intervenir personnellement auprès des relations de son parrain pour favoriser les réformes. Cela met le franciscain dans une situation délicate, épuisante nerveusement : *« Je ne veux absolument pas me laisser happer par le politique que je frôle depuis trois mois », avoue-t-il à de Peretti ; néanmoins, « comme prêtre, j'espère pouvoir continuer le rôle de médiateur » (16/12/46).*

Un grand voyage au Proche et Moyen Orient (de mars à novembre 1948) - auquel l'influence de son parrain n'est pas étrangère - va permettre à Jean-Mohammed une heureuse aération. Il souhaiterait même s'y fixer ! Car vivre en France lui devient irrespirable. Massignon l'assure de son *amitié dans ce désert d'horreur de la colonisation et du protectorat (9/4/49)*, concluant : *Il faudra longtemps pour panser les blessures et plus longtemps encore pour les cicatriser (25/2/52)*. Son filleul fait alors de nombreux séjours en Europe (Allemagne, Espagne, Angleterre), invité à donner cours et conférences.

Le coup le plus bas de cette triste période survient avec l'enlèvement de Mohammed V, en août 1953. Massignon est déchiré, communiant de toute son âme à la souffrance secrète

du P. Jean : *La France a été mise en position internationale de forfaiture. /.../ Que vous écrire sinon notre tristesse et notre honte ? (2/11/53)*²⁵. Son rêve de s'offrir en martyr est réactivée et souhaite y entraîner son filleul : *A l'apogée de la rage anti-arabe et anti-musulmane en France, nous sommes les premiers visés, ce qui est tout à notre honneur de chrétiens (22/6/56)*.

Envers et contre tous, le vieux lutteur continue à se battre pour le respect de la parole donnée. De son couvent, le marocain- il a tenu à garder sa nationalité - s'associe à ces combats : *Que Dieu donne la force nécessaire à vos paroles et à vos écrits pour qu'ils brisent toutes les carapaces et fassent jaillir de bien des cœurs, apparemment pétrifiés, un peu de miséricorde et de bonté (24 juin 54)* ²⁶. Combien de fois ne lui exprime-t-il pas sa reconnaissance ? : *Je tiens à vous remercier de ce que vous avez su dire en si peu de mots sur l'hospitalité. C'est l'essentiel, non pas ce qui est important mais ce qui est l'essence (9/2/62)*.

Le jardin intérieur

Ces lettres ne témoignent bien sûr que d'une petite partie de tout ce qui a pu s'échanger pendant ces 36 années d'intimité. Remarquons, en effet, que, dès 1927, l'étudiant a ses entrées rue Monsieur, au moins pour un déjeuner hebdomadaire et que, dès 1929, il est invité à partager un long temps de vacances avec la famille Massignon. Néanmoins, cette correspondance, même incomplète, apporte un éclairage biographique nouveau sur les personnalités en présence. Tant de confidences relatives au travail, à la vie familiale, à la prêtrise de Massignon comme à l'évolution intellectuelle et spirituelle de son filleul, surgissent ici ou là.

²⁵ L'Association France-Maghreb multiplie les communiqués.

²⁶ Le jour même du meeting à La Mutualité pour l'amnistie des condamnés politiques d'Outre-mer

Le travail

L'universitaire l'a toujours considéré comme un sacerdoce et, à ses yeux, il ne peut être que scientifique. C'est pourquoi, il incite si souvent son filleul à s'y consacrer, en plus de ses études au noviciat, attendant de lui quelque assistance : *Si nous avons pu travailler ensemble, mais Dieu en a disposé autrement* (1/8/32), et même le concours de ses *yeux plus jeunes*. D'ailleurs, Abd-el-Jalil se reproche de n'avoir pas su *travailler ni aider* son parrain comme ce dernier l'eût désiré (10/9/38). Pourtant, guidé par lui, il a déjà publié, dans la *Revue Asiatique*, une traduction de la « complainte d'un exilé »²⁷, un mystique persan du 11^{ème} s., mis à l'écart de sa communauté pour hétérodoxie, comme Hallâj, comme lui-même aussi. Dès qu'il est nommé, en 1936, professeur à l'Institut Catholique, où une chaire d'islamologie a été spécialement créée pour lui, Massignon le pousse à reprendre la thèse qu'il lui avait conseillée depuis longtemps, sur un traité de Ghazali. Afin de bien mener sa traduction, il lui conseille d'imaginer *que vous êtes au milieu de vos amis d'enfance, à Fès, et que vous le leur racontez, cherchant les mots susceptibles d'ouvrir leurs cœurs* (12/11/35), et se met en quatre pour lui faciliter la tâche, lui prêtant tous les livres que ses vœux de pauvreté lui interdisent de posséder. Mais une primo-infection arrache soudainement le jeune professeur à ses travaux. Puis, c'est la guerre et le gigantesque désordre ferroviaire de l'exode qui égarera définitivement toutes ses notes. Il tentera à diverses reprises de recommencer l'œuvre entrevue, mais n'y parviendra pas. Un parallèle peut être établi avec la hantise de la 2ème édition de sa thèse sur Hallâj

²⁷ *Shakwâ* de 'Ayn al-Qudât : « Plainte adressée aux savants des pays par un exilé loin de sa patrie », *Journal asiatique*, janvier-mars 1930, pp. 1-76, et avril-juin 1930, pp. 193-297.

qui taraude Massignon : *Je sens profondément que je suis responsable devant Dieu du retard actuel apporté au bien que ces travaux doivent procurer aux âmes* (25/8/43). Devant l'ampleur de son labeur, il se qualifie de *Pauvre prêtre ouvrier intellectuel* (28/4/55). Ne l'avait-il pas entrevue dès le début, lui qui écrivait, en 1910, *je commence à comprendre combien rares sont les œuvres qu'une vie d'homme peut faire aboutir*²⁸ ?

Curieusement, le professeur ne fait guère cas, dans ses lettres, des innombrables articles et ouvrages « à grand public » qu'Abd-el-Jalil fit paraître avec succès dès son ordination. Certes, Massignon s'en est réjoui, mais son silence manifeste une certaine déception dans l'ordre scientifique.

La vie familiale

C'est bien en ce domaine que les aveux de Massignon permettent de l'approcher le plus profondément. L'index révèle que le nom de son épouse et de leurs trois enfants ont le plus grand nombre d'occurrences. L'islamologue se révèle un père extrêmement attentif et affectueux. Au début de 1932, il confie qu'une *très amère épreuve qui m'use, à tous égards* (21/4/32) s'est abattue sur la famille : la tuberculose du fils aîné de 16 ans. Pendant quatre ans, une suite d'espoirs et d'angoisses vont broyer littéralement ses parents. Combien de voyages de nuit le père n'a-t-il pas fait pour aller reconforter le malade en ses divers sanas ! Combien de jours n'a-t-il pas passé à s'occuper de ses deux plus jeunes enfants, de leurs maladies, de leur travail scolaire, alors que la mère séjournait auprès du tuberculeux ! *Ce sevrage forcé de tout travail personnel (pour les miens qui ne comprennent pas)*

²⁸ Au P. Anastase, 29/1/1910 in *Autour d'une conversion*, Cerf, 2004, p. 83.

finir par me faire souffrir autant que ma privation de tout recueillement quotidien dans la solitude. L'un, ajouté à l'autre, finissent par m'intoxiquer et je m'occupe des miens avec cette résignation abruti que j'ai si longtemps critiquée chez autrui (été 1932).

Devant la mort qui approche son fils, tel Abraham dont il porte le nom d'oblature franciscaine, Massignon s'abandonne totalement à Dieu et souffre de voir que sa femme ne peut le suivre en cette voie d'héroïsme! Ces heures tragiques, vécues sur un mode différent par le père, la mère, la sœur et le petit frère pèseront lourd sur le foyer, mais ne détacheront en rien le chef de famille des siens, au contraire : *La croix des miens m'est encore plus dure à porter que la mienne propre (24/1/33)*. Il se reprochera de n'avoir pas su « garder le dépôt » à mon humble rang de père de famille, je souffre si cruellement de n'avoir su sauvegarder ni le potentiel de travail intellectuel, ni la santé physique des deux Enfants qui me restent encore (25/8/43). Lucide, il écrit : *Je suis lourd et pénible à ceux qui m'aiment. Mais je sais que Dieu m'a demandé beaucoup et je ne sais pas me donner à moitié (12/10/50)*.

Le partage spirituel

On aura compris combien l'écoute compatissante d'Abd-el-Jalil était nécessaire à son parrain désemparé devant l'épreuve. L'inverse se vérifie, et malgré la réserve native du marocain, il faut oser parler de réciprocité, car elle s'origine au-delà des sentiments humains. *Dieu a posé entre nos âmes un lien secret et profond, une intention de son coeur (7/9/43)*. Si les confidences du parrain peuvent être souvent déconcertantes, elles rejoignent le cœur de son correspondant, également confronté à la souffrance du délaissement :

J'entre dans une bien grande solitude d'âme et pressens que vous aussi devez être très seul. Dieu nous détache, nous

arrache à tous les êtres créés, parents, amis, compatriotes, confrères, et son amour doit nous tenir lieu de toute consolation (19/5/33).

Unis par le haut et par l'intime de l'âme (12/9/38), les différences d'âge et de condition n'existent plus. On ne sait plus qui est le maître ou qui est le disciple. Les deux hommes approchent mystiquement la Présence de Dieu qui sèche petit à petit la boue, tel l'argile qui se cuit sous la main du potier (10/9/38). Ils se stimulent pour accroître l'ardeur de leur foi. L'aîné explique: Je crois mais du bout des lèvres, avare des loques d'espoir dont je dois, par pudeur envers Dieu, voiler la nudité de mon champ stérile. Rien n'est plus amer que de recommencer comme un pensum avec des outils ébréchés ce qu'on avait offert, comme l'aube enivrante du premier amour (6/11/42).

Le cadet confie plus tard : Je me suis pris à demander à Dieu de m'aider à croire, oui à croire que je crois, à « croire ma foi ». Priez aussi pour moi ; car je veux bien être le « serviteur inutile » ; mais on ne l'est que lorsqu'on a d'abord fait tout ce que Dieu attend de nous / .../. Je porte dans mon immense pauvreté la pensée de tout ce qui vous est cher, 'nous' est cher (21/2/54, le « nous » est souligné). Aux drames que connaît son pays, ces chocs que ma sensibilité - trop vive - a reçus depuis des années et avec intensité, s'ajoutent les coups de massue récents assénés au clergé de France. J'avoue aussi que je souffre de la dernière Encyclique / Humanae Generis/ qui tout en laissant des fenêtres, dresse des haies terribles et surtout susceptibles d'être mises à profit par ceux que le zèle à défendre le Saint-Esprit pousse à l'empoisonner. Je ne me sens plus à l'aise pour enseigner dans une Université Catholique /.../ Dites-moi votre pensée fraternelle, paternelle » (14/9/50). Tout cela

présage un état dépressif qui finira par conduire le P. Jean à retourner, pour un bref moment, chez les siens²⁹.

Cependant, l'accord n'a pas toujours été parfait. L'ordination sacerdotale du parrain dans le rite grec-melkite ne reçoit pas l'assentiment qu'il espérait de la part de son filleul. Massignon le devine, qui lui écrit, au moment de changer de rite, le jour anniversaire de la mort du P. de Foucauld : *Je me sens comme en 1916, quittant l'Etat Major pour un bataillon de 1^{ère} ligne, sous l'orage, dans la boue, seul, infiniment seul, /dans l'abandon à Dieu/ Ils /les siens/ ne savent pas que cette mort où je vais entrer est aussi pour eux* (2/12/49). Au reçu de la lettre postée le soir même de la cérémonie (28/1/50), Abd-el- Jalil note dans la marge : *Je demeure réticent*. Il est vrai que, dans ces circonstances peu banales, Mme Massignon l'appelle au secours: « Je suis bien troublée. J'ai très besoin de vos lumières »³⁰. Comment l'incompréhension conjugale ne peut-elle ne pas croître en cette étrange situation ? Abd-el- Jalil exige de son parrain plus de miséricorde : *Ecrivez lui comme à moi-même. A elle plus gentiment qu'à moi-même, sans discuter ni arguer au sujet de son attitude et sans augmenter son désarroi par des 'outbrasts' de 'folie de la Croix' ; croix qu'elle porte aussi, à sa manière et selon sa grâce. Accueillez-la comme le Christ vous a accueilli* (12/9/ 52). On a l'impression d'une certaine inversion: de fils, le filleul devient père. Avec indulgence et affection, il reconnaît : *La main de Dieu est sur vous et vous avez votre manière tellement personnelle de vous assujettir à son poids et d'accueillir son amitié, que vous devenez, vous aussi, avec le Seigneur, le « signum cui contradicitur »* (9/4/59).

²⁹ Sur ce séjour (avril-mai 1961) qui a fait couler beaucoup d'encre, voir Louis de Prémare, « Le retour de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil au Maroc », in *En hommage au père Jacques Jomier o.p.*, Cerf, Paris, pp. 321-342.

³⁰ 26/2/50, AFR.

Par son égalité dans la durée, cette correspondance livre un document de facture assez rare. Une lecture attentive permettra de décrypter l'invisible qui s'y cache, à savoir l'œuvre de Dieu dans des cœurs d'hommes. Louis Massignon et celui sur qui il faisait peser le lourd qualificatif de *sa consolation arabe comme Hallâj* (10/2/34) se sont aimés, épaulés, ont assumé, jour après jour, une même vocation *pour* et *en* islam. Ils y sont demeurés fidèles, à travers épreuves et difficultés qu'ils se sont librement confiées. Ils reconnaissent même s'y être fraternellement « substitués ». *Il est bien certain que nos destinées, par delà la mort, sont liées et je vous prie de m'obtenir que j'en consomme parfaitement, la badaliya* (23/4/48). Le « meilleur » du christianisme et le « meilleur » de l'islam s'entrecroisent ici, conférant à ces précieuses missives une valeur paradigmatique pour le débat inter-religieux ou plutôt intra-religieux.

F Jacquin

II. 3- TEMOIGNAGE D'ANDRE DE PERETTI

A propos de la *Correspondance Massignon-Abd-el-Jalil*

Il y aura bientôt trente ans que le père Jean-Mohammed nous quittait, dix sept ans après son parrain Louis Massignon.

Le moment est bien venu de joindre, dans leur relief *propre*, leurs témoignages concordants, leurs élucidations complémentaires, mais aussi leurs engagements courageux, j'oserai dire héroïques. Car nous voici affrontés à une nouvelle phase critique, heurtée et dangereuse, de la Civilisation. Celle-ci est prise dans les douleurs d'une *Mondialisation* et d'une *Complexification* effervescentes : et nous sommes planétairement menacés des pires ou sinistres régressions et de terrifiantes dérégulations dans l'équilibre des rapports entre les modes de vie, les techniques, les savoirs et les valeurs, en tous niveaux.

Notre civilisation en mue est, chaque jour davantage, bousculée par les tourbillons de mutations socio-économiques et les fluctuations d'emplois ou de migrations. Elle doit parvenir à concilier éthique et progrès technoscientifiques, libertés personnelles et réglementations croissantes, reconnaissance des Traditions et audaces de la recherche. Il lui faut assurer une coexistence entre les Religions, les Cultures et les Spiritualités laïques, en *interactions accrues*. Et s'impose, en urgence, au-devant de multitudes en émoi, *le dialogue persévérant entre le Christianisme et l'Islam*, aux fins de confirmer, selon l'appel couplé Massignon Abd-el-Jalil, leur coopération créatrice de Paix et du Respect des Dignités.

Métaphores

Il sera bon, dans nos expectations des temps qui viennent, de prendre élan et consistance, en regardant et en touchant, au travers de cette Correspondance insigne, ce qu'il me semble pourrait être ressenti ou palpé comme une sorte de tissage et brochage profond entre des apports soyeux et tendres, et des offrandes de vie étincelantes.

Ne peut-on, en effet, par une telle correspondance au sens plénier, se mettre en familiarité d'une sorte d'étoffe damassée, mieux que d'un tapis de prière, qui se déploie pour nous comme une écharpe ou plutôt comme une *chasuble-gandourah*, chamarrées de pauvreté et d'épreuves mais qu'adoucissent de fines et brillantes dentelles ?

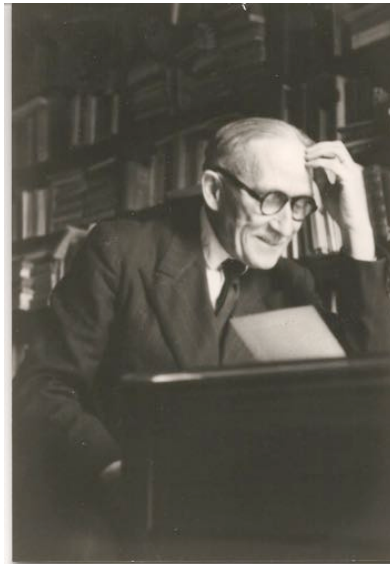
Ce trait d'union mis entre chasuble et gandourah peut rappeler, en « intersigne » au sens de Louis Massignon, les traits d'union du prénom et du nom de son filleul, certifiant l'alliance faite, la conciliation ou réconciliation promise et la « substitution » donnée, partagées dans la force d'union qui reliait ces deux grands esprits. En fidélité. En signification.

Fraternités

Car, devant nous, deux destinées transversales, deux vocations évangéliques accordées, aux fils des années, s'entrelacent et se nouent de plus en plus étroitement, à partir d'un *parrainage* poussé à devenir *une fraternité*, en réciproque médiation ! Jean-Mohammed entre-t-il chez les Franciscains, un 18 septembre 1929, en la fête des Stigmates de Saint-François, Louis Massignon ne cessera d'aspirer à prononcer des vœux de « tertiaire » franciscain, ce qu'il accomplit le 9 février 1931. Le jeune Marocain devient-il prêtre, ordonné le 7 juillet 1935 par Mgr Liénart, Louis Massignon se disposera, quoique marié, au sacerdoce, auquel il accédera discrètement, en rite catholique melchite (et en

langue arabe), au Caire, le 28 janvier 1950, après l'accord du Saint Père.

Entre-temps, Jean-Mohammed avait été immédiatement associé par Louis Massignon et Marie Kahil à leur engagement en « Badaliya », en offrande de « substitution », fraternellement effectuée, le 9 février 1934, à Damiette « là où Saint-François et Saint-Louis ont souffert pour les âmes musulmanes, pour tout offrir, pour tout donner, pour tout consumer », comme l'écrit à son filleul Louis Massignon dès le 19 février 1934. *Fraternité !*



Louis Massignon à sa table de travail, rue Monsieur
(*Archives Massignon*)

Aussi bien, après son sacerdoce, Louis Massignon, en tête de ces missives, n'écrit plus « mon cher Jean », puis après l'ordination de 1935, « Très cher Père et ami », associé parfois à « mon cher Jean » ou « mon cher ami », mais bien, « Très_cher Frère et ami », alternant parfois avec « mon cher

Jean » ou encore « Très cher Père et ami », ou encore « très cher Père, Frère et ami » qu'il reprend encore dans sa dernière lettre du 19 septembre 1962, à six semaines de sa mort.

Jean-Mohammed, de son côté, écrira habituellement « mon cher Parrain », après « Mon cher maître et ami »; parfois il mettra « mon parrain très aimé », ou « mon bien cher parrain », notamment à partir de sa grande épreuve d'avril-mai 1961, et jusqu'au 29 septembre 1962, date de la dernière lettre de cette Correspondance passionnée et passionnante.

Brocart ?

Sur la « Chaîne » de leurs rapports aussi fins qu'intenses, au long des fils de soie les reliant à *leurs familles* respectives, se sont disposés les fils d'or de leur *spiritualité*, et les fils d'argent de *leurs recherches scientifiques et mystiques*, mais aussi les fils de vermeil de leurs *témoignages* vibrants mais non violents face aux injustices ou aux ignorances méprisantes.

Perpendiculairement, sur la « trame » de leurs existences bouleversées autant qu'associées, se sont, année après année, inexorablement noués les fils de chanvre des *maladies* qui ont atteint douloureusement leurs familles et eux-mêmes, ainsi que les fils de cuivre marquant les *déchirures* et les *stigmates* d'incompréhensions qui les harcelèrent, mais aussi les pierres précieuses et les perles de leur *vocation* « *séraphique* » selon la *Badaliya*.

Il me semble qu'on ne saurait rester indifférent ou insensible au croisement interactif, - en quelque secrète et réciproque modélisation -, de ces deux destins en pèlerinages poignants, tels que les échanges de lettres retrouvées, leur « navette », nous les tissent et les brochent, en produisant à notre attention ce que je propose d'accueillir comme un délicat et spirituel brocart, propre à des vêtements sacrificielles.

Inexorables effilements des santés

Car, dans la trame de leur commune histoire, n'ont cessé d'apparaître, et dès la 28ème lettre, en octobre 1929, les « chanvres » des maladies qui vont inquiéter et affecter cruellement les Massignon et Jean-Mohammed : la *tuberculose* d'abord qui atteindra les trois enfants, Yves, Daniel et Geneviève, mais aussi Jean-Mohammed ; la *détresse intérieure*, la *dépression* ou *l'épuisement*, qui frapperont, qui affecteront Madame Massignon, son mari et Jean-Mohammed ; enchevêtrées aux fils de cuivre des épreuves de *déréliction* ou de « neutralisation », inséparablement associés aux éclats de lumière.

Après d'incessantes angoisses qui se faufilent au long des lettres, Yves Massignon meurt le 29 octobre 1935, dans ses vingt ans : trois mois et demi seulement après l'ordination du Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil. Et les craintes se portent sur Daniel et sa soeur. Marcelle Massignon avait déjà été gravement éprouvée par la maladie de son fils Yves, et son mari avait pu confier à son filleul, en juillet 1934 : « Le voir lentement miné ainsi, depuis sa rechute de l'an dernier, est un supplice pour sa Mère. J'offre tout, car j'ai compris que les miens, sans s'en douter (et c'est si cruel) font bloc avec moi dans mon offrande à Dieu », cette offrande qu'il avait faite, ou renouvelée, cinq mois plus tôt, à Damiette, en Badaliya.

Éloignements et déchirures

Mais, dans leurs épreuves communes, Louis Massignon ressentait son action spirituelle auprès d'Yves et des siens « neutralisée » par l'affection purement humaine (et en ce moment inopérante) de sa *femme* [...]. Je suis vis-à-vis des miens [...] comme un étranger ».

Cette mise à distance, vécue dans sa cruauté, sera encore accentuée, jusqu'à des déchirures, par des éloignements

répétés qu'il devra opérer pour ses missions difficiles et ses travaux à l'étranger, où il sent inexorablement, comme il l'exprime à son filleul en janvier 1935, que son « devoir le plus élevé » est de « s'y rendre » [...]. « Mais il faudrait, souligne-t-il, que cela fût compris autour de moi (lui le comprend, ce qui est l'essentiel) Lui, Yves.

Au-delà de la mort d'Yves, la maladie poursuivra les Massignon et le père Jean-Mohammed. Moins de cinq ans plus tard en effet, celui-ci, qui enseignait depuis 1935 à l'Institut Catholique de Paris, tombe à son tour malade (« primo-infection ») et doit, en mai 1939, à la veille de la guerre, « arrêter cours et conférences », « un peu peiné tout de même de tout laisser là // en chantier //. Je veux obéir de bon cœur [...] et me laisser soigner. Laisser! Je pars à la campagne en attendant que Louis Massignon, tourmenté, ait réussi à constituer, notamment avec la Maréchale Lyautey, une « cagnotte » pour qu'il puisse aller ailleurs qu'au sanatorium du clergé, à Thorens, sans suffisante réputation.

À cette occasion, le 13 mai 1939, Louis Massignon confie à son filleul, au fil « d'insignifiantes choses » : « Vous savez la réclusion presque ancillaire où se confine ma femme. J'étais arrivé à lui faire accepter (pour une première fois depuis trois ans) d'aller déjeuner ce matin en ville (chez le général Weygand Reproches) difficultés rémanentes ! Massignon peut conclure, avant de signer cette lettre « Luwiz Ibrahim M » : au fond, la présence de Dieu demeure qui sèche petit à petit ma boue, mon argile qui se cuit sous la main du potier. En religieux attachement, *in cruce domini*, cher ami. » En croix.

Écartèlements et incompréhensions

Ainsi se révélèrent, accrues bientôt par la dureté des temps de guerre et leurs complications, les dissentiments qui troublaient le foyer des Massignon. Madame Massignon,

dont la santé était robuste, devait accepter, face aux épreuves des maladies frappant ses enfants, les solitudes dues, outre aux travaux élevés et épuisants de son mari, à ses missions incessantes hors de France, à son surmenage.

Elle devait aussi faire face, parfois soutenue par le Père Jean-Mohammed, aux élans spirituels de Louis Massignon, à ses élévations mystiques. Elle dut aussi faire front à l'évidence des liens ardents qu'il avait spirituellement noués, loin d'elle, en Badaliya, avec Marie Kahil, à Damiette, puis au Caire lors de son ordination loin d'elle.

Il s'ensuivrait, avec cette « Soeur de Zamalek », une correspondance, connue du Père Jean-Mohammed, mais secrète, un long temps pathétiquement interdite, mais reprise avec le concours, en une « clandestinité (innocente mais suspecte) » de Youakim Moubarac. Bien plus tard, le 18 juin 1960, Louis Massignon, sensible aux reproches de sa femme ainsi qu'au risque d'une emprise sur lui de Marie Kahil, s'en repentirait. Puis-je dire qu'en moi s'évoque le souvenir du « Soulier de satin » de son ami Paul Claudel.

Louis Massignon devait écrire, dès le 14 octobre 1951, à son « Cher frère en N.S. et en S. François » : « J'ai le coeur brisé et ma vie quotidienne me devient un enfer (on ne sait rien, on ne dit rien, mais on ne comprend pas grand-chose à ma vocation). J'ai mené ma femme prier pour cette fête de la Douleur de Marie, à St Vladimir des Ruthènes et à Saint Julien le Pauvre ». Il ajoutait : « Priez pour notre Sr de Zamalek. Ma messe, 622^{ème} pour l'Islam [...], a été divinement atroce ».

« Divinement atroce » ! Mais il y eut aussi, en ce coeur ardent de Louis Massignon, des joies douloureuses, en octobre 1952, au cours d'un voyage aux États-Unis sur les traces de ses enfants non oubliés en Acadie. Cependant, plus tard, au 18 juin 1960, ce furent peine et indignation d'avoir à se « laisser manger et disparaître (à 76 ans) » aux prises à des « empiètements sentimentaux et à des accaparement de la

Badaliya, de la part de Marie Kahil et de Youakim Moubarac, depuis Le Caire et « Dar el Salam », en quelque remplacement et neutralisation de lui-même ! « Hélas, nos oeuvres les plus intimes nous échappent », m'écrivait-il le 26 juin 1960, « Je me sens de plus en plus seul avec mes désirs de Dieu . »

Ainsi, à l'encontre des sérénités comme des santés, devaient se développer, directement ou indirectement, des épreuves réciproques, passionnelles, d'incompréhensions, d'inéluctables compétitions, de captations ou rejets, et de secrets meurtrissant interconjugalement, interamicalement, atteignant d'autre part, de tous côtés, le Père Jean-Mohammed.

Ébranlement de santé

Cependant, le Père avait déjà eu pour lui-même à subir, au-delà de la tuberculose et avant la révélation de son cancer de la langue en fin juin 1964, quoique soutenu par son parrain, Daniel Massignon et ses amis, les affres de longues et douloureuses péripéties, dans les luttes pour l'Indépendance du Maroc, en lesquelles s'étaient investis courageusement et dangereusement son frère Omar et toute sa famille.

Au-delà de 1955, les violences et les exactions prolongées dans la guerre d'Algérie continuèrent à l'affecter, à le tourmenter : elles rendaient sans doute sa présence, et son ministère, en France, de plus en plus difficile à justifier, à supporter, face aux siens, si souvent auprès de lui-même où son père l'avait violemment rejeté, non sans des émois lancinants qu'il nous laissait percevoir.

Au cours de ses crises de dénuement profond, il nous fallait alors, les uns et les autres, l'accueillir ou l'accompagner, le rencontrer affectueusement hors du couvent (et du climat non suffisamment intellectuel) de la rue Marie-Rose à Paris.

Il se sentait mieux au Couvent franciscain de Nice, à ceux d'une Allemagne où il se fit de nouveaux amis, en Suisse pour des soins thérapeutiques : indépendamment de ses nombreux déplacements et de ses brillantes conférences en Espagne, en Italie, en Angleterre, au Moyen-Orient (où il séjourna à l'automne 1937, ou, plus longuement, en 1948).

Prodromes d'une crise majeure

N'était-il pas, de la sorte, voyageur en recherche, nomade sémite, à l'unisson de son Parrain, mais aussi exilé, se protégeant et souffrant dans son amour de la France aux prises avec les derniers sursauts du colonialisme ? On peut comprendre, en profondeur, l'émotion extrême, la détresse, qui l'atteignirent lors du « Putsch des Généraux », en avril 1961, et des risques de guerre civile en France qu'il soulevait, alors même que, depuis quelques années, son équilibre psychique connaissait des hauts et des bas, des rechutes compensées par des sursauts de dignité et d'espoir, comme il s'en ouvrait avec confiance à ses amis.

Ainsi nous écrivait-t-il, *à ma femme et à moi-même*, le 6 octobre 1960, après avoir participé au deuxième Colloque méditerranéen organisé à Florence par La Pira : « Le « tonus » retrouvé se maintient ». Il était venu, en difficultés, quelque temps auparavant, rencontrer, à Versailles où nous habitons, un ami psychiatre et psychothérapeute, qui m'avait personnellement aidé, le docteur Pierre Fouquet. Du monastère de Nice, il nous annonçait, le 1er décembre 1960, un nouveau rendez-vous, le 4 décembre, avec le Dr Fouquet à l'issue duquel il viendrait déjeuner chez nous : « Je vous parlerai de mes péripéties et de mes projets. Malgré un fléchissement, j'ai pu travailler un peu [...]. Les trois semaines qui me restent avant le retour à Paris pourraient être 'bourrées' de travail, si j'y arrivais ».

En fait, ce ne fut pas de Paris que le Père nous écrivit mais de Cologne, le 31 janvier 1961 : « Je ne sens pas d'amélioration nette dans l'état que vous savez. Mais j'espère, avec votre aide, ne décevoir ni les organisateurs, ni les auditeurs des conférences projetées. J'embrasse les enfants et je les assure avec leurs parents de mon affection ! »

Une lettre du 7 février 1961, toujours de Cologne, précisait : « Bien chers, je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner et je le regrette bien. La nette amélioration espérée ne s'est pas produite cette fois malgré le changement et l'accueil ici. J'ai même des troubles nouveaux que j'ai décrits au docteur F... »

Effectivement, le Dr Fouquet nous prévenait, dans une lettre du 14 février 1961 : « J'ai reçu, il y a deux jours, une lettre du père A. : situation assez médiocre. J'ai bien peur qu'une hospitalisation devienne nécessaire un jour ». Et, cependant, toujours de Cologne, le 27 février, le Père me faisait part d'une amélioration qui « arrive à point » pour cette semaine qui est surchargée, « chaque soir, une conférence dans une ville différente ». Il ajoutait : « Retour à Paris, le 8 mars ; le 10, consultation Fouquet,etc... ».

La grande épreuve

Mais, deux mois plus tard, cette fois du couvent de Nice et dans l'effervescence de l'intolérable Putsch des généraux maîtrisé par De Gaulle, le 19 avril 1961 : « Bien chers, [...]. Je suis cahin-caha. Le docteur F., à qui j'ai écrit, m'a répondu gentiment et en ajoutant... un nouveau médicament qu'il a été difficile de découvrir à Nice ; je l'ai maintenant et je vais l'essayer. Car j'ai besoin de forces pour finir des articles commencés et qui traînent péniblement. En fidèle affection ». Le Père ajoutait à sa signature « (paroisse de Cimiez, Nice (A.M.) », sans clairement mettre, me semble-t-il, « Ofm » mais plutôt « A ».

Une semaine plus tard, désemparé, il quittait Nice, le 26 avril 1961, avec son frère Omar, venant ou appelé à son aide, pour retrouver le Maroc natal et familial. Mais, sans tarder, le 28 avril, le journal al-Istiqlal annonçait « le retour à l'Islam de Hadj Mohammed Abd-el-Jalil », nouvelle brusque, reprise par la presse en France.

On peut deviner l'émotion et l'inquiétude de ses amis français, de sa marraine, et surtout de son Parrain, lui-même en graves difficultés de santé, au retour d'un Congrès à Moscou, au cours duquel il avait dû supporter d'être hospitalisé.

Louis Massignon s'informait, autant que cela était alors possible, en France, et, par Jacques Maritain et Louis Gardet, à partir du Maroc. Il apprenait que le Père avait laissé « son habit dans sa cellule (et son calice) ». Mais il conservait une inébranlable confiance à l'égard de son filleul : « Je suis plus tranquille sur son sort final que sur le sort des chefs imbéciles, etc. ». La résolution de ces crises, à leurs niveaux distincts, lui donnerait raison.

L'héroïque sursaut et le retour difficile

À défaut de correspondances entre le Parrain et son Filleul, du 26 septembre 1960 au 2 juillet 1961, je retrouve, dans mon courrier, une lettre de Mme Devouge, du 5 mai 1961, inquiète d'être « sans aucune réponse » de son Filleul à sa lettre du 21 avril : « Que pensez-vous ? Sa dépression nerveuse irait-elle jusqu'à une sorte de folie. Je prie pour lui du fond de l'âme. Que Dieu lui soit en aide ! ». Je retrouve aussi, entre autres textes, le brouillon d'une lettre que, le 7 mai, j'ai écrite, pour demander à Omar des nouvelles de son frère, au nom de notre commune affection. Notre perplexité était extrême.

On sait cependant la résistance poignante que fit alors le Père Jean aux pressions affectives qui l'investissaient au lieu

de l'accueil paisible qu'il avait espéré. Il s'ensuivit une crise dramatique qui obligea sa famille à le ramener vers Nice, *à la mi-mai 1961*.

Il se fit alors un groupement d'amis ou proches, avec notamment Madame Devouge, comme elle me l'écrivit le 26 mai 1961, en vue d'assurer les meilleures conditions de convalescence à son filleul. Le 16 juin 1961, le père Gonzague Motte, « gardien du Couvent » de la rue Marie-Rose, nous indiquait : « Aux dernières nouvelles, les soins commencent à produire leurs effets et le Père Jean commence à sortir de son état dépressif. »

Le Père Provincial, Jean-François Motte, écrivait aussi, le 26 juin 1961, à Mlle Faguer : « Si vous aviez occasion de rencontrer le cher Père Jean, je serais heureux de le savoir ; car vous pourriez aussi nous aider à connaître sa pensée et ses désirs ».

Il y eut ainsi une *mobilisation* de nombreux amis que le Père avait en France comme en Allemagne, mais aussi *de sa famille marocaine*, comme le Père Jean l'écrivait à Mme Devouge, au début juin 61 : « Mon frère est resté près de moi 15 jours et il a organisé un roulement de cousins, de façon à ce que je ne reste jamais seul. Lui-même revient début juillet ».

Retrouvailles

En date du 2 juillet 1961, on pourra lire la tendre et belle lettre de Louis Massignon à son filleul : première dans leur correspondance depuis le 26 septembre 1960. De notre côté, nous recevions plusieurs lettres, toutes signées J.M.Ofm : du 23 juin (rassurante), du 3 juillet (pour des services financiers) ; du 7 juillet (convenant d'un rendez-vous). Et le 15 juillet 1961, nous retrouvions, ma femme, mes enfants et moi, en Suisse, à Rives de Prangin (par Nyon), le Père et son frère Omar.

À la suite de notre visite, le Père, nous exprimant, le même jour, sa « très grande joie », nous confierait : « Mon frère est un peu (bp) triste. L'épreuve est dure et ses conséquences peuvent être très pénibles. Mais dans de tels cas, créés par une équivoque irrémédiable, Dieu seul peut faire tourner des erreurs humaines en bien pour tous. » Digne, précieuse espérance, débordant tout équivoque !

Il avait déjà décrit à son « bien cher Parrain », le 4 juillet : « Je reçois votre lettre. J'aurais dû vous écrire le premier, mais le médecin désire que je réponde aux lettres reçues plutôt que de prendre l'initiative de renouer, sauf nécessité. Je vais réellement mieux. » Il exprimait, comme on le verra, l'espoir de revoir son Provincial au mois d'août et « d'examiner quelques possibilités de solution qui ne raidisse personne ».

Renouer sans raidir, toujours en « trait d'union » déchiré mais délicat ! Le Père indiquait clairement à son Parrain : « Merci aussi de penser au 7 », jour anniversaire de son ordination : « Je ne célèbre pas depuis plus de deux mois et le professeur Charles Durand qui me soigne est d'avis que j'attende encore plusieurs semaines et, peut-être, plusieurs mois ». Attente sensible, partagée entre ces « frères » et Oma

Parmi plusieurs courriers, écrits cette fois de l'hôtel Excelsior à Montreux, toujours en Suisse (et en sa neutralité, la guerre durait en Algérie), le Père me dirait le 3 septembre 1961 : « Merci de votre lettre, vous ne doutez pas que j'aurais grande joie à vous revoir, mais sincèrement je ne vois *pas* ce voyage *nécessaire* pour moi. Je vais bien. Je suis très convenablement installé - ici pour environ deux mois -. Pour le moment, je ne célèbre que le dimanche mais, je pense, à partir du 15 septembre, à célébrer une ou deux fois de plus par semaine, en attendant octobre pour reprendre la célébration quotidienne ». Le Père écrivait aussi une carte adressée à ma femme : « Je suis gâté et je dis ma reconnaissance au Seigneur ».

Rechute en dépression

Ont suivi des lettres des 2 et 14 octobre ; puis vint, du 4 novembre 1961, toujours de Montreux, une missive adressée à chacun des enfants et adultes dans notre famille, annonçant un rendez-vous à Versailles avec le docteur Fouquet, prévu pour le 27 novembre 1961.

Mais, à cette date, il nous écrit en Allemagne, de la ville de Werl : « Je suis de nouveau mal en point. Le changement de climat et l'humidité y ont leur part. Je suis entre les mains d'un bon médecin. Il n'est pas question de déplacement avant une semaine. Viendrai-je en France ou retournerai-je en Suisse ? J'accepte d'avance et mon état et la décision qui serait prise [...].Téléphonez, je vous prie, à mon Parrain et excusez-moi de ne pas lui écrire en ce moment ». En « P.S. », le Père ajoutait : «Ayez la bonté d'avertir aussi ma marraine. Je ne réussis pas à écrire en ce moment ».

Oscillations des reprises du moral et de l'esprit, suivies de rechutes ! De Werl, le 14 décembre 1961, une amie allemande que le Père nous avait fait connaître nous décrivait, dans son style, sa détresse : « L'essai du Père: redevenir, dans ces quelques jours, à Werl, membre de la communauté, a naturellement échoué. Le Père fut fort déprimé à nouveau, bouleversé par des complexes d'infériorité, il annonça brièvement et spontanément sa rentrée en Suisse où le docteur Durand l'avait invité. Il est de nouveau en civil ». Marianne Juncker ajoutait : « L'amélioration de son état, après consultation avec le docteur de Werl, allait main en main (sic) avec la décision de quitter à nouveau le cloître pour aller en civil en Suisse ».

Aux difficultés de santé, s'ajoutaient donc, malgré la discrétion du Père, celle de vivre dans le cadre de son Ordre, dans ses « cloîtres » ? Pouvait-il assumer encore, en une compatibilité bien difficile, la pauvreté « mendicante » de son Ordre, - qu'il avait adoptée en volonté de sacrifice ardent -, et

les exigences croissantes de moyens, notamment financiers, qui s'imposaient à l'intellectuel, au chercheur qu'il était devenu, entraîné par son Parrain et ses propres dons ? Dilemmes et tensions existentiels, éprouvants, bloquant

Reprise en défi à la « Crise »

Toutefois, le Père nous écrivait, signant à nouveau Ofm, dès le 5 janvier 1962, de l'hôtel Excelsior à Montreux : « J'ai dû me laisser aller au repos absolu pendant les trois semaines que j'ai passées à Rives de Prangins dans la chambre que vous avez vue. Le traitement a arrêté la crise ; je le continue pour tâcher de guérir et d'avoir plus de force avant de revenir en France. Quand ? Je ne peux le dire encore [...]. Je prie avec vous, en toute fidèle et reconnaissante affection pour vous-mêmes, pour les enfants, pour vos familles et pour que la foi s'achève en charité chez les Chrétiens et par eux dans le monde entier. »

Ainsi, reprenait-t-il une invitation de son « merveilleux Parrain » - comme il écrivait en 1967, dans son « Témoignage d'un tard venu à l'Eglise », en réponse à Jacques Maritain -, et alors qu'il était devenu consultant du Secrétariat Romain pour les (croyants) Non Chrétiens : « Pour comprendre l'autre, il ne faut pas se l'annexer : il faut se faire son hôte ».

Le séjour en Suisse allait se prolonger. Le Père renouerait sa correspondance avec son Parrain, le 9 février, puis le 2 avril 1962. Il s'ensuivrait des échanges admirables qu'il nous est possible de considérer. Il mettrait aussi à profit ce temps de redressement pour assouvir une fringale de lecture d'ouvrages et de revues, qu'il nous demandait de lui faire parvenir, comme en *témoignent* dix lettres écrites du 25 janvier 1962 au 6 avril 1962.

En cette dernière lettre, il nous annonçait un voyage en Espagne, soulagé qu'il était de la paix qui s'annonçait enfin en

Algérie : « La France retrouvera sa vraie gloire ». Il nous précisait également par une lettre rédigée à Madrid, le 13 mai 1962 : « Tout se passe bien ici. Même à l'ambassade du Maroc. Je serai à Paris mardi. » Les épreuves étaient-elles finies ?

Nouvelles oscillations

Le Père reprenait pied à Paris, rue Marie-Rose, dès le 15 mai 1962. Il écrivait à son Parrain, le 19 mai. Il nous annonçait, le 26 mai, son départ pour Nice, à partir du 4 juin, non sans un détour confidentiel par Cologne.

Mais le 27 juin, il écrivait à son Parrain ainsi qu'à nous, de chez le docteur Durand à Prangins. C'était à nouveau la Suisse, où sa famille marocaine revenait aussi le voir. À partir du 11 juillet 1962, jusqu'au 25 août, ses lettres sont écrites de l'hôtel Excelsior à Montreux.

Et pourtant, à partir de la mi-septembre 1962, il prêche une retraite à Cormeilles en Parisis d'où il nous écrit : « J'ai été gratifié d'un traitement nouveau par le docteur Durand et qui fera, sans doute, son effet d'ici quelque temps [...]. Je rentre à Paris le mercredi 26 avant-midi et il faut que je voie mon parrain le plus tôt possible. Il eut voulu que j'aie auprès de lui ces jours-ci, mais c'est matériellement impossible, car je remplace l'aumônier pendant le temps de la retraite. Et je sens que je l'ai profondément peiné. Je lui ai écrit et je compte sur la prière ». On peut deviner la lourde peine de Louis Massignon, en difficulté de santé, et en pénibles soucis pour la transmission de ses grands messages.

Le Père Jean écrivait, le 29 septembre 1962, de Cormeilles, à son Parrain, et ce serait la dernière de leur Correspondance : « Je pense à vous tout le temps, y compris pendant des heures d'insomnie. » Mais, ajoute-t-il, malgré l'activité qu'il déploie dans la retraite qu'il prêche : « Je suis cependant en état de dépression et suis un traitement nouveau [...]. Je suis en

profonde peine de ne pas être auprès de vous. Frère Jean Abd-el Jalil, Ofm ».

En ces résonances de santé éprouvées et de peines, les « frères » se reverraient le 30 septembre et le 19 octobre 1962, cette dernière fois à douze jours de la mort du Parrain. Parti faire des conférences en Allemagne, le Filleul reviendrait, dès l'automne de celle-ci, auprès des Massignon, présent à leurs côtés aux obsèques en Bretagne.

Mais, dès le 6 décembre 1962, il était revenu en Suisse, à Montreux, malade des reins, soigné aux sulfamides « malgré leur danger pour les dépressifs », comme il nous l'écrivait, le 21 décembre. Et les aléas de santé, physiques et psychiques, continueraient à l'éprouver, accroissant son témoignage spirituel et le souci de ses amitiés comme de ses liens familiaux, en dépit des morsures du cancer de la langue qui le blesserait.

Ainsi en serait-il, marqué pour nous par tant de rencontres ainsi que par les attentions affectueuses du Père Jean à l'égard de nos enfants, jusqu'à ce 24 novembre 1979 où, alertés par Mademoiselle Faguer, nous l'avons vu, encore vif mais souffrant et tellement seul, à l'Institut Gustave Roussy de Villejuif, où il subissait comme un « calvaire des derniers soins », juste quelques heures avant sa mort.

À l'occasion de son enterrement, nous retrouvions au Couvent de la rue Marie-Rose, en présence chaleureuse, plusieurs membres, neveux et nièces, de sa famille marocaine, réunis, en un dernier hommage, à sa famille religieuse et à ses amis français. Et nous pouvions penser à Louis Massignon qui l'avait précédé auprès du Père, et dont nous allions célébrer, dans un peu plus de trois ans, la mémoire, au centenaire de sa naissance en 1983, grâce aux efforts persévérants et féconds de Daniel Massignon.

Eclats et lumières

Célébrer le Parrain et le Filleul ? Cela peut s'effectuer aussi dès la lecture de leur Correspondance. Car s'il convenait que nous prenions égard à mettre en évidence, dans le déroulement de celle-ci, les noeuds douloureux, dans la trame de leurs destinées, nous ne devrions pas en rester à une vision seulement « cuivrée », selon notre proposition métaphorique

On ne saurait, en effet, être insensible à l'éclat, aux pierres précieuses, des générosités hardies, aux « perles » de délicatesse, qu'on peut voir apparaître, lettres après lettres, dans l'ampleur de leurs témoignages et de leurs responsabilités vocationnelles. Et on ne pourrait non plus estomper la lumière des « fils d'or » de leurs spiritualités ardentes, de leurs mystiques reliées l'une à l'autre : brodées dans l'enchaînement de leurs *vies contrastées mais conjointes*, offertes au Christ pour la réconciliation des grandes Religions, vies aux durées presque égales (79 et 75 ans).

Page par page, dans le déroulement de leur Correspondance, il est possible d'être également touché par le brochage (en « fils de vermeil ») des *prévenances* ininterrompues qu'ils ne cessèrent de s'encourager à témoigner à tant de personnalités en drame intérieur ou en périls physiques. Ainsi se prodigueraient-ils face à des épreuves de vocation ou de conversion, devant des recherches de suprême sacrifice, au chevet des crises de santé, aussi bien, inlassablement, qu'au service des victimes des brutalités au cours des conflits engendrés par les séquelles de la Guerre 39-45 et de la décolonisation.

On ne saurait non plus fermer les yeux, - sinon, peut-être, pour méditer -, sur les scintillements distincts mais accordés, émergeant alors dans la chaîne de leurs recherches islamologiques et hautement culturelles, autant que dans leurs

engagements publics, offensifs pour le Parrain, effacés pour le Filleul, mais en analogiques « fils d'argent », étincelants !

L'éclat des oeuvres et des témoignages du Parrain est resté vif dans le monde, et notre Bulletin en donne régulièrement un fidèle reflet. Il devrait même briller plus intensément, dès l'an prochain, en raison des nouvelles publications, renouvelées, de ses *Ecrits Mémorables*, mais aussi *d'autres grandes Correspondances*, en mémoire du Centenaire de sa pathétique Conversion de 1908, en Irak.

Les oeuvres du Filleul, son offrande héroïque d'une vie déchirée mais rayonnante, sa mission de « Trait d'union » tourmentée en quelque écartèlement pathétique (n'était-ce un « Calvaire » ?) ont, de leur côté, beaucoup à nous dire et redire aussi. Elles ont à nous apprendre, plus que jamais, à nous comporter, pour comprendre l'Islam, en « hôtes » selon Abraham : devant son Passé et son Devenir, selon ses « Aspects Intérieurs », en relation avec sa guerre sainte intérieure et ses « Soufis ».

Déjà, par les soins notamment des Pères Franciscains et du Père Borrmans, ont été recensés onze oeuvres et cent quatorze articles du Père Jean-Mohammed Abd-el Jalil. Mais n'y aurait-il à remettre en lumière, sans tarder encore, d'autres inédits importants, d'autres correspondances également suggestives et éclairantes, d'autres témoignages et approfondissements ?

Le temps est bien venu de rendre des hommages liés, en toute justice, adressés au Filleul et au Parrain, à nos deux amis très chers, à leurs dialogues sincères, à leur commun souci des « Paroles données » quoiqu'il leur en coûtât, à leurs ardeurs non-violentes, à la ferveur de leur fraternité admirable, à leurs compagnonnages avec le Christ, à la rencontre des croyants musulmans.

Et gratitudes encore à qui de droit ... et de cœur.

André de Peretti
2 octobre 2007

III- AUTOUR D'UNE CONVERSION

Le Père Jean Mohammed Abd-el-Jalil nous a laissé un document autobiographique fondamental sur sa conversion et sur la manière dont il a vécu sa foi catholique.

Quoique déjà publié³¹, il nous a semblé indispensable de rappeler ce qu'il en a dit lui même. Dans le cadre d'une réaction toute personnelle au livre de J. Maritain, J.M. Abd-el-Jalil fait aussi confidence de ses amitiés les plus chères et de ses principes de spiritualité.

III-1- TEMOIGNAGE D'UN TARD VENU A L'EGLISE

« NO !ET POI NO ! »

par J.M. Abd-el-Jalil

En français « Non, non et non ! » J'emprunte l'expression italienne à la réfutation d'une polémique contre le livre de Jacques Maritain, parue dans *L'Osservatore Romano* des 21 et 22 janvier dernier et signée de la plume distinguée, aiguisée et malicieuse de mon ami Jean Cattai de Menasce. Mais je ne l'emploie pas dans le même sens que lui. Ce non

³¹ *Cahiers de Vie franciscaine*, N° 54, 2ème trim.1967, p. 2-11 ; *Se comprendre* N° 80/2)février 1980 ; *Nouvelles de l'Institut Catholique de Paris* N°3, juin 1980 p. 27-223 ; Jean Mohammed Abd-el -Jalil , *Témoin du Coran et de l'Evangile*, Ed. Cerf et Ed franciscaines, 2004 ; p. 17-36 ; *Bulletin de l'Association des Amis de Louis Massignon* N°5, décembre .1996, p. 20-46 Dans ce dernier, Daniel Massignon précise que cet article a été donné par le Père Jean, le premier soir où il est venu partager un dîner familial, avec la dédicace signée de son nom en caractères arabes : «Pour Nicole Massignon, ce premier contact avec son beau-frère en ce 31.X.1970».

catégorique, je le dis au livre de Maritain lui-même. N'étant ni « philosophe » ni « théologien », dans le sens scolastique de ces mots, ce sera sous la forme d'un *témoignage* que j'essaierai de m'expliquer. Je parlerai de : moi-même ; beaucoup trop, sûrement mais je n'ai pas su faire autrement et je commence par demander pardon à tous ceux qui en seront choqués.

Ceux qui me connaissent bien savent que rien ne me répugne tant, après le péché, que cette manière de procéder ; et c'est la première fois depuis que je suis chrétien, depuis bientôt trente-neuf ans, que je me crois obligé de jeter dans le public des confidences personnelles et intimes. Ce sera fait, du moins je l'espère, sans fausse modestie et sans ménagement, avec le maximum de simplicité dont je sois capable.

Il y a un proverbe marocain qui m'est très cher : *Klâm l-hbîb ybekkî* » « des propos d'un ami [véritable] provoquent aux larmes [à force de sincérité et de franchise ; ce sont les ennemis qui sont des adulateurs et qui dilatent le cœur (*ou-klâm l'a'dou ydahhak*). Je vais dire ce que je crois être vrai ; même si c'est dur ; ou plutôt lorsque ce sera dur, c'est alors la plus grande preuve d'amour pour ceux à qui je m'adresse.

Pour ceux qui ne me connaissent pas, je crois devoir me présenter. Je suis un Marocain, de la ville de Fès, d'une famille pauvre et honorable, profondément religieuse, pieuse et exigeante sur la foi et les mœurs. Elle est originaire d'Andalousie et s'est fixée à Fès depuis près de quatre siècles (il existe des actes notariés qui en témoignent). Plusieurs de ses membres ont occupé ou occupent des postes relativement importants dans l'administration ; je ne cite qu'un exemple : un de mes oncles (plus jeune que moi) est Procureur du Roi à Fès. J'aurai 63 ans (ou 65, selon l'ère musulmane qui est lunaire) le 17 avril prochain.

A l'âge de 23 ans, durant mes études à la Sorbonne et après des recherches religieuses qui ont duré près de trois ans, je

me suis décidé à demander le baptême de l'Église catholique, puis à m'offrir à servir- Jésus-Christ dans son Église, à la suite de saint François d'Assise. Baptême en 1928 ; entrée dans l'Ordre Franciscain en 1929 ; ordination sacerdotale en 1935. Puis le Cardinal Baudrillart - qui avait quelque peu suivi mon évolution - m'a appelé, dès 1936, à enseigner à l'institut catholique. J'y ai assuré pendant plus de vingt ans, des cours de langue et de littérature arabes et, à la Chaire de l'Histoire des Religions (supprimée depuis), un cours d'islamologie.

J'ai relativement peu publié : quelques livres et un assez grand nombre d'articles de revues et cela en plusieurs langues (où Dieu m'a accordé de pouvoir parler et écrire directement, notamment en arabe, en français, en allemand et en espagnol même en anglais (dont j'ai perdu la pratique depuis que l'allemand m'a « envahi » - à ma grande joie - c'est-à-dire à partir (le 1953). A la vérité, je préfère donner des conférences, en ces différentes langues ; j'ai besoin du contact d'un public vivant, même hostile, pour que la pensée se précise et jaillisse ; et la plupart des petites choses que j'ai publiées ont été d'abord dites (non pas lues), dites, avec des tâtonnements et des bévues, que les discussions ont plus ou moins redressées et corrigées. La plupart de mes cours de l'Institut catholique ont été également « parlés » sur des notes.

Plus d'un pourrait être publié, si Dieu me rendait une santé suffisante et reculait la réalisation du désir que saint Paul m'a appris le « *cupio dissolvi et esse cum Christo* ».

En 1964, à la suite de plusieurs années de « fatigue » et lors de l'apparition d'une tumeur à la langue, j'ai cru devoir, sans y être obligé, donner ma démission de professeur titulaire., surtout pour ne pas retarder la promotion de l'ami libanais qui voulait bien me suppléer.

Des rencontres exceptionnelles

Une des plus grandes grâces de ma vie fut (et demeure) celle d'avoir pu rencontrer, écouter, interroger, fréquenter, aimer des personnalités exceptionnelles. Deux au moins d'entre elles, de l'avis d'Henri Marrou, historien de premier ordre, étaient des génies : Louis MASSIGNON et Pierre TEILLARD DE CHARDIN³².

Un des plus grands hommes de la France du XX^e siècle, le Maréchal Lyautey m'a considéré et traité comme un véritable ami, malgré la grande différence d'âge ; et cela absolument sans rien d'équivoque, sans rien de ce que d'aucuns disent avoir remarqué dans ses rapports avec les jeunes « éphèbes ».

J'ai eu aussi la grâce d'approcher Jacques Maritain je dis bien « la grâce » ; et j'espère que mes lecteurs éventuels s'aperçoivent déjà que tous mes mots sont pesés. Pour moi, dès la première rencontre avec Jacques Maritain, seul à seul, dans son « sanctuaire » de Meudon, ce n'est pas du tout « un mendiant du ciel » que j'ai vu et « vécu » (*erlebt*) - qu'il me pardonne de dire cela de son vivant, si jamais il me lit - c'est un reflet du ciel ; c'était plus qu'un rayonnement de la grâce ; c'était le sentiment de *l'initium gloriae* ; manifesté par tant de douceur, de pureté, d'humilité, de paix, de complaisance en Dieu.

Je l'ai revu plusieurs fois. Il a bien voulu assister à mon baptême et j'ai encore la photographie où il se trouve à côté de Mgr Mulla, ce turc crétois, converti avec l'aide de Maurice Blondel et qui m'avait guidé d'une manière décisive vers le baptême. J'ai encore ses lettres de ce moment solennel et merveilleux ; elles sont blondéliennes. Je l'ai remarqué après coup. Elles le sont même doublement : une fois parce que Mgr Mulla était un des meilleurs disciples du « presque »

³² Et non *pas* THEILLARD DU Chardin, comme l'écrit constamment la fine plume de Cattai de Menasce, ici gravement inattentive.

philosophe (selon le Paysan de la Garonne qui écrit « peut-être philosophe ») d'Aix-en-Provence, mais encore parce que, comme je l'ai su quelque trente ans plus tard (j'ai des photocopies de l'écriture de Blondel à ce sujet), Mgr Mulla soumettait mes objections et questions à Maurice Blondel qui lui suggérait des réponses ou des références.

Une des photocopies qui m'ont été si généreusement procurées par la fille de Maurice Blondel, Mme Ch. F., est proprement bouleversante. Je l'ai fait savoir à Paul VI, par l'intermédiaire de Mgr Dell'Aqua. En 1927, la vue de Blondel commençait à baisser très sérieusement. Lui, qui avait encore tant besoin de ses yeux pour achever d'écrire son œuvre (dont la dernière partie laisse à désirer en bien des points précisément à cause de sa cécité) n'a pas hésité à offrir son épreuve à Dieu pour que moi, jeune étudiant impétueux et rigide sur lequel plusieurs avaient remarqué que le regard de Jésus Christ s'était posé comme sur le jeune homme riche de l'Évangile, je « voie » ; par les yeux du « cœur » (biblique) qui était de Jésus de Nazareth que j'admirais et aimais comme simple prophète, inférieur à Mohammad et dépassé par lui. L'année suivante, j'ai demandé le baptême ; mais ce n'est qu'en 1960, grâce aux photocopies dont j'ai parlé, que j'ai compris pourquoi ce grand chrétien, ce grand philosophe m'entourait d'une vénération tacite et constante, laquelle me paraissait tellement exagérée que j'en arrivais parfois à sorte d'exaspération.

Maritain, lui, a exercé sur moi un rayonnement d'un autre genre, mais dans le même sens « signification et orientation ». Le jour de mon baptême, le Samedi Saint 7 avril 1928, sa présence priante et douce, son affection, ses appels tacites à la recherche de la perfection chrétienne se sont exprimés par un petit cadeau : le Traité de la vraie dévotion à la Vierge Marie du bienheureux (St) Louis Grignon de Montfort. En d'autres occasions, il m'a donné, avec une insistance qui avait fini par me déplaire, le conseil e

lire la Somme Théologique d'un bout à l'autre et d'en avoir un exemplaire à moi pour pouvoir l'annoter en marge et commenter la Somme par la Somme. J'y reviendrai.



Le Saint Père et Abd-el-Jalil , 16 mai 1966
(Archives Massignon)

dédicace au dos de la photo

*Par mon frère Daniel Massignon
et, par lui, ma (belle-)sœur Nicole
cette photo, réductrice d'une grande
photo, prise, par le robot de Saint-Beuve
le 16 mai 1966, après une séance de
travail avec lui, à laquelle il a été
courtois lui-même le bénéficiaire de
la photographie. Paris, novembre 1970
M. Massignon*

Elève de Maritain

A la vérité, j'étais déjà un des élèves de Maritain, avant même de me décider à devenir chrétien. Voici. Boursier de la Résidence Générale de France au Maroc, grâce à une intervention spéciale de Lyautey, sans laquelle la bourse ne n'eût pas été accordée, je fus explicitement obligé de préparer une licence ès-lettres d'enseignement, avec option nécessaire pour la langue arabe : une volonté nette de me limiter, exprimée par les autorités qui m'accordaient la bourse. Personnellement j'aurais préféré préparer une licence de philosophie. Je l'ai d'ailleurs fait, sans pouvoir obtenir du ministère de l'Éducation nationale la faveur de me présenter aux deux licences à la fois. Je ne me suis pas contenté des cours de la Sorbonne. Croyant, musulman rigide, et donc hostile aux formes du Christianisme que je connaissais superficiellement, j'avais désiré suivre aussi les cours de l'Institut catholique : il y avait fallu une permission spéciale ; nous étions en 1925-26 et j'étais le premier musulman qui voulait suivre les cours d'une Faculté canonique. Mais cela ne m'a pas arrêté, n'est-ce pas ?

A l'Institut catholique, j'ai suivi les cours du Père Gillet, du Père Peillaube, de M. Sesmat et de M. Cimeterre. Seul ce dernier ne se montrait pas distant à mon égard. Et c'était un enchanteur. Je ne sais jusqu'à quel point il était « thomiste » ; il me semble bien qu'il traînait encore la savate chez Platon et chez un saint Augustin sans alliage. En tout cas, ses cours sur les Dialogues de Platon et surtout un cours sur l'idée de Dieu chez saint Augustin demeurent pour moi inoubliables.

Il y avait aussi Jacques Maritain. De tous les professeurs de philosophie, il fut pour moi le plus déconcertant. Gillet, Peillaube, Sesmat me paraissaient de second rang et cela ne me gênait pas, après tout, de les trouver « linéaires » et simplistes. Mais un homme de la valeur - criante - de Maritain me gênait énormément par sa manière de parler de

Kant et de Descartes, les seuls cours que j'ai suivis de lui. Je n'en garde rien ; pas la moindre note. J'entendais en Sorbonne - -et pas seulement chez des non catholiques - d'autres sons de cloches. Et, pour une oreille hypersensible aux langues et à la musique, ces cloches ne me semblaient absolument pas fêlées. Je ne fus pas étonné -sans chercher à être indiscret, je crois même que c'est lui qui attirait mon attention là-dessus - je ne fus donc pas étonné de remarquer que mon voisin de cours - devenu depuis un des orateurs et des écrivains les plus influents de ma génération - mettait en tête de ses notes de cours « Descartes vu par Maritain » ou « Kant vu par M. ».

Plus tard, devenu religieux, j'ai pu suivre le conseil de Maritain, sauf sur un point qui ne dépendait pas de ma volonté. J'ai lu la Somme Théologique, toute la Somme ; mais je n'ai pas pu avoir d'exemplaire « à mon usage » comme on dit dans la vie religieuse. J'y ai mis plus de quatre ans. Et il me fallut beaucoup de persévérance pour aller jusqu'au bout. Je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue dans le métro comme des personnes de confiance le disent d'un jésuite célèbre, sûrement un phénomène de puissance de concentration. Non, je l'ai lue dans une cellule silencieuse, dans le recueillement et la prière. Il y a encore des parties de la Somme qui vivent dans ma mémoire ; mauvais signe : ce ne sont pas les plus spéculatives. J'ai été incapable de lire jusqu'au bout la Somme contre les Gentils. Déjà le titre me choquait et me fermait ; je me l'expliquais bien par la manière de l'époque ; il est vrai que- même de nos jours, le thomiste qui se croit le plus sûr disciple de l'Aquinate a écrit un livre qui s'appelle « L'ANTI-MODERNE » ; je l'ai lu, celui-là, et je crois avoir bien compris l'auteur, sans pouvoir tout approuver dans ses enseignements : il s'en passera fort bien. Ces mots « contre » ou « anti » sont exclus de mon vocabulaire. Peut-être suis-je un esprit faux, comme l'écrit de moi un grand historien qui a mal terminé son oeuvre sous le

pseudonyme de Hanna Zacharias. En tout cas, dès mon premier contact avec l'Évangile, j'ai cru devoir prendre au sérieux la parole de Jésus qui a proclamé qu'il venait non pour condamner mais pour sauver et, patience, j'ai pensé plus de trente ans avant le concile Vatican II qu'elle s'appliquait même aux efforts des esprits qui cherchent la vérité, même par des chemins qui semblent les en éloigner, du moment qu'ils gardent la ferme volonté d'être pleinement sincères, c'est-à-dire d'avoir ce que j'aime bien expliquer aux Allemands, « *eine aufgeschlossene Aufrichtigkeit* », une sincérité ouverte, toujours prête à accueillir toute parcelle de vérité lorsqu'elle est montrée et démontrée, même par des adversaires, par ailleurs dans l'erreur.

J'avais appris de Mulla et - horreur ! - je retrouve textuellement cette expression dans Blondel - que le chrétien n'est *pas contre* les autres, bien qu'il soit *tout autre*. Je n'ai pas pu avaler la « réfutation victorieuse » des penseurs de l'islam. Il y a des « généraux perdus », eh bien, il y aura des « thomistes perdus » ; et pas seulement chez les Franciscains, si j'en crois le *Paysan de la Garonne*. Et puis, que voulez-vous ! il y a des familles d'esprit ; je ne vois pas pourquoi, dans l'unique raison humaine, il ne puisse pas y avoir des « familles de raison » ; il y aura bien dans la maison du Père diverses demeures : à plus forte raison dans le cheminement lent et fragile de la raison humaine.

Dans l'oeuvre de Dieu, créée dans et pour le Christ, il y aura en tout domaine une grande diversité dans une somptueuse unité.

Ce n'est ni du syncrétisme, ni de l'éclectisme ; n'en déplaise à Cattai de Menasce pour le premier : car il a omis de parler du second, qui serait peut-être plus près de la vérité. Il est trop facile de durcir la position de l'adversaire ou de la réduire à une notion simpliste pour pouvoir le réfuter « victorieusement », ou même le ridiculiser. De même il est trop facile de choisir dans les textes publiés par le Père de

Lubac ceux qui semblent favoriser les positions ou les arguments pour lesquels on a opté et d'ignorer complètement (et volontairement) d'autres textes du même penseur, pour moi le prince des théologiens, ceux par exemple qu'il a écrits pour expliquer la position du Père Teilhard de Chardin (attention, cher Cattai, à l'orthographe exacte de ce nom propre, la négligence sur ce point est pour moi significative de la manière dont on lit la pensée de celui qui le porte).

Pour *la vie spirituelle*, j'ai suivi aussi les conseils de Jacques Maritain. Au noviciat, à côté du Nouveau Testament, des écrits de saint François, d'une explication du Psautier, principaux livres remis à chaque novice, j'ai été autorisé à placer le *Traité de la Vraie Dévotion*, puis à faire les exercices qui y sont recommandés et enfin, juste avant la profession simple, à prononcer la consécration qui y est indiquée. A la vérité, dès que j'ai rencontré l'expression « d'esclave », je me suis cabré; je ne l'accepte pas. Je ne vois pas pourquoi, devenant chrétien, je doive abandonner des valeurs religieuses que j'ai reçues de ma famille ou de mes maîtres musulmans et qui sont loin de répugner au christianisme, considéré dans la Personne de son Fondateur et dans le caractère non sociologique de l'Eglise en laquelle le Christ continue d'enseigner, d'agir, de sanctifier, de sauver, d'aimer. Une de ces valeurs consiste à ne jamais tolérer dans sa pensée et dans son attitude de devenir l'esclave d'une créature, quelle qu'elle soit ; « ainsi, tu n'es plus esclave, tu es Fils » (Gal 4. 2), ce qui ne veut pas dire que nous devons cesser de nous proclamer « serviteurs » du Christ et de ses rachetés, mais toujours avec l'esprit de « fils », répandu dans nos coeurs par l'Esprit de Dieu.

Quand je faisais des objections de ce genre à l'un de mes professeurs de théologie, au Studium franciscain du Nord, un des plus enrichissants et des plus équilibrés que j'aie jamais rencontré, il me jetait à la face « *Mais vous êtes encore musulman !* » Et moi du tac au tac : « Tant mieux, si cela peut

être assumé dans ma foi chrétienne ». Pour revenir à Montfort, je reste fidèle à cette consécration, mais sans le mot «esclave». Et l'une de mes prières les plus chères demeure celle que j'ai apprise dans ce *Traité* «*Tuus totus sum, o Maria, et omnia mea tua sunt*» (Je suis tout entier à toi, ô Marie, et tout ce qui est à moi t'appartient). Je la dis souvent, sans oublier de penser chaque fois à J. M., en offrant ce que Dieu m'a donné par lui et de lui. J'ai fait une transition sans le vouloir.

Les cadeaux de Maritain

Le plus grand, c'est l'inoubliable rayonnement de cette présence quasi céleste, dont j'ai parlé. Je n'arrive pas à la concilier avec l'enseignement du professeur et l'oeuvre de l'écrivain. C'est sûrement, au moins en partie, dû à mes limitations intellectuelles. Le malheur, c'est que je ne suis pas le seul dans ce cas ; plus d'un, même parmi les thomistes, croient que ce n'est pas conciliable et qu'il faut savoir habiter deux maisons différentes et passer de l'une à l'autre. Cela me dépasse de toute la hauteur du ciel. Je n'ai jamais réussi à ne pas sentir comme une vraie dichotomie la fameuse distinction entre l'«*intelligence-diamant*» et le «*coeur liquide*».

J'ai reçu un autre cadeau de J. M. Le plus fort, c'est que j'ignore s'il le sait. C'est énigmatique : mais voici. C'est l'estime toute particulière dont témoigne une de ses démarches au sujet de mon orientation religieuse. J'ai su - tout finit par se savoir - que J. M. a rendu visite au prêtre auquel je me confiais, un sulpicien, quasi glacial (en apparence) mais si délicat et si encourageant. J'ai été envoyé à lui par le saint Abbé Thellier de Poncheville, le premier prêtre auquel je m'ouvris de mon projet de baptême ; comme il devait partir au Canada prêcher le carême (si ma mémoire est fidèle), et qu'il s'absentait souvent de Paris, il m'a demandé d'aller trouver de sa part le Père Pressoir, alors

directeur au séminaire des Carmes, plus tard supérieur après l'élévation du bon Père Verdier à la charge épiscopale du diocèse de Paris et au cardinalat. Jacques Maritain ayant su, peut-être par moi, que je pensais devenir franciscain, a cru devoir intervenir auprès du Père Pressoir, sans doute pour que je ne devienne pas un «*thomiste perdu*».

Je dois avouer que, lorsque j'ai appris la démarche de J. M., ma réaction fut très violente. Mais ceux qui ont cru pouvoir me communiquer ce secret m'ont fait réfléchir sur la haute signification d'une telle démarche de la part d'un tel chrétien et d'un tel penseur. Je raconte tout cela sans orgueil aucun. L'abbé T de Poncheville ne m'avait vu qu'un court instant mais il a dû percevoir ma psychologie et il m'a donné une consigne «si on vous fait des compliments, répondez, en souriant, encore un peu plus ; et la même chose pour les reproches ou les outrages». J'y ai souvent réfléchi et j'en ai tiré une leçon que j'ai trouvée exprimée d'une manière parfaite par mon vénéré père saint François «L'homme ne vaut que ce qu'il vaut devant Dieu, et rien de plus.» Un peu plus tard s'y est ajoutée l'humble et fière proclamation de saint Paul (I Cor. 4.3-4). Mais c'est sûrement un grand honneur que me faisait J. M. par sa démarche auprès du Père Pressoir, et sûrement dans un tout autre style que ses démarches auprès de la famille de Péguy.

Outre le *Traité de la Vraie Dévotion*, J. M. m'a offert deux autres livres, cette fois de lui : *L'Humanisme intégral* et *Distinguer pour unir*. Je les ai lus, surtout le dernier, puis je les ai mis à la Bibliothèque des étudiants en théologie après en avoir découpé les dédicaces, par une conception de l'humilité sûrement excessive. J. M. me fait l'honneur de me citer dans *Distinguer pour unir* aux côtés de mon merveilleux parrain, Louis Massignon ; la page de ce livre que j'ai le plus souvent recopiée pour moi-même et aussi pour beaucoup d'autres (en donnant toujours la référence) est celle où il parle de saint François. J'ai lu beaucoup d'autres ouvrages de

Maritain, souvent fort gêné par le style, décalqué sur le latin, alors que cet artiste eût pu facilement être un joaillier de la langue française : là encore peut-être un excès d'humilité.

J'ai aussi plusieurs lettres de J. M., seulement durant les premières années de ma vie religieuse. Est-ce mon franc-parler ou une certaine forme de résistance qui sont la cause de l'interruption de toute correspondance? Je l'ignore. Je ne peux pas, cette fois, m'arrêter au contenu de ces lettres ; en définitive peu importantes, peu significatives.

Il y a encore quelque chose de très, très précieux que je crois devoir à J. M. C'est - comment dire ? après tout, soyons simple - l'amitié de «l'abbé» Charles Journet, le grand théologien thomiste, celui que J. M. se permet d'appeler le «serviteur» (*sic*) de saint Thomas, juste au moment de son élévation au cardinalat. Le cardinal sait ce que je pense de cette appellation et il ne la tolère lui-même qu'en un sens restrictif. Je l'aime comme un père, un père qui engendre en moi tant et tant de bien spirituel, plus par ce qu'il EST que par ce qu'il dit ou écrit : un «Père de l'Église» de notre temps, par son adhérence constante à l'Écriture sainte, même s'il commence toujours par les exposés spéculatifs d'école. Il sait que je ne me considère ni philosophe, ni théologien, au sens des écoles, pas plus franciscain que thomiste. Et je suis toujours étonné du bien qu'il pense et dit de moi, même publiquement, et que je ne vois pas en moi, que je ne me connais pas ; je crois plutôt qu'il perce la carapace humaine et qu'il voit des semences divines gratuites dont il veut favoriser la croissance. Bien que ce soit presque impossible d'aimer sans connaître, je lui fais confiance et j'aime en moi ce qu'il aime. Je voudrais bien devenir un digne «*ami de cet ami*». C'est du Lyautey. Jeune, il écrivait, je cite de mémoire «*Ce que j'aime en moi, ce n'est pas moi, c'est l'ami de mes amis.*»

Et le livre à l'occasion duquel tout cela est écrit

Incontestablement, il dénonce des misères réelles et contient des pages d'une profondeur et d'une beauté intellectuelle et spirituelle presque unique (*einmalig*). Mais je vais lui faire de la peine (s'il me lit) en disant que, s'il crie comme un prophète, il prend parfois le ton des «prophètes de malheur», dénoncés par Jean XXIII. Si haute que soit son intelligence, si vaste que soit sa culture, si dur que soit le diamant de son intelligence pour découper et écarter ce qui est malsain, je crois devoir faire une totale confiance, non pas à ses prévisions et à ses jugements, mais à l'optimisme lucide et robuste des Évêques de France dans leur réponse aux demandes, encore un peu inquisitoriales, du cardinal Ottaviani. Je me compromets à fond. Autrement, je me tiendrais pour un faux témoin cela m'est impossible.

Le livre de Maritain, dont le réquisitoire ne semble pas aussi authentique que celui du Paysan du Danube (voir les *Fables* de La Fontaine, livre XI, fable 7), ce livre me scandalise, oui, me *scandalise*. Scandale d'un faible ? Peut-être. Mais attention à ce que dit saint Paul du scandale des faibles !. Scandale d'un petit, d'un mineur, d'un minime c'est certain. Mais attention «*Quod meis minimis fecistis, mihi fecistis*». Les oeuvres de miséricorde spirituelle entrent aussi en ligne de compte et urgent encore davantage que les autres.

Mais pourquoi scandalisé ? Il faudrait, pour le montrer, écrire presque tout un livre. Je n'en ai pas le temps, ni la force tout bonnement physique. Je donne seulement un exemple. Il relève du domaine où le Saint-Père m'a appelé «par mon nom» pour travailler, non loin de lui, dans l'organisme³³ que lui-même, Paul VI, a créé il m'avait, déjà en 1938, spontanément écrit pour me dire qu'il s'intéressait à

³³ Le Secrétariat romain pour les [croyants] non chrétiens

ce que je faisais et qu'il priaît avec moi, le vendredi, pour les musulmans. Je suis absolument sûr qu'il le fait encore. Je ne peux pas encore dévoiler ce qu'il m'a dit dans une audience privée que je n'avais pas sollicitée moi-même le 14 mai 1966. J'ose simplement dire que, dans sa bonté sans limite et avec une humilité qui me confond, il a voulu que je sois photographié à côté de lui, dans son bureau de travail. Pour la joie de tous les simples prêtres qui liront ces lignes, je répète ce qu'il m'a dit à ce moment-là et que je ne considère pas comme une consécration de ce que j'ai pu dire ou écrire. Stupéfait, je n'ai pu me retenir de dire «*Mais, Saint-Père, vous voulez donc être photographié avec votre fils ? - Avec mon frère*», fut la réponse immédiate, prononcée avec gravité et, j'ose dire, avec affection.

Prenez donc la page 124 du *Paysan de la Garonne* vous y lirez textuellement

«On voit ici, oh, ce n'est qu'une petite glose marginale qui se glisse par parenthèse dans mon texte toujours [sic] bienveillant [sic, encore], - quelle distance il y a entre la joie et l'exaltation très pure, dont je parle plus haut (et qui ont pour compagne une fidèle douleur) et une joie naturelle, très NATURELLE [souligné dans le texte] (et dont nulle douleur, bien sûr, ne vient troubler l'heureuse expansion), qu'il nous est donné aujourd'hui dans pas mal de nos frères chrétiens, ravis de pouvoir, enfin, frotter leur museau, en frétilant d'enthousiasme, contre le museau de tous les fils d'Adam.»

Qu'en dites-vous ? Vous êtes d'accord ? Pas moi ; mais pas du tout. Ou plutôt, je suis d'accord sur le Fond. Impossible pour le chrétien fidèle de témoigner de l'amour sauveur du Christ, sans prendre sa Croix tous les jours, et sans le suivre pas à pas (les «*vestigia*» dont parle saint Pierre et qui étaient si chers à saint François) ; pas de rédemption sans effusion de notre sang. Je me permets un transfert (qui a un nom spécial en rhétorique) ; de tout notre sang aussi ; celui de l'esprit, de

l'intelligence, de la sensibilité («*Scindite corda vestra...*», Joël 2). La rédemption réparatrice est accomplie par la Croix ET par la Résurrection (c'est saint Paul qui le dit explicitement, et pas seulement une fois). La Croix elle-même n'est rédemptrice que par l'amour dont elle est le signe, le sacrement, la preuve indubitable. Je n'accuse pas Maritain de tomber dans le «dolorisme» de beaucoup de prédicateurs et d'écrivains spirituels chrétiens, malgré la multitude d'épithètes «doloristes» qui fourmillent dans son livre. Il reste que Jésus Notre-Seigneur a pris la peine de nous le dire, «*Majorem CARITATEM nemo habet...*»

Malgré tous les excès et toutes les aberrations post-conciliaires, je crois encore ici au témoignage solennel rendu par les Évêques de France et je rejette les caricatures que Maritain se permet et surtout cette manière de badiner en matière de transcendance. Libre à lui de parler du museau de «nos frères chrétiens», ces fils de Dieu, ces rachetés du Christ, ses frères, ses amis, ses hôtes dès ici-bas (*convescens in aedulium*). Je pense que je connais assez bien le français pour savoir ce que veut dire une telle expression mais je l'exclus farouchement du sujet dont nous parlons.

Surtout, je suis scandalisé de la voir appliquer à tous les autres fils d'Adam qui, eux, ne savent pas assez le français pour faire la part des choses et passer outre, même en colère. Le VISAGE, c'est ce qu'il y a de plus sacré pour les «autres» aussi bien que pour nous, qui disons plus communément «la face». *Das Anlitz* quelle noblesse dans ce mot allemand ! La sagesse populaire du Maroc dit couramment «*El-oujèh-mèshâf* »>, le visage est un Coran (c'est-à-dire :c'est sacré). Devant les «autres», quels qu'ils soient, tout chrétien doit apprendre à rester «autre» sans devenir «contre» (j'ai déjà cité cette parole de Maurice Blondel, «peut-être» un philosophe, écrit avec sa «constante bienveillance» *Le Paysan de la Garonne*.)

Je n'ai pas manqué de replacer ce petit texte dans tout son contexte ; et je comprends fort bien ce que J. M. veut dire et, s'il m'entendait prêcher ou parler il serait peut-être étonné de la vigueur avec laquelle je rappelle aux chrétiens leur devoir d'ETRE chrétiens aussi totalement que possible et quelles que soient les conditions de vie que la providence leur ménage. Mais ce tout petit mot de rien du tout, «museau», ne serait-il pas déjà, une gaucherie, une des «moindres gaucheries qui se paient cher» dont parle l'auteur à la même page ? Et, même si aucun non-chrétien ne tombe sur cette page de J. M., je la ressens, moi qui viens du milieu d'eux et qui ne cesse de rêver au jour où ils s'assoieront avec nous à la même Table du Seigneur, je la ressens comme une injure pour eux tous «*Quis scandalizatur, et ego non UROR*» (II Cor. 2, 29).

J'aurais voulu dire quelque chose du Père Teilhard de Chardin. Celui qui m'a demandé de l'appeler du très doux nom d'ami, le cardinal Journet, sur lequel Maritain s'appuie particulièrement à ce sujet, sait nettement ce que je pense de ses propres condamnations. Au mois d'août dernier (1966), nous en parlions encore après avoir écouté dans ma cellule de franciscain, le concerto pour violon de Beethoven (que je voulais faire connaître à mon «éminent» ami). Je ne répéterais pas ce que j'ai dit car je crois avoir été véhément et peut-être impertinent. Dans sa charité, le cardinal ne m'en a pas tenu rigueur, il m'a simplement fait répéter une ou deux phrases de mes propos sur Teilhard et sur d'autres. Je me rappelle qu'il a aimé un mot de saint Vincent de Paul qu'il ne connaissait pas ce saint, envoyant ses filles de la Charité aux pauvres, leur a recommandé de tâcher de faire oublier à ceux-ci qu'ils ont eu besoin d'elles. Ce que je redoute le plus chez tous ceux qui parlent de Teilhard, c'est de ne pas le lire complètement et dans le contexte plénier de tous ses écrits, celui de sa vie et celui de son époque. Si on prend des textes retirés de leur contexte, nous sommes tous bons pour l'enfer

y compris ces écrivains sacrés que nous savons cependant préservés de toute «errance» par l'esprit de Dieu.

En polémique avec les Italiens, Cattai de Menasce, pour défendre Maritain, transforme ses adversaires en syncrétistes un peu comme les gens de droite transforment en communistes ceux qui parlent de justice sociale. Il s'amuse avec des *a, o* et des *e, e* en une matière si grave et face à des esprits qui ont parfaitement le droit de se tromper sans être ridiculisés, du moment qu'ils restent ouverts à la correction «vraiment fraternelle» qui peut faire mal mais non du mal. Même s'ils étaient des hérétiques endurcis, ce n'est certainement pas la manière de leur faire ouvrir les yeux sur leur unique Sauveur, même du point de vue intellectuel. Cattai est trop cultivé pour ne pas connaître la définition de l'hérésie par Pascal. C'est précisément la part de vérité qu'il faut chercher à dégager et à réajuster à l'autre part, méconnue ou ignorée des «autres». Et cela avec gratitude pour ce qu'ils ont conservé de vrai, malgré tout ce qui s'y oppose en eux et autour d'eux, car la gratitude vaut tout de même mieux que la hargne ; elle est sûrement plus contagieuse et elle renouvelle la jeunesse, comme celle de l'aigle, dit le Psalmiste (Ps. 102. 2).

Finale

«*Plura habens vobis scribere, nolo...* » (II Jean, fin), ou plutôt je ne le puis absolument pas, car j'ai déjà à présenter à la Revue, qui m'offre l'hospitalité, le double du texte qu'elle attend. Je veux espérer que son comité de rédaction s'ingéniera à trouver la place pour publier ce témoignage sans tronquer ce qui, évidemment la compromet avec moi, qui n'hésite pas à le faire mais toute la responsabilité retombe sur moi je l'assume solennellement. Plus tard, «*in chât' Allâh*» (si Dieu le veut, Jacq. 4. 11), j'achèverai d'une manière ou de l'autre ce témoignage, prêt d'ailleurs à rectifier dans ces

pages tout ce qui s'avérera avoir besoin de l'être, et en demandant d'avance pardon de mes erreurs ou distractions éventuelles.

Je voudrais terminer par des citations qui me servent d'appui dans mes examens de conscience. Elles sont toutes faites de mémoire peut-être y aura-t-il quelques termes qui ne sont pas de leurs auteurs, mais le sens est garanti exact.

La première, je l'emprunte à mon merveilleux parrain Louis Massignon. «Pour comprendre l'autre, disait-il, il ne faut pas se l'annexer : mais il faut se faire son hôte.» Je crois que c'est ce que le Seigneur Jésus a fait. Il a pris notre condition d'esclave, dit saint Paul, toute notre condition jusqu'à «être fait péché», sans avoir commis le péché. Il n'a montré une certaine dureté qu'à l'égard des hypocrites incurables, à l'égard d'âmes exceptionnelles (la Cananéenne) et à l'égard de tous ceux qui ont passé beaucoup de temps avec lui et qui ne comprenaient pas encore sa mission, ni le choix de la Passion comme suprême témoignage de l'amour sauveur. De même, pour ouvrir les yeux aux disciples d'Emmaüs, qui s'en retournaient au «monde» et qui n'avaient pas vu la lumière qu'il projetait dans leur «cœur» ni senti le feu qu'il rallumait dans tout leur être il a accepté d'être leur hôte. Et, soudain, leur faisant dépasser leur hospitalité, il fit d'eux ses hôtes à lui par «la fraction » de leur PROPRE pain.

La deuxième citation, je l'emprunte à Goethe. Je me permets de la donner d'abord en allemand. «*Wenn wir die Menschen so nehmen, wie sie sind, dann machen wir sie schlechter; wenn wir sie so nehmen, wie sie sein sollen, dann machen wir sie zu dem, was sie sein können*» «Si nous prenons les hommes comme ils sont, nous les détériorons (déconsidérons, rendons pires ; mais si nous les prenons comme ils devraient être, nous les aidons à devenir ce qu'ils peuvent être.» Que l'on me pardonne de dire ici aussi que je retrouve cela dans l'Évangile. Prenons seulement la Parole des Vignerons homicides. «Ils respecteront mon Fils», dit

Dieu. Dieu savait bien ce qui allait arriver et le Christ ne se faisait aucune illusion sur ce qu'il y a dans l'homme ; mais, jusqu'au dernier souffle, il faut faire appel à ce qu'il y a de bon dans l'homme, si minime que ce soit, si rebelle que soit l'homme à laisser le bien l'emporter sur le mal.

Enfin, une prière que j'ai apprise dans une paroisse allemande où j'avais remplacé un vicaire pendant un mois. On la faisait réciter aux enfants elle est assez longue et tout entière belle que j'en extrais la demande qui m'est la plus chère «*Gib uns für einander den Blick der Liebe, das rechte Wort, die helfende Tat*», j'y ajoute «*und Gedanken der Sanftmut.*»

«Seigneur, donne-nous les uns pour les autres le regard aimant, la parole juste et l'action qui aide» j'y ajoute «des pensées de mansuétude, bonté ou de douceur comme dans le roman intitulé en français *Les Souliers de saint Pierre*. Je me permets une confidence, la dernière. On sera peut-être étonné que je cite autant d'allemand. Tout simplement, parce que, après l'arabe et le français, c'est la langue que je connais et que j'aime le mieux. Il y a même des prières que je n'arrive à «savourer» qu'en allemand le «Gloire au Père» par exemple. Ni la *doxa* grecque, ni la *gloria* latine ni le *majd* arabe ne me pénètrent du sens de la Majesté et de la Paternité divine autant que le «*EHRE SEI DEM VATER*» avec ses syllabes longues qui ralentissent forcément l'élocution et portent à l'humilité qui adore et à la reconnaissance qui aime.

Il y a un Jacques Maritain que j'aime, que je vénère, à qui je voudrais ressembler, ne serait-ce que de loin. Et il y a les écrits de Maritain, le plus notoire, sinon l'unique philosophe catholique et thomiste vivant. J'attendais de lui, après l'expérience des séparations douloureuses et la maturation de la sagesse, qu'il prolonge saint Thomas, «baptisant» ce qui peut être baptisé de la pensée de notre époque. Je suis déçu et scandalisé. Pauvre Église, qui n'a qu'un philosophe sûr et un théologien valable. En tous cas, le disciple ne peut renier son

maître: l'oeuvre de Maritain, c'est de la paille. J'y discerne des fils d'or. Ceux-ci ne seront pas consommés par le feu, celui par lequel l'apôtre Paul dit que passeront nos bâtisses terrestres, élevées sur l'unique fondement que tout «sage architecte» doit poser, l'Unique Médiateur, l'Homme-Dieu, l'HOMO JESUS (1 Co.3,11 et 1 Tim., 2/5).

Fr. Jean-Mohamed Abd- el-JALIL
(Paysan de l'Qued-Fès et consultant
au Secrétariat Romain pour les [croyants] non chrétiens)

III. 2. MOHAMMED ABD-EL-JALIL /

PERE CLEMENT ETIENNE

par Françoise Jacquin

L'étude de cette correspondance entre Mohammed Abd-el-Jalil et son directeur d'internat, à Rabat, le père Clément Etienne, éclaire la démarche du jeune musulman vers le christianisme .

Un élève brillant à l'avenir exceptionnel

Mohammed Abd-el-Jalil fait partie de la première génération de jeunes notables à qui le Protectorat va offrir une rapide évolution. Excellent sujet du collège franco-musulman de Fès, il est remarqué par le Maréchal Lyautey qui le nomme interprète à la Résidence, mais le jeune homme a d'autres ambitions et il demande à poursuivre ses études au lycée Gouraud de Rabat. Afin de s'assurer de toutes les garanties, son père l'inscrit à l'internat du lycée, au Collège de Foucauld, tenu par les franciscains. C'est ainsi qu'à la

rentrée 1924, le jeune homme s'initie avec ferveur à un monde entièrement nouveau pour lui. Le directeur du Collège, le père Clément Etienne veille avec un soin particulier sur cet élève fragile physiquement et affectivement. Les succès couronnent l'année : prix d'excellence et baccalauréat latin-grec (Mohammed est le premier marocain à y être reçu). Une bourse de deux ans lui est alors octroyée afin de préparer une licence d'arabe à la Sorbonne.

Durant l'été 1925, Lyautey lui confie l'encadrement d'une vingtaine de jeunes marocains sélectionnés pour une « mission d'études » en France. La découverte de la métropole est un choc pour celui qui n'avait jamais quitté son pays, excepté un pèlerinage à La Mecque en 1914. Au retour, il note un douloureux décalage: *J'en arrive toujours à la même conclusion : m'isoler dans le milieu où je suis né, qui m'a vu grandir, qui tient à me gêner, à me rendre heureux à sa façon, façon que, malheureusement peut-être, je ne comprends que très imparfaitement* et demande dans la même lettre au père Clément de le recevoir afin *d'édifier de beaux projets* (4/9/25). Quels sont donc ces « beaux projets » ? Nous comprenons peu à peu que le rêve de Mohammed serait de contribuer au développement de leur *cher Maroc* sous la forme d'une sorte de medersa moderne pour l'éducation de jeunes mais *évolués*.

1925-1926 : Transplantation culturelle

A Paris, Mohammed est tout naturellement hébergé au foyer d'étudiants du couvent franciscain de la rue Sarrette où se mêlent diverses nationalités. Il en remarque aussitôt les avantages : *On apprendra à se mieux connaître, on mettra au point certaines petites choses concernant nos rapports actuels et futurs et les bienfaits qui peuvent résulter du contact des deux religions*. Pourtant, il éprouve vite un

certain malaise devant ses camarades musulmans qui abandonnent rapidement toute pratique religieuse parce qu'*ils ne sont pas élevés dans une religion qui pénètre tout leur être ; il faudrait tout reprendre à la base*, et il ne tarde pas à souffrir de remarques désobligeantes de la part de ses collègues catholiques, stupéfait de découvrir chez eux *bourrage de crâne, éducation islamophobe et arabophobe*, etc... Ces expériences renforcent son attachement à l'islam : *Vous savez quels fruits je cueille dans l'autorité de notre religion et quels adjuvants puissants pour ceux qui veulent les comprendre sont ses dogmes* (11/4/26).



Abd-el-Jalil (1925) à 21 ans à Fès juste avant son départ pour Paris
(Collection MM de Susanne)

Parallèlement, la prévenance à son endroit de personnes fort intimidantes le surprend : la soeur du père Clément qui l'accueille dans sa famille pour les week-end ou les petites vacances, ses éminents professeurs Maurice Gaudefroy Demombynes, William Marçais, Louis Massignon, Etienne Gilson, qui lui manifestent leur respect pour son identité, leur souci de son adaptation comme de ses études. Touché par une telle sollicitude, il reconnaît *trouver là son véritable milieu ; mon chez moi à Fès ne m'offre pas les mêmes attraits et les mêmes satisfactions intellectuelles et sociales et je ne puis m'empêcher de constater que je suis captif de cette agréable illusion. Cela devient dangereux 'Que la France ne vous retienne pas à jamais, allez-vous penser !' Rassurez-vous : quand a-t-on vu un enfant sacrifier sa mère à sa nourrice ?* (18/11/26).

Du Maroc, deux nouvelles le plongent dans la perplexité. Le rappel de Lyautey, fin 1925, et le projet de son père relatif à son mariage. Un durcissement de la politique française - et par voie de conséquence de l'agitation nationaliste - succède à la sage administration du Maréchal. Mohammed est inquiet : */.../ Il ne faut pas que les français rendent aux marocains leur amélioration impossible* (13/8/26). Il réaffirme sa volonté *d'aller servir son cher pays marocain en devenant professeur dans l'enseignement actif_/_.../_ en* (9/2/27). Il poursuit : *Je veux donner jusqu'à la dernière parcelle de mon cœur. Je sais que je serai malheureux au Maroc, incompris des miens, incompris des français de là-bas* (14/9/26).

La seconde nouvelle concerne donc son établissement: son père lui rappelle en effet que la fiancée qu'il lui destine depuis des années, l'attend. Que répondre ? S'ensuivent de

longs débats entre Mohammed et son confident. Comment envisager une alliance avec une jeune fille si peu préparée aux échanges intellectuels ? Pourquoi ne pas donner suite aux sentiments qu'il éprouve pour la fille aînée de la famille qui l'accueille si souvent ? Il redoute alors d'être entraîné à embrasser la religion de son épouse. « De conversion, pour vous, il ne peut être question » (25/11/26) le rassure le père Clément. Et de tracer la voie de cette jeune femme, sur les pas d'Aurélié Picard, épouse Tidjani, vouant sa vie à la zaouia de son mari. Après réflexion, Mohammed repousse l'idée d'un mariage mixte d'autant que le Maréchal Lyautey l'a toujours déconseillé. Réalisant en effet qu'une union avec une européenne ou le choix du célibat, ruinerait l'influence dont il rêve pour le Maroc, le jeune homme finit par se ranger au plan de son père, le priant seulement d'accepter un délai.

1926-1927 : l'année de maturation intellectuelle

Mohammed sent déjà approcher le terme de sa bourse et redoute un retour au pays où l'attend un poste administratif au Makhzen. Il jouit maintenant d'une plus grande liberté, car il a quitté le foyer de la rue Sarrette et s'est installé à Viroflay dans une famille recommandée par la sœur du père Clément. Pleinement adapté à la culture française, il souffre de l'ingratitude de la plupart de ses camarades qui ne savent pas reconnaître, *les bienfaits de la France au delà des affronts qu'ils essuient. Cette génération a été faussée par un contact immédiat et peu raisonné avec la civilisation européenne ; ce qui leur faut maintenant, c'est le dévouement de quelques personnes pour leur réapprendre à raisonner* (12/12/26). Parmi ces étudiants qui s'affichent musulmans par nationalisme plus que par conviction, se trouve le cher frère de Mohammed, Omar, qui termine des études d'agriculture à l'école de Grignon.

Ayant achevé sa licence d'arabe, le jeune homme entreprend un diplôme d'études supérieures avec Louis Massignon qui lui a toujours manifesté une *bienveillante sollicitude*. Le professeur l'oriente vers l'édition d'un texte d'un mystique bagdadien du XII^{ème} s. de notre ère, 'Ayn al-Qudât, qui n'est pas sans évoquer sa propre situation, « Complainte adressée aux savants des pays par un exilé loin de sa patrie ». Et le sujet du cours de cette année 1926-1927, « Islam et chrétienté dans leurs connexions », avec analyse d'un panégyrique de l'Islam rédigé par un renégat du XVI^{ème} s., « le présent de l'homme lettré », rejoint le cœur des questions qui habitent Mohammed. Certains auteurs ont vu en ces options une intention préméditée du maître pour apprendre à son élève à *affronter les arguments les plus rigoureux de l'islam*.

Quoi qu'il en soit, au contact de ce chrétien de feu, Mohammed mesure son ignorance théologique et philosophique : *Je me suis aperçu que les jugements que je portais sur la religion catholique devaient être révisés car ils n'étaient que des « préjugements ».* Renan et sa vie de Jésus, c'est tout ce que je savais du christianisme (10/4/27). Et d'expliquer plus tard : *Je ne me suis pas contenté des cours à la Sorbonne. Croyant musulman rigide, et donc hostile aux formes du christianisme que je connaissais superficiellement, j'avais désiré suivre aussi les cours de l'Institut catholique. Il a fallu une permission spéciale ; j'étais le premier musulman qui voulait suivre les cours d'une faculté canonique : cela ne m'a pas arrêté*³⁴.

Ces « excursus » ne sont pas du goût de Lyautey. Lors d'un séjour à Thorey, son protégé se doit de lui donner les raisons

³⁴ « Témoignage d'un tard venu à l'Eglise », 1967, *Cahier de la Vie Franciscaine*, 54, 1967, reprint in *Recueil J.M. Abd-El-Jalil*, Institut Catholique de Paris, juin 1980, p. 211, et par M. Borrmans, in *J.M. Abd-El-Jalil, Témoin du Coran et de l'Evangile*, Cerf-Editions Franciscaines, 2004, p. 22.

qui l'ont conduit à mettre un «Evangile» dans ses bagages: *Tant que l'homme n'est pas sollicité par le besoin de vérifier ses propres positions, on ne peut lui reprocher que ce besoin l'aiguillonne ; il ne peut s'y soustraire sous peine d'offenser la vérité et de se condamner à une perpétuelle torture de l'âme et de sa conscience* (8/11/27).

1927-1928 Vers la grande décision

A partir de l'été 1927, Mohammed *aborde un tournant important de sa vie* (5/7/27). Il ne revient pas au pays pour ses vacances jugeant préférable d'accompagner sa famille d'accueil en villégiature. Il entre dans une éprouvante turbulence de doutes, oscillant entre l'hérésie et l'orthodoxie mais, comme le dit Toynbee, « Le succès d'une hérésie est grand auprès de celui qui voit en elle le moyen de réformer une orthodoxie qui n'est pas disposée à le faire »³⁵.

Les étapes vont s'enchaîner rapidement: *Je ne suis plus un musulman par le cœur, voilà des mois que je ne pratique plus mais je suis loin d'avoir les pensées d'un catholique* (8/27). *Ma conversion ne me paraît plus impossible, je la souhaite même, mais je ne puis être chrétien, car je n'ai pas la foi. Croire à l'Homme Dieu me semble quelque chose d'énorme ; je tremble d'émotion et d'épouvante à cette pensée* (14/9/27).

Mohammed a bien conscience des drames qu'il prépare. D'abord, il sait qu'il va porter *un coup très grave, presque mortel* (3/1/28), à son père, ensuite il craint de voir s'évanouir le projet de « notre » *chère petite medersa* (26/10/27), enfin il s'attend à la suppression de tous subsides de la part de la Direction de l'Enseignement. Dans sa prévenance, Massignon songe à lui ménager un poste dans la

³⁵ A. Toynbee, *Le Monde et l'Occident*, p. 23..

Revue du Monde Musulman qu'il vient de fonder. Mais le jeune homme ne peut adhérer à moitié : *devenir catholique*, signifie pour lui *le devenir intégralement* (30/8/27), c'est-à-dire aller jusqu'à l'offrande suprême du sacerdoce. Massignon - qui s'est posé lui-même la question avant de se « fourvoyer » dans le mariage³⁶ - tente de freiner l'ardeur du néophyte. Celui-ci lui réclame des réponses précises aux deux questions qui demeurent en suspens : « Oui ou non, Jésus est-il Dieu ? » et, « Quel statut le christianisme accorde-t-il à l'islam et à son prophète ? ». Trop passionné pour être bon pédagogue, le maître ne satisfait pas les attentes de son disciple, souvent désorienté par ses innombrables digressions. Le père Clément l'adresse alors à un élève de Blondel, prêtre d'origine turque, susceptible de répondre à ses attentes, l'abbé Paul Mulla Zadé, qui débute un enseignement d'islamologie dans un Institut Pontifical à Rome³⁷.

Peu à peu *Toutes mes hésitations, mon indécision, mon trouble, mon manque de confiance, tout cela s'évanouit* (3/1/28), écrit Mohammed au père Clément. Son paysage intérieur se transforme paisiblement. *Depuis que je me sens porté vers le catholicisme, mon amour pour ma famille, ma patrie, mes amis et tous les hommes a pris une autre forme, il s'est - pourquoi craindrais-je le terme - « surnaturalisé »* (26/10/27). Nous sommes loin de ce climat de « catastrophe /.../ comme d'un changement de sexe » qu'évoque Claudel dans une lettre à Massignon (5/5/1912) !

La décision est prise, une date arrêtée : dans la tradition ancienne de l'Eglise, le baptême aura lieu la veille de Pâques, samedi 7 avril, dans la chapelle des franciscains à Fontenay-sous-bois. Sans hésitation, le futur baptisé choisit comme parrain *le père de mon âme*, le père Clément, mais ce dernier vient d'être nommé vicaire général et ne peut quitter Rabat à

³⁶ L'expression est de Claudel.

³⁷ Voir l'édition de leur correspondance par Maurice Borrmans, *Deux frères en conversion, du Coran à Jésus, 1927-1957*, Cerf, 2009.

cette date. Son « substitut » sera Louis Massignon qui a l'audace de présenter son filleul sous le nom de Jean-Mohammed : pratique tout à fait contraire au Droit Canon. Mgr. Mulla est arrivé de Rome avec une bénédiction spéciale du pape. Mgr. Baudrillart ainsi que Jacques Maritain représentent l'Institut catholique de Paris. Le néophyte ne reverra que l'été suivant le *bien-aimé père de son âme*. Après une retraite au cours de laquelle, ce dernier le reçoit dans le Tiers ordre franciscain, ils pèrègrinent ensemble pendant un bon mois de sanctuaire en sanctuaire. Quels projets ont été échafaudés en ces journées d'intense ferveur ? L'entrée chez les fils de Saint François n'a pas pu ne pas être abordée... Elle aura lieu à Amiens, un an plus tard, après une année au séminaire des Carmes (1928-1929).

Les conséquences de cette décision

C'est à dessein que je n'emploie pas le mot de conversion car Jean-Mohammed n'a jamais voulu rompre avec son passé de croyant musulman. Le choix de son image d'ordination prouvera, sept ans plus tard, à quel point le candidat tient à sa double fidélité. Il n'a jamais caché que, *si dures et sèches que soient les spéculations des gens du Kalâm, elles restent solidaires de ce dynamisme religieux de la Parole de Dieu et de la transcendance pure. Je dois, de l'intérieur de l'Eglise, de son dedans le plus saint, rendre ce témoignage.*³⁸

Mais qui peut comprendre sa démarche autour de lui ? Quelques jours avant son baptême, un bon camarade, Benjelloun, lui écrit : « Mon cher ami, inutile de te dire l'état où vient de me mettre ta lettre. Tu savais qu'en m'annonçant cette décision, tu me porterais un coup terrible. Il est bien vrai que la question est toute personnelle, mais as-tu réfléchi aux

³⁸ « Théologie musulmane », *Recueil J.M. Abd-El-Jalil*, Institut Catholique de Paris, juin 1980, p. 84.

conséquences désastreuses qu'entraînerait ta conversion, toi qui désires ardemment servir ta patrie et les tiens. Je ne veux pas te parler de la folie où tu vas jeter ton père. Bref, au nom de notre amitié, permets-moi de te voir » et, quelques jours après, il le supplie de lui accorder un moment d'entretien : « Nous ne sommes pas d'accord maintenant, soit, nous le serons peut-être un jour, ou tu nous entraînes avec toi dans le gouffre, ce qui n'est pas possible, parce que nous sommes dans la vérité, ou nous te sortirons des ténèbres dans lesquels tu es plongé, ce qui est fort possible car tu es dans l'erreur » (24/4/28).

Alerté par les camarades de son fils, le père veut en avoir le cœur net et télégraphie, le jour même du baptême, à Gaudefroy-Demombynes : « Vous serais reconnaissant bien vouloir donner nouvelles détaillées sur santé de mon fils. Télégramme reçu ce jour signé étudiants marocains m'apprend que fils atteint folie momentanée. Suis très inquiet ». Le professeur le rassure immédiatement : « Ai vu Mohammed en bonne santé, continue à être très satisfait de son travail, succès examens certain ». Mais, ayant reçu confirmation par une lettre de son fils lui-même, le pauvre homme prend le deuil et ne reverra jamais le renégat. Par contre, le fils cadet, Omar, gardera toujours un contact affectueux avec lui. Militant dans des mouvements nationalistes, il essaiera d'y entraîner son frère. Ce dernier, rattrapé par son patriotisme, ne cessera de se tourmenter pour l'indépendance de son pays, Omar sera emprisonné plusieurs fois et, par voie de conséquence, Jean-Mohammed sera plus d'une fois suspecté d'espionnage !

Pour les milieux officiels du Maroc, la conversion de Mohammed est une affaire très grave dont le Résident Général Steeg rend compte au Ministre des Affaires Etrangères dans un long télégramme du 4 juin 1928, alors que, dans les milieux catholiques, c'est un triomphe, stupidement orchestré. Le père Clément s'empresse

d'envoyer un rapport détaillé à la Congrégation de la *Propaganda fide* à Rome : « Quelle consolation pour nous de penser que le mouvement de prières et d'efforts que le Saint Père a suscité commence à porter ses fruits, quelle magnifiques prémices ! » (avril 1928)³⁹. La presse catholique amplifie l'événement, puisque le baptême de ce jeune notable musulman devient une grandiose célébration à Notre Dame ! Stanislas Fumet reprendra l'information dans son *Histoire de Dieu dans ma vie, souvenirs choisis*, publiée en 1978.

De fait, l'affaire prend des proportions internationales ! Avant de se rendre au Maroc, en octobre 1931, le cardinal Baudrillart se « demande- en ses *Carnets* - s'il faut passer outre les menaces qui porteraient sur son voyage à cause de son rôle joué dans la conversion d'Abd-el-Jalil ». Il évoque aussi, à propos d'une jeune syrienne qu'il catéchise, les échos de cette « histoire répandue dans tout le monde musulman » et qui « inspire de grandes craintes aux parents qui laissent aller leurs enfants en France »⁴⁰.

Il a fallu presque un siècle pour que s'éteigne cette déplorable instrumentalisation politique et apostolique d'une conversion qui n'aurait jamais dû dépasser les frontières de la vie privée. En une formule éblouissante, Louis Massignon résume les enjeux d'une telle aventure : « *La conversion n'est pas un certificat de transit à coller sur l'autre, mais un approfondissement de ce qu'il y a de meilleur en lui et en moi* »⁴¹.

³⁹ Le nouveau baptisé, redoutant toute publicité, avait pourtant instamment demandé la discrétion. Cf. sa lettre à LM, 5 mai 1928.

⁴⁰ L'historien Georges Oved note dans son chapitre « L'efficacité de la politique d'évangélisation au Maroc » : « Tous les historiens citent la conversion de Mohammed Abd-el-Jalil dont l'importance est indéniable »

⁴¹ « L'honneur des camarades de travail et la parole de vérité », *O.M.*, III, p.842 ; *Ecrits mémorables* I, p.35.

Sans doute a-t-il songé, en l'écrivant, à l'itinéraire de son très cher filleul qui est « devant Dieu, avec Hallâj, ma consolation arabe⁴² » ?

⁴² LM à AEJ, 19/2/1934.

III.3- MULLA ZADE / ABD-EL-JALIL, DEUX FRERES EN CONVERSION, DU CORAN A JESUS

par Maurice Borrmans et Françoise Jacquin

Présentation du livre *Deux Frères en conversion du Coran à Jésus* (Paris, Cerf, 2009, 332 p.)

« Deux frères en conversion, du Coran à Jésus », Paul-Mehmet Mulla-Zadé et Jean-Mohammed Abd-el-Jalil se sont ainsi rencontrés dans une même recherche spirituelle, de 1927 à 1957, échangeant entre eux une riche correspondance qui témoigne d'une amitié vécue dans la communion fraternelle aux richesses de l'Évangile que tous deux avaient découvertes à vingt ans de distance. Le premier, né musulman et turc en Crète ottomane, le 6 septembre 1881, avait été envoyé par son père à Aix-en-Provence, à l'automne 1895, pour y poursuivre ses études secondaires et supérieures. C'est là que, devenu disciple du philosophe de *L'Action*, Maurice Blondel, il avait reconnu la pleine vérité du catholicisme et avait été baptisé le 25 janvier 1905 (cf. le livre de Charles Molette, « *La Vérité où je la trouve* », Mulla, *Une conscience d'homme dans la lumière de Maurice Blondel*, Téqui, Paris, 1988). Ordonné prêtre le 29 juin 1911, il avait servi dans le diocèse d'Aix avant d'être appelé à Rome, à l'automne 1924, par Pie XI, pour y être professeur d'islamologie au Pontificio Istituto Orientale. C'est là qu'il devait donner, jusqu'à sa mort en 1959, le meilleur de ses connaissances comme professeur et consultant avant d'être appelé de loin à guider, à partir de 1927, un jeune marocain musulman nommé Mohammed Abd-el-Jalil qui poursuivait ses études supérieures à Paris. Celui-ci s'était vu invité, par

son directeur d'école et de pension de Rabat, le Père Clément, à entrer en contact épistolaire avec cet aîné qu'était alors pour lui l'abbé Paul-Mehmet Mulla-Zadé, devenu Monseigneur en 1928. C'est ainsi que commença entre eux un échange de lettres des plus riches quant à leur contenu spirituel et existentiel. Devenu prêtre et franciscain en 1935, puis professeur à l'Institut Catholique de Paris de 1936 à 1964, le Père Jean-Mohammed s'est alors fait connaître par de précieuses publications sur « l'islam intérieuriste ». Par la suite, les rapports épistolaires n'ont pas cessé entre le professeur de Rome et celui de Paris : ils se sont même faits de plus en plus intimes et fraternels.

C'est cette correspondance qu'offre au lecteur le présent ouvrage en vue de mieux connaître le cheminement de chacun de ces « deux frères en conversion », puis en témoignage dialogique et enfin en enseignement académique. Leurs lettres expriment parfaitement la loyauté de leur recherche spirituelle, en toute liberté de conscience, ainsi que les exigences morales et intellectuelles que son expression implique dès lors que le message de Jésus-Christ est accueilli avec sérieux et embrassé avec reconnaissance. On y découvre peu à peu les raisons profondes de leurs choix successifs : la « sainteté du fondateur » du christianisme et la « grandeur de l'idéal moral » qu'il propose à tous. C'est pourquoi il ne leur a pas suffi d'en devenir de simples disciples : l'un et l'autre ont pensé devoir le suivre de plus près au nom d'un « appel personnel » l'invitant au sacerdoce, puis à l'enseignement universitaire, enfin à un « ministère de conciliation » entre chrétiens et musulmans. C'est de tout cela qu'ils parlent en totale liberté dans ces lettres où ils passent du « cher ami » au « bien cher frère », même si plus tard Paul-Mehmet Mulla-Zadé semble reconnaître à son frère cadet une excellence qui l'amène à lui dire « mon Révérend Père et bien cher frère en Notre Seigneur ». L'aîné « turc » éprouvait-il devant son cadet « marocain », parce qu'« arabe », un devoir de

« révérence » ? Tous deux conscients d'être les « prémices de leurs peuples », ils n'ont jamais cessé d'échanger entre eux au sujet des valeurs d'une spiritualité d'autant plus chrétienne qu'ils avaient pu mesurer combien elle exige du disciple de Jésus qu'il fasse sienne la « joie du ressuscité », la « sagesse de la croix », l'« humilité de l'incarnation » du Verbe et les « merveilles insondables » de la vie intime du Dieu un et trine, tout à la fois Père, Fils et Esprit Saint.

Au sujet de ces deux cheminements spirituels, dans la *Préface* qu'il donna au livre de Charles Molette, le Cardinal Henri de Lubac parlait volontiers d'analogie, ajoutant aussitôt que « l'analogie, pour une part, est aussi filiation ». Et c'est bien ce qui ressort de la présente correspondance. Lui, qui avait personnellement connu et Mgr Paul-Mehmet Mulla-Zadé et le Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, n'hésite pas à déclarer que « du premier, on peut dire comme il a été dit du second, qu'une fois devenu catholique, il 's'acharna à détruire les malentendus qui existent entre les croyants des deux monothéismes', tout en suivant à fond, héroïquement, le même Appel, 'sans syncrétisme ni éclectisme' : ce que montre dès l'abord leur commune insistance à libeller leur signature. Comme l'avait fait le jeune Turc crétois, le jeune Marocain de Fès vint étudier en France. Comme le premier, après plusieurs années de recherche intérieure, le second y reçut le baptême. Ils se heurtèrent l'un et l'autre à des obstacles analogues, proches quelquefois du tragique. Comme l'un l'était devenu rapidement à Rome, l'autre ne devait pas tarder à devenir professeur d'islamologie à Paris. Mais un lien plus intime et plus fort les avait auparavant unis : la quasi-filiation spirituelle du second dans son rapport au premier ». C'est bien là ce qui se dégage de la lecture attentive des lettres qu'ils ont échangées pendant de nombreuses années. Au fil des ans, d'ailleurs, le lien qui les unissait ainsi n'a fait que grandir en intimité et en égalité au point de se découvrir enfin « frères en conversion ». Et c'est

bien là ce qu'entendait signifier encore le Cardinal Henri de Lubac, lequel concluait sa *Préface* en disant qu' « il pouvait être bon que cette généalogie spirituelle fût ici rappelée. Ce n'est pas sans raison que j'ai parlé de 'quasi-filiation' du jeune baptisé par rapport à son aîné. En réalité, - et malgré leur tempérament humain si différent, - ils sont plutôt frères ». Et c'est bien pourquoi l'ensemble de cette correspondance, incomplète hélas !, se voit proposée ici sous le titre de « frères en conversion ».

En effet, il n'a malheureusement pas été possible de tout retrouver de leur importante correspondance. Le présent recueil comporte donc des trous dont il faut savoir excuser celui qui l'a rassemblée et l'éditeur qui la présente ici. De Mgr Paul Mulla-Zadé à Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, on dispose de deux séries de lettres et cartes postales : l'une va du 15 octobre 1927 au 1^{er} septembre 1933 et comprend 37 lettres et 26 cartes postales (simples ou doubles) et l'autre va du 15 août 1945 au 28 février 1957 et comprend 16 lettres et 4 cartes postales, soit un total de 53 lettres et 30 cartes (simples ou doubles), c'est-à-dire 83 documents plus ou moins longs. Ces lettres et ces cartes postales sont ici reproduites en italique. De Jean-Mohammed Abd-el-Jalil à Mgr Paul Mulla-Zadé, on dispose d'une série de 53 lettres et 6 cartes postales (simples ou doubles), qui vont du 1^{er} octobre 1927 au 24 novembre 1938, ce qui fait un total de 59 documents. Il est certain que cette correspondance se doit d'être éclairée, voire complétée surtout en ses trous, par l'abondante correspondance que le professeur Louis Massignon et le Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil ont exprimée et développée de 1926 à 1962 : elle a été publiée par les soins de Françoise Jacquin sous le titre *Massignon Abd-el-Jalil, Parrain et filleul (1926-1962)*, aux éditions du Cerf, en 2007.

On a cru utile d'ajouter à cet ensemble les 7 lettres du Père Clément à l'abbé puis Mgr Mulla, qui vont du 19 août 1927

au 17 mai 1928, et les 2 cartes de l'abbé Thellier de Poncheville, impliqué en l'affaire, ainsi que la correspondance qui s'est développée entre Mgr Mulla-Zadé et Madame Devouge, la marraine du Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, qui va du 26 octobre 1928 au 14 octobre 1935 et embrasse donc, avec ses 23 lettres, 15 de Madame Devouge et 9 de Monseigneur Mulla, toute la période de formation sacerdotale du Père Abd-el-Jalil au noviciat et au scolasticat des Franciscains, à Amiens puis à Mons-en-Baroeul. Les écrits de Monseigneur Mulla sont également ici reproduits en italique. On a pensé opportun d'ajouter à tout cela les 21 lettres et cartes postales que le Père Abd-el-Jalil a adressées au Père M. Borrmans du 31 janvier 1964 au 14 octobre 1978, tant en français qu'en arabe (ici traduites en français et mises en italique). Elles permettent, en effet, de se faire une certaine idée de ce que furent, pour le Père Jean-Mohammed, ses dernières années de souffrances lancinantes et de solitude relative : il sut y exprimer le meilleur de son expérience spirituelle en cette ultime étape de son cheminement terrestre. Tout cela constitue donc un dossier qui permet ainsi d'approcher de plus près la personnalité et les activités du Père Jean-Mohammed.

Celui-ci a, en effet, exercé une influence déterminante sur l'opinion publique catholique avant le concile Vatican II grâce à son enseignement à l'Institut Catholique de Paris, à ses multiples conférences en France, en Allemagne, en Espagne et en Italie, et à ses nombreuses publications. Sa « courbe de vie » et l'ensemble de son oeuvre ont été présentés au grand public dans le livre déjà cité, publié par les éditions du Cerf, en 2004, sous le titre *Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, témoin du Coran et de l'Évangile*.



Abd-el-Jalil à Bibic dans les années 1950
(Collection MM de Susanne)

Toutes ces correspondances témoignent, à leur manière, d'une « commune vocation » de Monseigneur Mulla-Zadé et du Père Abd-el-Jalil. L'un et l'autre ont toujours considéré que leur conversion à Jésus-Christ et, par suite, au christianisme était pour eux un « accomplissement » et un « dépassement » de ce qu'ils avaient vécu de meilleur dans l'islam de leur enfance et de leur adolescence. N'est-ce pas lui qui leur avait enseigné la grandeur et la transcendance du Dieu Créateur et Providence et avait fait naître, dans leur cœur, le désir d'en savoir plus sur le mystère de Dieu, de l'homme et de l'histoire ? Leur conversion, réalisée peu à peu et en toute liberté, ne devait rien à des entreprises de prosélytisme de mauvais aloi. C'est au terme d'une longue quête de la vérité, et non sans des souffrances dues à des renoncements difficiles, qu'ils avaient décidé de demander le baptême. Ce faisant, ils en ont aimé deux fois plus les membres de leur famille « selon la chair » et se sont sentis appelés à exercer vis-à-vis des musulmans un ministère de « médiation ». Demeurés solidaires des coreligionnaires de

leur jeunesse et en pleine communion avec leurs frères et sœurs en Jésus-Christ, ils ont pensé qu'il était de leur devoir de tout tenter pour abattre le « mur de suspicion et d'incompréhension » que trop d'événements malheureux ont édifié entre christianisme et Islam au cours de l'histoire. D'un côté, comme on pourra s'en rendre compte à la lecture de leurs lettres et de leurs publications, il est difficile de trouver, sous leur plume, des expressions dépréciatives ou offensives envers l'islam : s'il s'y trouve parfois quelque critique objective et sereine, on n'y saurait jamais découvrir la moindre polémique ou même quelque entreprise apologétique. D'un autre côté, l'un et l'autre ont mis leur point d'honneur à faire connaître aux chrétiens « les aspects intérieurs de l'islam » afin de les préparer ainsi à un véritable dialogue interreligieux qui soit « émulation spirituelle » au plan des consciences et « collaboration fraternelle » dans les « œuvres de bien ». Telle est l'unique raison qui a inspiré la présente publication des lettres où ils ont exprimé le meilleur de leurs expériences et de leurs espérances.

Maurice Borrmans

Post-scripta

Saluons une fois de plus l'énorme labeur (transcription, annotation, vérification) accompli par l'infatigable Maurice Borrmans, à qui nous devons déjà tant de travaux irremplaçables. Qu'il soit permis d'illustrer quelques points :

1- Contrairement aux échanges Abd-El-Jalil/Massignon qui ont mis près d'un an à trouver leur rythme, ceux avec le P. Mulla touchent immédiatement au cœur du sujet. En effet, au moment de la décision définitive, le jeune étudiant lance un véritable appel au secours à son aîné, le convoquant dans les régions les plus intimes de son âme : « *Ce que vous avez subi si douloureusement / 22 ans plus tôt/ s'accomplit en moi* ». Qui d'autre en effet peut comprendre ce « *brisement radical*

de la vie » ? Le rappel de cette angoisse, « *l'épreuve de ces mouvements alternatifs de la nature et de la grâce* » rajeunissent Paul Mulla : « *Vous avez ressuscité en moi la grâce de la conversion* » avoue t-il à son jeune ami dont il admire la droiture au point de l' appeler « *maître* »,

2- Ce parallélisme de la démarche spirituelle se double d'une bouleversante similitude sur le plan affectif. En effet, au futur baptisé, torturé par la peine que son engagement infligera aux siens, l'abbé donne copie de la lettre que son propre père lui écrivit à l'annonce de son entrée dans l'Eglise : « *Il y a un an, j'ai perdu ta sœur, ma fille aînée morte à 20 ans ; je perds maintenant mon fils aîné que je considère comme mort* » . Ce drame marqua les deux convertis d' une blessure secrète et permanente, heureusement adoucie pour l'un comme pour l'autre par l'épisodique présence d'un frère aimant.

3- Tous deux ont assumé leur nouvelle identité dans la continuité de leur culture d'origine affirmant que leur démarche n'a jamais relevé d'« *une francisation mais /d'/ une universalisation* ». Leur volonté de garder leur prénom de naissance manifeste cette orientation. L'Abbé , reçu dans l'Eglise sous le nom de Paul-Mehmet , appelle déjà son cadet *Jean-Mohammed*, plusieurs mois avant le baptême, En lui conseillant alors de différer son entrée dans les ordres afin de « *compléter /sa/ synthèse intellectuelle et spirituelle personnelle en continuité avec /son/ passé* », il entend le préparer « *à la fécondité de /son/ ministère en France et au Maroc* » car « *la collaboration avec les forces vives de /sa/ patrie* » a toujours été est un de ses grands désirs. ...Notons au passage que les indications bibliographiques du professeur (outre les ouvrages de son maître M. Blondel, ceux de P. Archambaud, L. Laberthonnière ou J.Chevalier) ne s'accommoderont pas particulièrement bien avec celles

recommandées au noviciat; ces lectures contribueront au moins à la formation d'une saine critique !

4- Du sein de l'Eglise l'amour que portent les deux convertis pour leurs coreligionnaires d'autrefois n'a fait que croître, se muant au fil des ans en une pressante responsabilité. Ils se font intercesseurs: la prière de la *Ligue du Vendredi*, rédigée par Abd-el-Jalil et supervisée par Mulla, supplie Dieu « *d'avoir pour agréables les prières que leur âme sincère /lui/ présente et les efforts qu'ils font de bonne foi pour /lui/ rendre un culte digne de /Lui/* ». Ou « substitués »: à la veille de sa Profession perpétuelle, le futur franciscain confie ; « *Que cette oblation de ma liberté console le cœur de Notre Seigneur du mauvais usage que beaucoup de nos frères de l'islam font de la leur. Qu'elle leur obtienne de plus abondantes grâces de fidélité aux lumières qu'ils reçoivent, de docilité à l'action de l'Esprit Saint pour se tourner délibérément et amoureusement vers l'Eglise de Jésus -Christ* ». Peu nombreux sont ceux qui suivent leur exemple . Cependant, il arrive que de Syrie, de Tripolitaine, d'Egypte ou de Turquie parvienne la nouvelle d'un baptême. Le fait est alors amplement commenté par les deux amis qui se réjouissent et s'unissent de plus bel pour « *porter à l'autel /leurs/ frères lointains, présentant consciemment, pour eux le sacrifice qu'ils s'acharnent à nier dans lequel nous voudrions les remplacer tous* ».

Ajoutons que de nombreux épisodes se voient éclairés par cette correspondance, tels la mise en place des Cours du soir à Genevilliers, l'espoir d'Abd-el-Jalil pour un poste à Téhéran en 1948, la réhabilitation par les turcs de la maison de la Vierge à Ephèse qui inquiéta beaucoup L.Massignon. Et, la publication des lettres d'Ab el Jalil au P.Borrmans, apportent d'inestimables éléments pour saisir la fécondité des années de retraite et de maladie. Françoise Jacquin

III. 4- LA 'CONVERSION' DE J-M ABD-EL-JALIL VUE DU MAROC

par Anne Balenghien

Disciple, ami, filleul de Louis Massignon, Jean-Mohammed Abd-el-Jalil a vécu un parcours singulier, conjuguant, en son intime, des liens indestructibles avec ses deux communautés : celle de son origine (sang, patrie, foi) et celle de son appel (Jésus-Christ, Eglise). Ce parcours n'a pas manqué de surprendre l'une et l'autre de ses deux communautés, de les questionner, de provoquer leurs réactions. En notre temps où cultures, religions et autres composantes de notre unique humanité, se sentent invitées à s'ouvrir mutuellement, à s'envisager plutôt qu'à se dé-visager, il est important d'écouter, d'accueillir l'autre, pour mieux nous comprendre. C'est dans cet esprit que nous entreprenons ici de rendre compte, aussi fidèlement que possible, de l'écho suscité, dans la société musulmane et marocaine, par l'événement que constitua la « conversion » de J.M. Abd-el-Jalil, pour que ces éclairages nous aident à progresser sur nos routes respectives.

Ma démarche consistera donc à rendre compte de points de vue de Marocains sur la 'conversion' d'Abd-el-Jalil⁴³ à travers une lecture, *la plus exhaustive possible*, des écrits publiés au Maroc, en français et en arabe (journaux, nouvelles et mémoires). Cette lecture a été éclairée par des entretiens avec certains de ces auteurs ou avec des personnes

⁴³ Je tiens à remercier Jamaa Baida (voir *infra*) et Joël Colombel pour l'aide précieuse qu'ils m'ont respectivement apportée (sources, réflexions et relecture). Mais aussi ceux, écrivains ou non, qui ont accepté de me confier leurs paroles. Le père Joël, franciscain du Maroc, a été chargé de rédiger l'homélie funèbre du père J. M. Abd-el-Jalil. Il est à l'écoute de toute parole concernant son frère en St François et respectueux, comme lui, de la sensibilité des siens.

marocaines qui ont un intérêt particulier pour Abd-el-Jalil. Puis je me laisserai questionner par ces expressions plurielles.

Mais avant, je formulerai deux impressions générales :

1- Si les paroles savent être positives, voire pleines de fierté, la mémoire collective reste blessée et le regard chargé de suspicion. Le sentiment qui domine est d'avoir été trahi, non seulement par les Occidentaux « chrétiens », mais aussi par le 'silence' d'Abd-el-Jalil lui-même. Il y a, dans ces paroles écrites, un entremêlement entre bouts de vérités et bouts de mythification, transmis d'abord oralement, de génération en génération, mythification qui, ici comme ailleurs, devient nécessaire pour le groupe *là où cela blesse trop* :

- La conversion d'un musulman vers une autre religion est considérée comme une 'régression' presque impossible à envisager en Islam : religion révélée après les 2 autres religions monothéistes, vécue comme ayant « englobé » les révélations précédentes, l'islam serait donc une religion 'accomplie' qui surpasserait les deux autres religions du Livre. Alors pour quoi se convertir ?

- La 'conversion' d'Abd-el-Jalil est ressentie comme une « désertion de l'islam », comme une apostasie, un renoncement public de sa foi d'origine (en arabe, *irtidâd* : recul, défection), apostasie considérée comme péché majeur, ce qui n'est pas exclusif à l'islam. Le Prophète Mohammed aurait dit « Quiconque change de religion, tuez le », même si ce hadth d'Ibn 'Abbâs n'a pas été retenu par tous comme hadith authentique. Mais est-il même juste de dire que le père Abd-el-Jalil a 'renié sa foi d'origine' et a déserté l'islam ?

- Dans le contexte de l'époque (traumatisme lié à la domination occidentale, puis luttes pour l'indépendance), « *Quitter l'islam est ressenti comme un séisme : les Marocains, surtout des familles aisées, vivaient déjà un traumatisme, celui de la prise de conscience que le monde « arabo-musulman » s'était laissé dépasser par l'Occident chrétien (progrès scientifique, technique et évolution des*

idées). Dans ce contexte, seul l'islam restait le lieu où nous restions 'incontestablement' en avance par rapport aux autres, à l'Occident en particulier » [C.O.]⁴⁴.

Si la conversion assumée de J. M Abd-el-Jalil a eu, et a encore à présent, une telle résonance, c'est aussi parce que M. Abd-el-Jalil appartenait à une famille de notables (fassis), très pieuse et qui avait osé confier leurs enfants au système éducatif français (lycée et université). Elle sera aussi, plus tard, au cœur du nationalisme militant et politique. C'est la conjonction de ces différents éléments qui est aussi à l'origine de la force de l'événement Abd-el-Jalil.

2- En partant de ces écrits et de leur évolution, on pourra constater une sorte de sortie du silence par rapport à Abd-el-Jalil, en crescendo, essentiellement depuis les années 90's, qui peut rimer, parfois, avec une certaine ouverture sur la réalité effective de son parcours. Comme un appétit d'informations, un besoin d'appréhender enfin ce qui est à l'origine de sa conversion, voire de sortir de certains non-dits. Cette évolution, sans doute encore marginale, pourrait s'expliquer non seulement par le contexte politique (plus libéral), mais aussi du fait d'un changement de rapport du Maroc au monde, à l'autre (effet de la mondialisation), mais encore par un effet « génération » : ceux qui ont la trentaine ou la quarantaine ont plus de distanciation par rapport aux vécus du protectorat. La parole a aussi été déclenchée par la sortie de deux livres, en France, sur le père Abd-el-Jalil (2004 et 2007). Mais l'ampleur des malentendus qui perdurent et qui semblent encore entretenus nous amène à rester nuancé et prudent quant à l'avenir de cette évolution et de cette ouverture. Un long chemin et un travail sur soi-même restent

⁴⁴ Les commentaires oraux [C.O.] concernent des réactions de citoyen(ne)s, qui ont un intérêt particulier pour Abd-el-Jalil et que j'ai interviewés, né(e)s, avant la fin du protectorat, de familles socialement proches de la famille Abd-el-Jalil, et/ou engagées dans les luttes pour l'Indépendance.

encore à faire. Et la fermeture des pensées ‘intégristes’ et l’instrumentalisation par le politique restent bien présentes.

I- Chroniques et paroles de Marocains dans l’espace public au Maroc

1928 : le temps du séisme et de la blessure profonde

Suite à la confirmation de la conversion d’Abd-el-Jalil, une cérémonie publique de funérailles a été organisée par le père, même s’il est permis de nous interroger sur la part, dans l’événement tel qu’il est raconté, du fantasme et de la réalité⁴⁵. La blessure de la famille Abd-el-Jalil, mais aussi du « monde musulman » sous Protectorat, est profonde. Il en est de même, depuis, du côté des franciscains et de l’Eglise catholique du Maroc. La suspicion de prosélytisme est toujours latente et l’équilibre reste fragile, pour une Eglise au Maroc qui doit apprendre à peser ses mots et à faire preuve d’une extrême discrétion. Comme lors du « Dahir berbère »⁴⁶, l’exploitation politique est forte de part et d’autre.

Le lien est ‘rompu’ entre Abd-el-Jalil et les siens, telle est du moins la version publique, politiquement correcte. En fait, sa famille, son frère en particulier, mais aussi ses amis du Maroc, resteront en étroite relation avec le père Abd-el-Jalil. Un des neveux du Père suivra ses études au CIDERA, collège professionnel agricole tenu par les jésuites, près de Rabat, au début des années soixante. Preuve, s’il en fallait, que, même dans la famille Ben Abd-el-Jalil, la rancune vis-à-vis des

⁴⁵ Cette pratique, sémitique, était aussi courante dans les milieux juifs marocains en cas de conversion de l’un des leurs à l’islam.

⁴⁶ Il s’agit en fait du « Dahir réglementant le fonctionnement de la justice dans les tribus de coutumes berbères », paru le 16 mai 1930. Ce Dahir a largement été exploité par le courant nationaliste citadin, contre la France mais aussi contre les coutumes berbères.

institutions catholiques d'enseignement n'était pas si ancrée que cela.

Du côté de l'Eglise catholique, les commentaires sur les événements n'ont pas, non plus, été très mesurés. Dans certains milieux catholiques, c'est un triomphe orchestré par une certaine presse catholique qui amplifie l'événement. Le baptême de cet étudiant musulman y est présenté comme une grandiose célébration à Notre Dame de Paris, alors qu'il a eu lieu dans la chapelle des franciscains à Fontenay-sous-bois. Et cette « information » continue à circuler dans la mémoire collective marocaine comme preuve de la duplicité entre autorités politiques « laïques » françaises du Protectorat et Eglise catholique, malgré d'autres faits historiques qui prêchent en faveur du contraire : la position bien connue du Maréchal Lyautey, opposé à toute forme de prosélytisme et très respectueux de l'identité religieuse musulmane ; la désapprobation de cette conversion par le Résident Général Steeg (télégramme du 4 juin 1928) ; les relations entre autorités religieuses catholiques et autorités politiques françaises : l'Archevêque en place, Monseigneur Vielle, était à peine toléré à la Résidence.

Jusqu'au début des années 90, une longue période de « silence » dans la sphère publique. Ce silence, à relativiser, n'est pas synonyme d'oubli.

- *Une parole récurrente dans l'espace privé.* Dès qu'on parle « relation avec le christianisme », il n'est pas rare, au cours de cette période, lors de conversations interpersonnelles privées, de faire référence au « cas » Abd-el-Jalil.

- *Une « parole » publique ouverte, de haut niveau: la rencontre entre le Prince héritier Moulay Hassan et Abd-el-Jalil à Florence, en octobre 1958.* Cette rencontre va réunir des chrétiens-démocrates italiens, des intellectuels français et des leaders politiques maghrébins (côté marocain, étaient

présents le Prince héritier Moulay Hassan, Allal El-Fassi, Mehdi Ben Barka et Jean Abd-el-Jalil) et cherchera, à contre-courant des tendances politiques de l'époque, à positionner la Méditerranée comme carrefour de civilisations et lieu privilégié pour un dialogue des cultures. Cette photo, bien connue, parle d'elle-même : l'attitude du Prince héritier est ouverte ; il aurait pu l'éviter, mais il a accepté d'être pris en photo avec le père Abd-el-Jalil, ceci dans un espace public et politique, certes à l'étranger, et alors même qu'Abd-el-Jalil était sujet marocain (il avait choisi de ne pas prendre la nationalité française en solidarité avec les nationalistes, ses amis et frères, qui avaient subi l'exil).



Abd-el-Jalil à Florence, octobre 1958
(Collection MM de Susanne)

- *Tentative de récupération politique. Une réaction dans un environnement complexe.* Lors du « retour » au

Maroc d'Abd-el-Jalil (27 avril au 15 mai 1961)⁴⁷, dans son désir de revoir enfin sa famille après plus de 30 ans d'absence, la presse du parti de l'Istiqlal (parti de l'indépendance), s'empare de l'événement. Le journal *al-'Alam*, en arabe, publie en première page : « *Hadj Mohammed Ben Abd-el-Jalil revient à l'islam* ». Le neveu d'Abd-el-Jalil confiera, en pleine tourmente, à un père jésuite libanais, enseignant au CIDERA : « *C'est impossible que mon oncle soit revenu à l'islam; je n'y crois pas; j'ai l'impression du contraire quand je le vois* » (8 mai 1961). Pour comprendre cette récupération politique, il faut la remettre dans le contexte culturel et politique de l'époque. Nous ne sommes qu'à 6 ans de la fin du protectorat et la tension est encore grande avec la France⁴⁸. La fibre religieuse est vive et reste fortement utilisée, en particulier par les nationalistes de l'Istiqlal. Et le frère de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, avec qui il est venu de France et chez qui il a logé lors de son séjour à Rabat, reste un homme éminemment politique⁴⁹ : en 1961, il était membre et homme influent du comité exécutif du parti de l'Istiqlal.

⁴⁷ Cf. l'article de Alfred-Louis de Prémare, à l'époque l'un des animateurs du centre franciscain de « La source » à l'Agdal. Il y a raconté, avec fidélité, le détail de ce séjour : « Le retour de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil au Maroc », dans *En hommage au père Jacques Jomier, o.p.*, 2001, Patrimoines/ Cerf, p. 321-341.

⁴⁸ Le différend entre la France et le Maroc au sujet de la Mauritanie n'avait pas manqué d'envenimer les relations entre les deux pays.

⁴⁹ Son frère, Hadj Omar Ben Abd-el-Jalil, est l'un des leaders du parti de l'Indépendance et membre de la délégation à la rencontre d'Aix-les-Bains. Après le retour de Mohammed V en 1955, il fut ministre de l'Agriculture du 2^{ème} gouvernement du Maroc indépendant (d'octobre 56 à avril 58), puis ministre de l'Education Nationale du 3^{ème} gouvernement (de mai 58 à décembre 58). Il aurait succédé à Allal el Fassi comme secrétaire du parti.

- La nouvelle littéraire « *L'étranger* » (en arabe) de Leila Abouzeid (1978)⁵⁰, une forme littéraire, en grande partie imaginaire, qui permet à l'écrivain, une femme, née avant l'indépendance, d'exprimer sa sympathie pour la souffrance du père Abd-el-Jalil, confronté à l'impossible « retour » au pays, mais aussi d'exprimer la souffrance de la famille et du « peuple de Fès » face à sa conversion. Elle écrira cette nouvelle « *car l'histoire d'Abd-el-Jalil était connue de tous* », des citadins au moins, ceux de la génération des marocains nés avant l'indépendance, « *mais tout cela ne circulait que dans l'espace privé. Impossible d'en parler dans l'espace public* ». L'auteur m'exprime ses sentiments, ceux de sa génération : très fière d'Abd-el-Jalil mais, en même temps, sentiment de colère et de honte du fait de la conversion d'Abd-el-Jalil.

- *Faire-part du décès du père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, dans le journal marocain « L'Opinion », du 29 novembre 1979, une reprise sans modification du faire-part conçu par le père Joël et publié dans le journal « Le Monde » et qui annonce sa « mort, le 24 novembre » et que « ses obsèques seront célébrées, ce même jour, à la chapelle du couvent des franciscains, rue Marie-Rose, Paris, 14^{ème} ».*

Depuis les années 90, un « début d'absolution » publique : l'émergence d'une parole empreinte de fierté, mais aussi souvent de mythologie

- *Les souvenirs et mémoires d'A. Boutaleb*⁵¹ (1992, en arabe), proche de la famille Abd-el-Jalil. Ses écrits sont,

⁵⁰ Nouvelle publiée d'abord en 1978 dans le journal « Al-Mithâq Al-Watani » (journal du R.N.I de Mr. Osman) et rééditée en 2002 dans un ensemble de nouvelles de l'auteur.

⁵¹ Abdelhadi Boutaleb est un homme influent : formé dans la tradition d'« Al-Qarawiyine », nationaliste et parmi les fondateurs du P.D.I (Parti Démocratique de l'Indépendance), plusieurs fois ministre après l'Indépendance et conseiller de Hassan II. Il est lu et très écouté sur les

avant tout, ceux d'un homme politique, même s'ils sont lus comme des écrits 'savants' et qui continuent de 'former' les générations actuelles et à venir. Y est clairement affirmée la thèse de la volonté, des français de l'époque, de christianiser les marocains (p.163), et dénoncée celle du complot entre « services secrets » français et médias, à la solde des autorités politiques et religieuses. Il y parle de chasse « *au gros gibier* » (Abd-el-Jalil).

L'auteur ira jusqu'à affirmer que, lors d'une visite faite à celui-ci par des amis, juste après la conversion « *leur surprise fut grande de constater combien leur ami était fanatique dans sa nouvelle foi et a même essayé de les convaincre de quitter l'Islam. Et ils ont constaté, en désespoir de cause, qu'il avait perdu ses capacités mentales. Et c'est à ce sujet qu'ils ont télégraphié à Fès pour que la famille se tranquillise et considère que la conversion d'Abd-el-Jalil était une 'fitna' (discorde) mentale et non pas religieuse* (p.165-166). A. Boutaleb y raconte là ce qui se disait, dans son environnement, 10 à 20 ans après, sur la (dé)raison de la conversion d'Abd-el-Jalil, qu'il n'a pas vécu directement puisqu'il avait cinq ans à l'époque, en 1928.

Une fois cette version 'peu élogieuse' diffusée, l'auteur changera de ton lorsqu'il parlera de ce qu'il a connu directement, A. Boutaleb ayant été l'un des acteurs des négociations d'Aix-les-Bains pour l'indépendance du Maroc. Il affirmera les qualités d'Abd-el-Jalil au niveau intellectuel : « *devenu une des sources vivantes de la comparaison des religions et une des sources de la théologie* ». Et démontrera, ce sera l'objet de tout un long paragraphe, qu'Abd-el-Jalil *est demeuré nationaliste* (pp.165-166).

chaînes TV. Le passage sur Abd-el-Jalil est extrait de A. Boutaleb (en arabe), pp. 163-166, *Souvenirs témoignages et figures*, Vol. 1₂ (2 vol.), Editions Entreprise Saoudienne de Recherches et d'Édition, Maroc, Rabat, 1992, 592 p.

- *Revue Al-Siyâsî*, avril 1992, n° 222 (en première page) et 223, en arabe, revue « people » très lue. Fierté : « *Abd-el-Jalil choisi par l'église 'franciscaine' parmi les élèves du lycée Gouraud à Rabat* » « *qui a accédé à la plus haute fonction du clergé au Vatican* ». On y reconnaît qu'« *Abd-el-Jalil défendait l'Indépendance du Maroc* ». Mais aussi on confirme sa fidélité au christianisme. On y raconte un épisode, non authentifié, qui concerne le retour d'Abd-el-Jalil en 1961 : *Le monarque reçoit le « père Ben Abd-el-Jalil » [les guillemets sont du journaliste] et lui a dit : « 'Dieu montre le droit chemin à qui Il veut' et vous trouverez en Lui la lumière après l'obscurité pour que vous retourniez à votre religion* ». Le « père Ben Abd-el-Jalil » lui répond : « *Non, Sire, vous avez votre religion et j'ai la mienne* ». *Sa Majesté a été contrariée. Le père est retourné en France où il est mort en tant que prêtre, avec rang d'« évêque » qui est un rang de responsable régional dans l'organigramme de l'Etat pontifical* ».

- L'article de Ahmed Assid, dans la revue *Al-Sahîfa al-Maghribiyya*, en arabe, du 12 mai 2006. L'auteur⁵² critique l'interprétation, falsifiée, du discours nationaliste arabe du « Dahir berbère » et l'instrumentalisation que les nationalistes « arabes » ont fait du religieux à des fins politiques. Il écrit : « *Le seul qui s'est converti au christianisme à l'époque coloniale [le seul qui ait osé l'affirmer ?] appartient à une des familles nationalistes de Fès. Il s'agit de Mohammed Ben Abd-el-Jalil, le frère de Omar Ben Abd-el-Jalil, qui fut un nationaliste marocain. Et ce n'est pas tout. Il est devenu quelqu'un dans l'Eglise catholique, a publié des livres sur le christianisme et d'autres sur la critique de l'Islam. De cela, on ne dit rien, mais on parle de berbères dont personne ne s'est converti au christianisme* ». Abd-el-Jalil est pris, là, comme en otage au

⁵². L'auteur est un universitaire de la mouvance « berbériste ».

service d'un combat idéologique. L'argumentation s'écarte de la vérité. Pour ceux qui ont pris le temps de les lire, les livres d'Abd-el-Jalil peuvent difficilement être qualifiés de *critique de l'Islam*.

- L'article d'AbdelHaq El Mrini, personnage influent⁵³, est titré « Mohammed Abd-el-Jalil à la croisée des chemins religieux ». « *Lorsque j'ai fini de lire le livre⁵⁴, j'en ai déduit une seule chose, c'est que J.M. Abd-el-Jalil a vécu toute sa vie à la croisée des 2 religions, indécis quant à son credo, ne sachant pas trop où était sa foi. Il est resté ainsi jusqu'à la mort, après avoir souffert d'une maladie qui l'a obligé à se taire à jamais [cancer de la langue, sous-entendu, malédiction de Dieu ?]. Cette version de la supposée indécision du père Abd-el-Jalil, « réconfortante » pour les musulmans et pour les « siens » du Maroc, qui ont eu bien du mal à le comprendre, a sans doute été facilitée par le titre même de l'ouvrage : « J-M Abd-el-Jalil, témoin du Coran et de l'Évangile ». En réalité, « Abd-el-Jalil ne se situait pas comme adepte 'indécis' d'une 'religion' mais bien comme serviteur en quête de Dieu, reconnaissant honnêtement ce qu'il devait à l'une et à l'autre, demeurant critique objectivement vis-à-vis des déviations éventuelles de chacune, 'saisi' par le Christ Jésus et indéfectiblement uni à Lui dans son Église » (Joël Colombel). « *In amore adventus Eius* » (= *Dans l'attente aimante de Sa [Jésus] venue.*) comme il l'avait écrit de sa propre main, au verso d'une photo prise en compagnie du Pape Paul VI, remise au Père Joël lui-même.*

L'entrée dans le « nouveau » siècle : des articles d'une teneur vraiment nouvelle. Le temps de l'analyse ?

⁵³ Dans *Al-Sahra' al-Maghribiyya*, du 23-08-2005, p. 4, « Horizons ». AbdelHaq El Mrini, de formation d' « Al-Qarawiyine », est historien mais, surtout, chef du Protocole royal depuis S.M. Hasan II.

⁵⁴ Livre qui venait de paraître: *J-M Abd-el-Jalil, témoin du Coran et de l'Évangile*, 2004, Cerf/éd. Franciscaines, 172 p.

Suite aussi à la sortie de plusieurs livres⁵⁵ qui ont permis d'alimenter débats publics et tables rondes, des jeunes adultes marocains découvrent Abd-el-Jalil. Regard neuf plus ouvert à la recherche.

- *Encyclopédie du Maroc*, n°17/ 2003, en arabe, *Baida Jamaa*⁵⁶, sur « Abd-el-Jalil Mohammed (le père) », pp. 5887-5889, avec la photo du prince héritier avec Abd-el-Jalil, Florence. « *Ecartelé entre les deux communautés, Abd-el-Jalil allait vouer toute sa vie à leur reconnaissance mutuelle et à leur rapprochement. Son influence allait se faire sentir sur la communauté chrétienne au Maroc. Le 'Maroc catholique' [une revue franciscaine] allait ainsi devenir beaucoup plus respectueux de l'islam et de la personnalité marocaine* ».

- *L'article de Lyazid El Baraka, dans la revue Al-Nâs-info*, en arabe, du 16 février 2007, titré « Mohammed Ben Abd-el-Jalil »⁵⁷. Le journaliste reconnaît la partialité des informations qui ont circulé sur J-M Abd-el-Jalil au sein de la société marocaine, par occultation. Il écrit : « *Et voila que j'apprends que Mohammed Ben Abd-el-Jalil était parmi les premiers qui ont construit les fondements du dialogue entre*

⁵⁵ Sur Abd-el-Jalil, [2004, voir supra]. *Massignon, Abd-el-Jalil, parrain et filleul, 1926-1962*, Correspondance rassemblée et annotée par Françoise Jacquin, Cerf, Histoire, 2007, 298 p.

⁵⁶ Universitaire, historien et membre du GRIC/Maroc depuis les années 90. *Présence chrétienne au Maroc, 19^{ème} et 20^{ème} siècles*, J. Baida et V. Feroldi, Ed. Bouregreg, 2005, avec, en particulier, p.62-64, 'Une conversion emblématique'.

⁵⁷ Après avoir assisté à une Table-Ronde qui portait sur le thème « Les relations entre l'Islam et le Christianisme dans les pays du Maghreb » (le 10 février 2007, Casablanca), organisée par l'Ecole citoyenne, ONG de défense des droits de l'homme de Casablanca. Espace privilégié. Y étaient invités, entre autres, J. Baida et V. Feroldi qui présentaient leur livre [2005]. Autour de cette table ronde, des jeunes écoutent.

les religions et qu'il a contribué au rapprochement de l'Islam, pour qu'il soit mieux compris par les chrétiens. Et que tous ses livres portent sur l'Islam. Il était un défenseur de la cause palestinienne, depuis 1947, comme il a joué un rôle dans la facilitation des négociations entre la France et le Maroc, avant l'Indépendance ». « C'est alors que je me suis demandé comment les marocains ont pu ôter, de la mémoire collective, une personnalité de ce niveau, pour le punir d'avoir quitté sa religion pour en adopter une autre ? N'a-t-il pas droit à sa marocanité, même s'il a changé de religion, et même s'il avait acquis une autre nationalité ? ». « Mais tous les gens l'ont jugé sur la base du comportement qui dominait à l'époque : que celui qui change de religion pour une autre religion va combattre la première (celle qu'il a quittée) et tout ce qu'il apporte sera considéré comme « kufir » (étant contre Dieu) ». « Notre drame alors, c'est que la citoyenneté, comme valeur humaine, n'est pas encore plantée dans notre raison et nos comportements. C'est pour cela que nous avons été injuste avec Mohammed Ben Abd-el-Jalil et nous devons demander pardon à son âme et restituer, à cet homme et à sa production intellectuelle, la place qu'il mérite dans la mémoire marocaine ».

* *Al-Insân Al-Jadîd (L'homme Nouveau)*⁵⁸, août-septembre 2007, en arabe, un article, sans doute aussi suite à une présentation, à La Source, du livre des correspondances Abd-el-Jalil/ Massignon⁵⁹. On y retrouve le « Profil » du Père J.M. Abd-el-Jalil et des éléments, parfois erronés, de sa vie. Avec plusieurs idées fortes sur lui : « Nationaliste même en étant dans l'Eglise » et son lien avec Louis Massignon, dans ce combat ; son amour du pays et la « plainte de l'exilé » ; le soutien, dès 1948, d'Abd-el-Jalil à la question palestinienne ; son lien ininterrompu avec ses « frères » musulmans

⁵⁸ Une revue qui semble avoir cessé de paraître.

⁵⁹ En 2007, par François Devalière, directeur de La Source/ Rabat et membre du GRIC/Maroc.

(fraternité du Vendredi) et l'appel à fonder le dialogue islamo- chrétien sur un respect mutuel et sans arrière pensée ; et la place donnée, par le Pape Paul VI, au Père Abd-el-Jalil comme expert du Concile Vatican II.

- L'article d'Allah Tourabi⁶⁰ intitulé « Il s'appelait Jean-Mohammed », dans *Tel Quel*, en français, du 5-11 avril 2008, pp. 28-30, qui semble avoir eu un écho positif. L'auteur a découvert Abd-el-Jalil suite à une émission « Cultures d'Islam » sur France Culture où il a entendu Françoise Jacquin parler des « correspondances » entre Louis Massignon et J.M. Abd-el-Jalil. « *La détermination et la foi d'Abd-el-Jalil ne pouvaient être accueillies que par le respect et l'estime* »... « *Le rôle joué par lui et Massignon comme passerelle entre l'Islam et le Christianisme m'a également interpellé* » me dira l'auteur. Un article faisant preuve de recul : « *Dans un Maroc sous protectorat français, changer de religion ne pouvait pas être perçu comme un acte personnel, intime, la décision d'un individu de sortir d'une foi pour en habiter une autre. Ce choix était plutôt ressenti comme une trahison à la famille, à la communauté et au pays. En devenant 'nasrâni', Mohammed avait rejoint l'ennemi européen et consommé une rupture définitive avec les siens* ». « *La curiosité intellectuelle de Mohammed l'amena à s'inscrire à l'Institut Catholique de Paris pour mieux connaître le catholicisme* ». « *Perçue comme une trahison, la conversion de Mohammed Abd-el-Jalil a aussi été présentée comme l'illustration du dessein non avoué du protectorat : assimiler les marocains en les détournant de leur religion* ». « *Fidèle à son pays mais sincèrement chrétien, J.M. publia un article biographique retraçant son itinéraire spirituel et expliquant que son éducation et sa culture musulmanes ne sont pas incompatibles avec sa*

⁶⁰ Abdallah Tourabi est journaliste au Maroc, en thèse à Sciences-Po Paris.

nouvelle religion, mais plutôt complémentaires ». Du milieu des années soixante jusqu'à sa mort, « *il continua à jeûner pour le salut de ses frères, musulmans et chrétiens, unis dans l'amour d'un seul Dieu qu'il décrivait comme 'désirable, communicable et délectable'. Amen, ou Amine* ».

- Une chronique (en arabe) d'Abdallah Tourabi, intitulée *Le dialogue de l'âme*, dans « Al-Jarîda al-Ûlâ », mai 2008. « *J.M. a perdu son père naturel qui avait organisé une cérémonie de deuil, déclarant la mort de son fils qui a 'renié' sa religion. Il a retrouvé un père spirituel en la personne de Massignon. J.M. a vécu l'expérience de sa sortie de l'Islam et il a choisi le christianisme comme souffrance dans son sens soufi, puisqu'il a vu dans le Christ et dans El Hallaj deux compagnons dans leur attachement au feu de la conviction malgré la colère des proches et leur rejet de la Communauté (Oumma)* ». « *Malgré cela, Abd-el-Jalil et Massignon ont milité pour l'Indépendance du Maroc avec leurs moyens et leurs possibilités, considérant que les ponts qui relient les âmes sont plus solides et plus durables que les canons des chars et les balles des fusils [...]. Les deux hommes se sont toujours considérés comme les ponts entre les fils d'Abraham, ponts dans lesquels les musulmans et les chrétiens sont toujours 'deux invités qui se comprennent', invités les uns chez les autres, comme Massignon aimait dire, unis dans l'Amour de Dieu Unique 'Dieu unique, désiré, commun et souhaité' chez tous* ».

Le temps de la réflexion continuera à cohabiter avec l'usage « sans mesure » du « sensationnel » (A la veille de Noël 2008)

- *Al-Masâ'*, en arabe, 24 décembre 2008, n° 702, p. 3, Fu'âd Madanî : « *Beaucoup parlent de la progression du nombre des chrétiens marocains, mais personne ne prête attention à l'impact de cette personnalité marocaine dont*

l'influence dépasse parfois la parole du Christ dans l'Évangile. Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, premier marocain à embrasser publiquement le christianisme en 1928, avant de devenir un prêtre important dans l'Église de France et professeur à l'Institut Catholique de Paris. Selon des sources bien informées, il a été longtemps l'exemple typique proposé par les missionnaires - ceux des églises françaises en particulier [!] - aux marocains qui fréquentent des sessions de connaissance du christianisme organisées secrètement en plusieurs villes du Maroc sous le patronage de certains chrétiens français ou marocains. Aucune de ces réunions n'a lieu sans qu'on fasse allusion à J.M. Abd-el-Jalil attestent les mêmes sources...Mais ces sources attestent clairement : 'Nous devons beaucoup à la pensée de J.M. Abd-el-Jalil'. » Le journal Al-Masâ', journal à gros tirage, est réputé comme presse « à scandale ».

II. Des points d'accord aux objets de discorde : un travail collectif à poursuivre

Autour de la « conversion » du Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil, à travers ces expressions plurielles, écrites et orales, s'expriment des convictions, des opinions, mais aussi des questionnements, pour la plupart qui ont été transmis et continuent de se transmettre de générations en générations. Nous dégagerons ici les *points qui semblent faire accord* aujourd'hui, tant entre marocains que, de part et d'autre, côté marocain/musulman et côté 'franciscain'/chrétien ; mais aussi *ceux qui restent objets de désaccords et d'incompréhensions*. Le *travail d'historien, de recherche et d'informations* devrait pouvoir porter sur ces points qui font accord et qui gagneraient à être plus largement diffusés, voire à être affinés, mais aussi sur ces points qui font polémique, y compris autour de cette question majeure qui fâche les musulmans: quels sont les facteurs qui ont agi sur

l'orientation spirituelle et religieuse de Mohammed Abd-el-Jalil ? Ce travail a déjà commencé⁶¹, encore très timidement au Maroc, et va sans doute se poursuivre. Parce que la sensibilité de l'autre peut nous aider à découvrir, à dévoiler des faces cachées d'une réalité historique qui reste complexe, ce travail gagnerait à se faire, chaque fois que cela est possible, en interactions, marocains et français, musulmans et chrétiens, qui aidera à une meilleure compréhension, de soi-même et de l'autre.

Certaines convictions font accord aujourd'hui. Elles alimentent un sentiment de fierté du côté marocain

- Il s'agit, en particulier, de la contribution d'Abd-el-Jalil à la cause nationaliste⁶², de sa fidélité à la patrie, par le fait qu'il soit resté exclusivement marocain, de son engagement pour la cause palestinienne et arabe⁶³.

- Il s'agit aussi de la reconnaissance, certes tardive et qui reste à renforcer, d'Abd-el-Jalil comme haute

⁶¹ Aidé par la publication des écrits d'Abd-el-Jalil [2004], J. Baida et V. Feroldi [2005], les « correspondances » entre J.M. Abd-el-Jalil et Louis Massignon [2007]. Sans compter la toute récente publication autour des « correspondances » entre Paul-Mehmet Mula-Zadé et J.M. Abd-el-Jalil : *Deux frères en conversion, du Coran à Jésus, Correspondances 1927-1957*, par Jean-Mohammed Abd-el-Jalil et Paul-Mehmet Mulla-Zadé, rassemblée, introduite et annotée par Maurice Borrmans, mars 2009, Cerf, 336 p. Et, sans doute, d'autres publications à venir.

⁶² Journal *al-'Alam* du 28-04-1961: « *Monsieur Mohammed AEJ contribua efficacement au mouvement nationaliste, lui amenant de nombreux amis et soutiens dans les différents pays qu'il visita* ». Il est une « *personnalité qui occupe une place scientifique éminente* ». Version finalement extrêmement élogieuse pour ce que le père Abd-el-Jalil était devenu.

⁶³ Voir aussi : Boutaleb 1992, p.165-166 ; El Mrini, 2005 ; El Baraka, 2007.

personnalité scientifique et de son indiscutable apport à la connaissance, par le monde chrétien, des valeurs de l'islam⁶⁴.

D'autres convictions ou questionnements majeurs fonctionnent comme des pierres d'achoppement entre les deux communautés

Bien ancrés, souvent lieux de mythification, ils font écran à la compréhension. Nous nous limiterons à 4 questions qui nous paraissent essentielles parce que d'actualité:

1- La première question concerne *la triple rupture* que représentent les choix cumulés de la « conversion », de la prêtrise et de la famille franciscaine:

- *Pourquoi Abd-el-Jalil a-t-il choisi de se convertir ?*
« *Alors qu'il savait le lourd tribut qu'il allait devoir payer* » [C.O]. Il est encore difficile de formuler une question comme « Pourquoi a-t-on fait payer un tel tribut à quelqu'un qui a choisi de 'quitter' l'Islam ? ». Le fait reste encore, sauf rares exceptions, inconcevable et inadmissible. Le refus du milieu musulman face à cette conversion continue à être présenté comme évidemment « légitime », y compris le bien-fondé de l'enterrement symbolique de Si Mohammed Abd-el-Jalil⁶⁵. La conversion de celui-ci est *ressentie comme un rejet de la communauté et de ce qu'elle avait fait de lui*. Le titre du livre « L'Islam et nous » choque. Ce livre, qui s'adressait aux chrétiens, les invitait à une compréhension plus juste de l'Islam. Il est perçu, dans le monde musulman, comme une « démonstration » qu'Abd-el-Jalil s'oppose à l'Islam, à sa communauté d'origine. Est-ce pourquoi, côté marocain, on

⁶⁴ Voir les mêmes auteurs : [1961], [1992, B. p.165-166] [2005, El Mrini] [2007, El Baraka].

⁶⁵ Voir, en particulier, la nouvelle de Leila Abouzeid, mais aussi [1992, Boutaleb]. L'article de Lyazid El Baraka, dans la revue *Al-Nâs-info*, en arabe, du 16 février 2007, fait, dans ce sens, exception.

s'en est comme « interdit » la lecture ? Un autre commentaire, tout à fait contestable quoique récurrent, est celui d'un Mohammed Abd-el-Jalil fragile psychologiquement. *Quand il apprit la nouvelle, son père a dit 'Mon fils Mohammed est atteint d'une maladie mentale, il n'y a pas de doute »* [El Mrini, 2005]. Abd-el-Jalil, homme très délicat et sensible, traversa une période dépressive mais ce fut bien plus tard, autour des années 60's, en lien avec le déchirement qu'il a ressenti, dans son cœur et dans son corps, autour de son impossible retour auprès des siens. Enfin, *pourquoi sa conversion « car il n'était pas pauvre »* [C.O], les pauvres étant, en effet, soupçonnés être plus vulnérables à la pression prosélyte.

- *Et aussi pourquoi, plus tard, la prêtrise ?* La réalité est qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle rupture. La partie marocaine a-t-elle eu l'occasion de savoir que, pour M. Abd-el-Jalil « *devenir catholique signifie le devenir intégralement, jusqu'au sacerdoce* » (lettre de Mohammed au père Clément du 30-8-27, écrite bien avant sa conversion) et qu'il faut un an de noviciat et six ans de séminaire pour devenir franciscain ? Pourquoi ce choix si radical, ce choix impensable d'absence de descendance ?

- *Et pourquoi le choix de devenir franciscain* alors que la famille franciscaine était le symbole de la chrétienté au Maroc ? La réponse a été donnée par Abd-el-Jalil lui-même, certes très tardivement⁶⁶. « Pourquoi pas dominicain ? » lui demandait un de ses professeurs lorsqu'il lui a annoncé, seul

⁶⁶ Et même en bas de note : J.M. Abd-el-Jalil, « Témoinage d'un tard-venu à l'Eglise », *Cahiers de vie franciscaine*, n. 54, 1967 II., p.68, note 2. En 1967, en réaction et touché par un passage du livre d'un de ses amis et maître, Abd-el-Jalil parlera de lui-même, même s'il commencera par dire : « *Rien ne me répugne tant, après le péché, que cette manière de procéder ; et c'est la première fois depuis que je suis chrétien, depuis bientôt 39 ans, que je me sens obligé de jeter dans le public des confidences personnelles et intimes* », p. 63.

à seul, sa décision de devenir franciscain. « *J'aime saint François, pour son amour du Christ, pour son témoignage brûlant devant l'Islam et contre les croisés* », ce François d'Assise, serviteur du Christ, venu rencontrer, au cœur des croisades mais en pèlerin désarmé, le sultan al-Malik al-Kâmil, à Damiette (Egypte), au risque de sa vie.

2 - *Quelle est la nature de la « conversion » de Jean-Mohammed Abd-el-Jalil ? Quelles ruptures et quelles continuités ?* Il a pu être présenté, côté marocain, comme « à la croisée des deux religions, indécis quant à son credo, ne sachant pas trop où était sa foi », voire comme quelqu'un qui est revenu à l'Islam⁶⁷ ou même qui n'en serait jamais vraiment 'sorti'. Est-il aujourd'hui possible que soit entendu ce qui a pu être la nature profonde de la mutation spirituelle du Père J.M. Abd-el-Jalil, tel qu'il l'a exprimée lui-même dans ses écrits et ses correspondances?

3- Quel est le degré de *duplicité des autorités politiques et religieuses* françaises de l'époque ? *Dans quelle mesure y a-t-il eu, à l'époque, prosélytisme chrétien sur Abd-el-Jalil* ⁶⁸ ? Au Maroc, on ignore la réaction du père Clément à Mohammed : « *De conversion, pour vous, il ne peut être question* » (lettre de 1926) ; celle de L. Massignon (chrétien revenu avec ardeur au christianisme de son enfance) au projet de sacerdoce (sur un ton autoritaire, il lui écrira que *c'est aller trop vite*) ; l'influence déterminante qu'a jouée, sur la conversion d'Abd-el-Jalil, le prêtre, Paul-Mehmet Mulla-Zadé, turc et lui aussi d'origine musulmane⁶⁹. Mais est-il possible d'ignorer la position des autorités politiques

⁶⁷ [1961, dans le journal *al-'Alam*] [2005, El Mrini].

⁶⁸ [1961, dans le journal *al-'Alam*], [1992, Boutaleb]. [1978].

⁶⁹ Car deux questions retiennent Mohammed : « Jésus est-il Dieu ? » « Quel statut le christianisme accorde-t-il à l'islam et à son prophète ? » (lettre du 11/12/1927). Incapable de le satisfaire sur ces deux questions, le père Clément Etienne l'adresse à un prêtre, converti d'origine musulmane, Paul Mulla-Zadé (19 août 1927).

françaises et, en particulier, celle du Maréchal Lyautey, opposé à toute forme de prosélytisme et très respectueux de l'identité religieuse musulmane ? Comment peut-on affirmer si radicalement l'influence de cette « duplicité » supposée alors même qu'en même temps on affirme la force de l'Islam à résister: « *C'étaient les chrétiens qui se convertissaient à l'Islam, par milliers. Mais un tel gabarit comme unique cas de conversion ...* » [C.O] [Assid, 2006].

4 - *Que penser de la thèse du « silence »* d'Abd-el-Jalil lui-même, de ce qu'on qualifie encore au Maroc de « *loi du silence* », voire d'« *omerta* » ? Quels ont été les différents facteurs et acteurs de ce « mur du silence » : Abd-el-Jalil lui-même, son milieu, les milieux politiques, français et/ou marocains, les milieux franciscains ? ou aussi les tabous, une impossible écoute ? A-t-il été si silencieux ? Pouvait-il parler ? *Il voulait détourner ses jeunes compagnons*'. Pourtant, il correspondait avec de nombreux proches marocains. Pouvait-il être entendu ? L'a-t-on vraiment lu dans ce qu'il a écrit : ses ouvrages, le « *Témoignage d'un tard-venu* », ses correspondances, publiées ou non ? Fidèle à sa conscience et à l'esprit du Poverello, Abd-el-Jalil refusa de polémiquer, pas de s'expliquer quand les oreilles sont ouvertes. A une amie française de sa famille qui lui annonçait qu'elle irait saluer son père, il déclare : *Vous regarderez mon père en pensant à moi, mais vous ne direz rien*

Le travail de recherche et d'informations, qui continuera à s'accomplir, permettra d'éclairer les « chercheurs de vérité » de part et d'autre et de déjouer la tentation de l'obscurantisme. Il semble que la jeune génération marocaine, en particulier dans sa composante universitaire, soit davantage prête à déconstruire les versions qui ont été mises en place, essentiellement pour des raisons politiques, au cours du 'Protectorat' et de la période nationaliste proche du protectorat, et à prendre le parti de l'objectivité au service du

réel. Des points gagneraient encore à être éclairés aussi du côté de l'histoire des Eglises à l'époque des colonisations ou des « protectorats ». La vérité libère. Elle assure les bases d'un progrès solidaire dans le respect de chacun.

A. Balenghien

III. 5. CONVERSION ET MEDIATION

par Maurice Borrmans

La longue histoire des conversions dans un sens ou dans un autre, entre Islam et christianisme, n'est pas sans susciter bien des questions dès lors que l'on veut faire du comparatisme. Quelles en étaient les motivations apparentes et cachées ? Quelles en étaient les modalités (les lieux et les moments), car leur contexte culturel ou politique n'est pas sans importance ? Quel fut le comportement des convertis vis-à-vis de leur religion d'origine et vis-à-vis de leurs nouveaux coreligionnaires ? Le temps nous manque pour en faire ici une étude approfondie. Mais la lecture de quelques ouvrages qui rassemblent des témoignages de convertis peut déjà nous aider à préciser le sens des questions ici posées. Je pense, à la suite du livre de Pierre Assouline, *Les Nouveaux Convertis*, publié en 1982, au livre de Lisbeth Rocher et de Fatima Cherqaoui, *D'une foi à l'autre (Les conversions à l'islam en Occident)*, qui date déjà (il fut publié au Seuil en 1986) et qu'il faudrait reprendre à la lumière des événements du 11 septembre 2001 et de ceux d'Irak et d'Afghanistan. Je pense aussi au livre du Père Jean-Marie Gaudeul intitulé *Appelés par le Christ, ils viennent de l'islam*, publié au Cerf en 1991, dont l'éventail des témoignages embrasse de nombreux pays islamiques. L'itinéraire spirituel du Père Jean-Mohammed Abd-el-Jalil tel qu'on peut l'entrevoir à travers les

correspondances dont il a été parlé, le parcours paradoxal de Mgr Paul-Mehmet Mulla-Zadé, disciple privilégié du grand philosophe Maurice Blondel, qui devait devenir professeur d'islamologie à l'Institut Pontifical Oriental de Rome, et la « courbe de vie » originale du Père 'Affif 'Usayrân, libanais shî'ite devenu prêtre maronite et directeur d'écoles professionnelles à Beyrouth et alentours nous invitent bien brièvement à nous poser la question fondamentale : les convertis deviennent-ils des médiateurs entre leur société religieuse d'origine traditionnelle et leur communauté spirituelle de choix personnel ?

Dans le cas des trois personnages ici évoqués, la réponse est des plus positives. L'itinéraire du Père Jean-Mohammed nous révèle qu'il s'est aussitôt attaché, tout en priant pour la conversion à Jésus-Christ de ses anciens coreligionnaires (cf. la Ligue du Vendredi et ses dévotions), à mieux faire connaître les « *Aspects intérieurs de l'islam* » aux chrétiens devenus ses frères. C'est d'ailleurs là le titre du livre où il a rassemblé ses articles les meilleurs en la matière, tout comme il s'est aussi expliqué sur *L'islam et nous* ainsi que sur *Marie et l'islam*. Nombreux furent ses articles qui s'attachèrent à aider les chrétiens des milieux les plus simples à mieux comprendre les musulmans, le dernier document à ce sujet étant son texte offert aux Pères du Concile Vatican II, *L'islam à l'heure du Concile* (1964). Le parcours de Mgr Mulla-Zadé l'amène à enseigner l'islamologie à Rome pour mieux faire connaître les valeurs humaines et religieuses telles qu'elles sont vécues par les musulmans. Sans qu'il ait publié des livres en ce domaine, ses correspondances disent assez combien il était soucieux de préparer ses auditoires à une meilleure compréhension du monde musulman et des personnes qui y sont nées (cf. la correspondance Jean-Mohammed Abd-el-Jalil – Paul-Mehmet Mulla-Zadé en cours de publication, sous le titre *Deux frères en conversion, du Coran à Jésus*). La « courbe de vie » du Père 'Affif nous

enseigne la même chose, lui qui réussit à demeurer en son pays et y animer en même temps des groupes de travailleurs sociaux et d'éducateurs professionnels appartenant aux deux traditions religieuses, leur ouvrant ainsi les voies d'un dialogue du service et de l'amitié de chaque jour.

Dans ces trois cas, il s'avère donc que le converti a conscience d'être appelé à un ministère de « médiation » entre les deux communautés dont il se sait et se veut toujours solidaire au titre même de cette histoire du salut dont il est convaincu que Jésus-Christ est l'origine et le terme. Et cela d'autant plus qu'il considère que sa conversion à Jésus-Christ et, par suite, au christianisme, est pour lui un « accomplissement » de ce qu'il avait vécu de meilleur dans l'islam de son enfance et de son adolescence. Le fait est qu'il est difficile de trouver sous leur plume des expressions qui relèveraient de l'invective ou de la raillerie envers l'islam : s'il s'y trouve parfois quelque critique objective, on n'y saurait jamais découvrir de la satire ou du persiflage. La question inverse se pose alors : trouve-t-on des convertis à l'islam qui s'attachent à mieux faire connaître les chrétiens « comme du dedans » à leurs coreligionnaires musulmans ? René (devenu Rajâ') Garaudy s'est-il attaché à faire connaître les justes valeurs du christianisme en ses diverses conférences et publications en pays musulmans ? Eva de Vitray-Meyerovitch a-t-elle fait de même lors de sa participation à tant de colloques interculturels où elle s'est faite le chantre d'un soufisme à la Ibn 'Ababî ? Eric Geoffroy a-t-il pensé utile, à côté de son *Initiation au Soufisme*, de publier quelque ouvrage d'initiation au christianisme ? Vincent (Mansour) Monteil s'est-il efforcé d'œuvrer pour cette inter-connaissance ? Certes, publiant, avec *Parole donnée*, des aspects chrétiens de la pensée de Louis Massignon oeuvrait-il un peu dans ce sens, mais qu'a-t-il fait pour faire connaître des musulmans le christianisme de ses origines ? Alors qu'abondent, surtout en Occident, les livres

et les revues qui fournissent une ample présentation de l'Islam, comme culture et religion, on déplore encore la grande rareté de publications arabes rédigées par des musulmans sur le christianisme. Telle est la réalité dont souffre aujourd'hui, comme hier, le dialogue interreligieux entre disciples de Jésus et adeptes de l'islam. Ne conviendrait-il donc pas d'élaborer une recherche sur ce thème particulier au seul plan psychologique et sociologique ? Ne pourrait-on pas imaginer une « voie spécifique » qui encouragerait les convertis de tous bords à ne pas être seulement les chantres de la nouvelle religion par eux embrassée pour de justes raisons, lesquelles sont toujours respectables, mais aussi les responsables d'une meilleure connaissance réciproque des « aspects intérieurs » de la religion de leurs anciens coreligionnaires, en vue de faciliter un meilleur « vivre ensemble » dans une société pluraliste où tous ont à servir un même « bien commun » fait de justice et de paix ? Le débat est ouvert, car il y aurait tant de témoignages à rapporter à ce sujet, témoignages des plus délicats et des plus importants tout à la fois, qui méritent d'être accueillis et appréciés en toute équité.

Maurice Borrmans

IV- CORRESPONDANCES INEDITES

**Abd-el-Jalil avec
Daniel. Massignon
Jean. de Menasce
Dom de Witte et Louis Gardet**

Lettres inédites à Daniel Massignon

Une trentaine de lettres/billets/cartes d'Abd-el-Jalil ont été échangées entre 1939 et 1978 avec Daniel Massignon, qu'il appelait son « frère » puisqu'il était le fils de son parrain.

Les deux hommes se sont bien connus. Dans une lettre de Louis Gardet (14 janvier 1980) Daniel évoquait sa longue amitié avec Abd-el-Jalil. : « Je le connaissais dès avant son baptême (plus de 50 ans), j'avais assisté à son ordination ; j'avais parlé avec lui au téléphone avant de m'envoler au Japon , début novembre. La blessure de sa langue le faisait beaucoup souffrir et il s'apprêtait à entrer à Villejuif. Je suis revenu quelques heures trop tard du Japon ». Dès son retour, Daniel se rendit à Villejuif auprès du père Abd-el-Jalil, déjà dans le coma. Il lui parla, cependant, comme s'il pouvait l'entendre, évoquant ses liens avec Louis Massignon.

Les lettres d'Abd-el-Jalil témoignent de sa présence auprès de Daniel et des siens. Elles évoquent son travail, ses voyages, sa santé et le calvaire que fut pour lui son cancer de la langue. Elles contiennent aussi des commentaires sur les publications faites au sujet de Louis Massignon.

Vous trouverez ci-joint une photocopie d'une lettre datant de 1939 (recopiée ci-dessous pour en faciliter la lecture) :



COUVENT DES
FRANCISCAINS
7, RUE MARIE-ROSE
PARIS - 14^e
TEL. : GOBELINS 41-81

PARIS, LE 3 Janvier 1939
S^{te} Geneviève

Mon cher Daniel,

vous permettez que j'insère
mon dessin à vous, et le plan de
l'annuaire qui est très bon à Egypte,
me présente affectueusement par toute
la famille à l'occasion de Noël
et de Noël, et, en particulier au
jour d'hui, par Geneviève.

J'espère vous voir un
jeudi ou 15^e avant les vacances.
N'hésitez pas à consacrer un
quart d'heure de bonne conversation.

fraternelle et d'aytz seulement
la crainte de me déranggr.
Je vous joins un programme
de mes conférences à titre de simple
indication afin que votre famille vous
sachiez ce que je fais.
En vous demandant de présenter
mes pensées respectueusement affectueuses
à votre maman et aussi à Geneviève
quand vous lui écrirez, je vous
prie de partager ma perspective
d'assurance de mon amour fraternel
dramat. Nbre. Sagesse.

Jean Abd El Jallil
1939

Paris, le 3 janvier 1939, Ste Geneviève

Mon cher Daniel,

Vous permettez que je dise à vous, à la place de Parrain qui est trop loin en Egypte, ma prière affectueuse pour toute la famille à l'occasion de Noël et du Nouvel an, et en particulier aujourd'hui, pour Geneviève.

J'espérais vous voir un jeudi vers 15h avant les vacances. N'hésitez pas à renouveler ce quart d'heure de bonne conversation fraternelle et n'ayez nullement la crainte de me déranger.

Je vous joins un programme de mes conférences à titre de simple indication afin qu'en famille vous sachiez ce que je fais.

En vous demandant de présenter ma pensée respectueusement affectueuse à votre maman et aussi à Parrain quand vous lui écrirez, je vous prie de partager avec Geneviève l'assurance de mon souvenir fraternel devant Notre Seigneur,

F Jean Abd El Jalil OFM

Lettres échangées entre le Père Jean de Menasce et Abd el-Jalil

La conférence du Père Abd el-Jalil du 24 novembre 1948, à l'Institut Catholique de Paris, intitulée « Retour d'Orient : quelques aspects des pays d'Islam » lui avait valu une curieuse lettre du père Jean de Menasce, dominicain, né juif à Alexandrie d'Egypte et devenu prêtre catholique et professeur de théologie à l'Université de Fribourg en Suisse.

Etiolles ce 20 Septembre 1949

Cher Père et ami,

Je viens de lire votre conférence de l'Institut catholique 1948 et je ne puis vous cacher qu'elle me peine profondément.

Je suis très sensible aux revendications de justice : aucune de celles que vous présentez ne me laisse indifférent, et l'indifférence de la plupart des sionistes aux aspirations arabes, leur négligence de tout ce contenu m'a toujours fait souffrir. Quand mon père recevait Weizmann à Alexandrie en 1918 et 1919 et se rangeait à la cause sioniste, il le mettait en garde contre la méconnaissance qu'il manifestait de la question arabe, et il avait mille fois raison. Je ne nie

nullement les injustices des sionistes et elles me font saigner le cœur. Mais vous, vous méconnaissiez *radicalement* les données du problème sioniste.

Vous l'assimilez à un irrédentisme : pour votre public, vous prenez l'exemple d'un mouvement qui se réaliserait au détriment du sol français ; c'est un argument de mauvaise guerre, car on pourrait objecter l'irrédentisme alsacien qui a assuré le retour des provinces de l'Est à la France, et cela malgré la différence linguistique et ethnique. Je ne suis pas si sûr que votre argument soit bon en soi. Mais surtout il méconnaît l'aspiration sioniste dans ce qu'elle a de spécifique, l'aspiration d'un peuple *sans territoire* et pour qui le territoire sacré, c'est la Terre Sainte. On peut dire tout ce que l'on voudra sur la manière de procéder, sur la justice à rendre à l'occupant, etc..., mais on ne peut pas, sans plus, considérer cette aspiration, inscrite dans la liturgie juive depuis deux mille ans, comme « sans rapport avec les réalités concrètes ni faire équivaloir sans plus le sionisme à un messianisme temporel.

Vous me direz que tout ceci ne change rien au fond de la question et que l'injustice commise à l'égard des Arabes est patente.

Je vous réponds : j'adopte sur ce point les idées exposées dans une brochure de Walter Zander : *Is this the Way*, publiée à Londres en 1948, à la veille de la guerre de Palestine. L'auteur, qui est sioniste et secrétaire de la « Société des Amis de l'Université Hébraïque de Jérusalem » estime que aucun *modus vivendi* satisfaisant n'est réalisable entre Juifs et Arabes avant que les Sionistes n'aient reconnu leur injustice à l'égard des Arabes : les dispositions à prendre par la suite sont un autre chapitre ; elles ne vaudront que dans la mesure où il y aura eu cet acte de contrition. Mais ceci dit, il faut, me semble-t-il, généraliser : en jugeant le sionisme comme vous le faites, vous le méconnaissiez au moins autant que les sionistes méconnaissent les droits arabes. C'est cette

justice là que je vous demande comme à un ami arabe. Que les motifs des puissances politiques et économiques jouent des Juifs et des Arabes pour des fins basses ou même infâmes, qu'il faille faire effort pour redresser la balance de l'opinion publique, paresseuse et flatteuse à l'endroit de la force, n'ôte pas qu'il faille dire la vérité tout entière et reconnaître ici autre chose qu'un conflit artificiel ou mesquin. Je voudrais que vous ayez à l'endroit de la renaissance d'Israël le même enthousiasme que j'éprouve envers la renaissance arabe. Aussi bien avons-nous tous deux l'avantage tout gratuit et miséricordieux d'être du Peuple Chrétien qui englobe tous les peuples.

Je vous embrasse, mon frère et ami, d'un cœur douloureux mais toujours fidèle.

In pace Christi

P. Jean de Menasce o.p.

Un P.S. manuscrit ajoutait :

Je vous écris ceci tout de go. Mais il faudra que nous en parlions plus à l'aise. Avez-vous reçu votre manuscrit ? J'ai repéré le porteur et lui ai écrit.

Le Père Jean-Mohammed lui répondit ce qui suit :

21 septembre 1949

Bien cher Père et ami,

Je reçois votre lettre, et je vous remercie de m'écrire aussi simplement, aussi fraternellement. Je regrette d'ajouter à votre peine en ce moment si douloureux pour vous. Je n'ai nullement la prétention de connaître le sionisme aussi parfaitement que vous, ni avec les mêmes « harmoniques » qui l'accompagnent dans votre pensée et dans vos affections. D'autre part, je voudrais ne jamais méconnaître le moindre germe authentique du bien chez qui que ce soit, et cela par

souci de la justice comme par désir d'être catholique aussi pleinement que possible.

Seulement, j'ai l'impression que vous m'avez lu un peu vite. Le texte de la conférence tendait moins à présenter mon jugement personnel que l'explication de l'attitude des Arabes. Les notes, celles qui ont été ajoutées après la conférence, réagissent contre des appréciations extrêmement injustes pour les Arabes. La plupart des Français, et des catholiques, tendent à sacrifier ceux-ci purement et simplement à la réussite temporelle des sionistes, ou à la revendication de la « Terre d'Israël », sans plus. Elles n'expriment pas complètement ma pensée ; j'aurais dû, pour éviter toute équivoque sur ce point, mettre une ou deux incises. En tout cas, lorsque je parle de l'Israël spirituel, je suis loin de fermer les portes aux sionistes, et je ne demande pas mieux que d'être convaincu d'une « renaissance » d'Israël qui corresponde à sa vocation ou qui doive l'acheminer à en prendre pleinement conscience. Mais il y en a si peu qui expriment des pensées ou des sentiments – je ne dis pas qu'ils ne les ont pas – semblables à ceux de votre cher père et à ceux de Walter Zander dont vous me parlez et dont je ne connais pas la brochure.

Dans une conférence que j'ai donnée sur la demande de l'abbé Steinmann, j'ai essayé d'expliquer en quoi l'attitude d'un « catholique » devait nécessairement heurter au prime abord tant les juifs que les arabes (musulmans) et même un grand nombre de chrétiens. A la fin, un jeune sioniste, négligeant le plan élevé où j'avais essayé de me placer, n'a trouvé qu'une question à me poser, celle de la situation économique des Arabes. Il y a donc un travail à faire des deux côtés ; et même chez nous, à l'intérieur du « peuple chrétien » comme vous l'appellez.

Pour ma part, je ne demande pas mieux qu'à rectifier et à préciser ma pensée ; cela ne peut que m'aider à mieux prier. Car je suis fidèle à l'Angelus du matin pour Israël et à une

pensée pour le peuple « de l'adoption » à ma messe du samedi, surtout si c'est une messe de la Vierge. Dans sa médiation maternelle, je vous trouve très souvent et avec ma grande affection.

et le père Jean-Mohammed s'en expliqua, peu après, dans une lettre à Dom de Witte, de l'abbaye de Saint-André-les-Bruges :

20 Novembre 1949

Mon cher Père,

Le Père de Menasce que j'ai rencontré vendredi m'a appris que vous publierez une lettre de lui où ma conférence de l'Institut Catholique est mise en cause. Il y a déjà plusieurs semaines que je veux vous envoyer le texte de cette conférence ; mais j'ai été malade et je suis encore fatigué. Voici donc ce texte. Je joins cette lettre, non pour polémiquer ni même pour me défendre ; je souhaite seulement que vous lisiez ce texte avant de présenter la lettre du P. de Menasce aux lecteurs de votre belle Revue. Vous verrez qu'il tend avant tout à expliquer par le dedans l'attitude des Arabes, et de leur point de vue, et à situer le problème palestinien dans un ensemble. Ma position personnelle est plus complexe ; elle ne plaira totalement ni aux musulmans, ni aux juifs (même non sionistes), ni à certains chrétiens. Le P. de Menasce me reproche, d'après ce qu'il m'a dit de vive voix, de méconnaître les droits naturels d'un peuple qui, comme tous les autres peuples, doit pouvoir réaliser socialement et politiquement sa destinée de peuple, alors qu'il y a des sionistes qui eux reconnaissent les injustices des Israéliens à l'égard des Arabes et réclament des leurs un acte de contrition. . D'une part, un acte de contrition – si beau soit-il – devra entraîner des mesures sérieuses ou bien restera purement théorique. D'autre part, je persiste à croire qu'Israël

n'est pas un peuple comme les autres et que « sa grandeur n'est pas d'ordre politique ». Je reste sur les vieilles notions chrétiennes qui comparent l'Israël « infidèle » aux agariens (Ep. aux Galates) et qui proclament l'avènement de l'Israël spirituel dans lequel seulement l'Israël selon la chair peut retrouver toutes les dimensions de sa grandeur, avec le sens plénier de sa mission.

Je prie pour cela tous les jours, par la médiation de celle qui est la gloire d'Israël.

Bien vôtre, fidèlement in Christo JESU.

P.S. Ma recension de Gardet-Anawati qui a un peu effarouché la Nouvelle Revue Théologique doit sortir ces jours-ci dans une revue franciscaine d'Espagne. Je vous l'enverrai.

Bien plus tard, une lettre du père Jean-Mohammed au frère André (Louis Gardet) propose des perspectives inédites pour la rencontre des religions :

Paris, le 4.1.79

Très cher Frère dans l'attente
de Son avènement (saint Paul)

Praevenisti me in dulcedine... (Dans ta douceur, tu m'as devancé). Car je voulais vous écrire justement aujourd'hui. Car hier soir, j'ai été l'hôte de Daniel Massignon (très fatigué par le froid). Nous avons tout naturellement et très amicalement évoqué votre souvenir qui, pour moi, devient une présence spirituelle. Cette présence m'est très facile à vivre fréquemment chaque jour. J'ai lu votre gros et beau livre (le plus récent). J'ai revu le Père de Lubac qui m'a demandé de vos nouvelles. C'est lui qui a voulu ma visite et a... exigé que ce soit moi qui parle ; entre autres choses, j'ai raconté ce qui m'est arrivé une fois avec mon frère. *Trois*

heures de conversation sur Dieu et sur son Règne chez les hommes. Cela ne m'est jamais arrivé avec un chrétien, pas même avec un prêtre ou un franciscain. Conclusion de mon frère : « Je suis heureux de constater que tu n'as pas renoncé à ta raison en croyant aux mystères chrétiens : malgré cela, entre nous, il y a mur ». Je lui ai rappelé les murs qui séparent les jardins qui entourent Fès, construits pour que les femmes soient libres, de part et d'autre, de se dévoiler et de s'aérer sans être vues. Et j'ai eu l'inspiration d'ajouter que ces murs n'empêchaient pas le parfum des roses des deux côtés de se rencontrer dans les hauteurs. Le Cardinal Journet voulait que je fasse de ce récit un article pour *Nova et Vetera*. Mais c'était impossible du vivant de mon frère. En tout cas, le Père de Lubac a été heureux d'une telle inspiration et l'a trouvée théologiquement exacte. Quiconque fait la volonté de Dieu telle qu'il la connaît et s'applique à mieux le connaître est donc une rose au parfum merveilleux qui s'en va, par-dessus tous les murs, rencontrer un autre parfum ayant la même origine dans la fidélité au don et aux exigences de Dieu, tels qu'ils sont perçus. Je vous embrasse très fraternellement.

Fr. Jean-M. Abd-el-Jalil

Je me permets de compléter cette prière [au dos d'une carte jointe à l'envoi] selon une autre inspiration : Seigneur, entrez : poussez la porte où vous frappez, poussez-la un peu fort car, par moments, elle résiste fort tout en étant ouverte. Entrez, vous êtes chez vous. C'est la demeure que vous avez choisie avec le Père. Merci (saint Jean).

V- ARTICLE DE J.M. ABD-EL-JALIL

L'Islam et la paix

*La revue AXES (Recherches pour un dialogue entre christianisme et religions) consacra, en janvier 1972, un N° aux **Religions facteur de paix, facteur de guerre**. La retranscription d'une table ronde entre le cardinal Daniélou, Raymond Aron et le P. Gaston Fessard charpenta ce Cahier auquel le P. Abd El Jalil apporta sa contribution. Trop souvent blessé par des préjugés sur le sujet et malgré ses graves soucis de santé de l'époque, il tint à cette mise au point qui garde, plus que jamais, toute son actualité.*

[...] D'une part, il ne faut pas juger l'Islam d'après sa mise en oeuvre par les musulmans. Ceux-ci savent et avouent qu'ils n'atteignent pas le niveau spirituel et moral où leur religion pourrait les élever. De même qu'il n'est pas tolérable que le Christianisme soit tenu pour responsable des abus dont ses adeptes se rendent coupables : guerres de religion, inquisition, croisades, colonialisme, injustices (la plaie purulente de l'Irlande du Nord, pour ne citer que cet exemple affreux) de même l'Islam ne peut être jugé d'après les souverains despotes des pays qui se réclament de lui, ni d'après la cruauté de certains de ses adeptes, leurs luttes fratricides, l'ignorance qui règne parmi ceux-ci sur les exigences véritables de leur religion, enfin leur lâcheté à les satisfaire, lorsqu'ils les connaissent.

D'autre part, lorsqu'on cite des textes musulmans, il ne faut jamais omettre de les replacer dans leur contexte immédiat et général surtout s'il s'agit de textes du Coran, le Livre Sacré de l'Islam et le seul bien de la communauté totale des musulmans qui jouisse d'une autorité absolue et que rien ne

devrait contredire dans l'enseignement de la vie pratique des croyants. De même il faut, leur expliquer le Coran, chercher les textes qui s'apparentent, se complètent ou même s'abrogent. Lorsqu'on cite les textes du Coran favorables au *jihâd* (« guerre sainte »), il ne faut pas omettre de les compléter par les textes sur la fidélité à la parole donnée, le respect de la vie humaine, la justice à l'égard de tous, la bonté, le pardon, l'appel à rendre le bien pour le mal, comme nous le verrons,

Tout cela est d'une élémentaire évidence. Mais on ne peut pas dire que c'est la pratique courante, déjà entre théologiens catholiques eux-mêmes, moins encore lorsqu'il s'agit des religions non chrétiennes et spécialement de l'Islam,

Le jihâd

C'est le mot coranique traduit en « chrétienté » et même par les orientalistes avec l'expression « guerre sainte » inconnue des musulmans (1). Le mot *jihâd* signifie « effort »; le verbe *jâhada* « s'astreindre à un effort » ; dans le Coran ce mot est souvent accompagné de la formule « *fi-sabîli' Llâh* », dans la voie de Dieu, au service de Dieu. Il ne se réfère pas exclusivement à la lutte par les armes. Cependant pour désigner le devoir de la réforme des moeurs personnelles ou communautaires, le Coran emploie une autre expression « commander (promouvoir) le bien et interdire (empêcher) le mal » (*a-amr bil-l-ma'rûf wa-l-nahy 'anil-munkar*). Ce devoir incombe à tout croyant, lequel est tenu de l'accomplir « par la main, par la parole et au moins par le cœur ». Ainsi chaque croyant est responsable du bien à promouvoir et du mal à empêcher, au moins par son « cœur », en ne se laissant pas contaminer ou assaillir lui-même ; mais s'il le peut, il doit le faire par la parole, en « contestant et réprimandant, et. par les actes, en intervenant avec toute la vigueur dont il est

capable. Et cela même contre les souverains injustes ou dissolus, dût-il subir des châtements et perdre la vie.

Dans le sens de la lutte par la force au service de la Parole de Dieu, contre ses ennemis, le *jihâd* est un devoir de la communauté et non des individus pris isolément ; à moins qu'il ne s'agisse d'une agression ou d'une menace indubitable contre la suprématie de la Parole de Dieu, auquel cas, c'est la mobilisation générale (*al-nafir al-âmn*) proclamé par le chef. Le *jihâd* ne peut être mené n'importe comment. Les règles édictées par l'islam peuvent étonner par leur sens du respect de l'être humain, Cependant les passions, dans le feu du combat, poussent les hommes à franchir «les limites de la justice, après avoir pris les armes pour elle» (A. Camus).

Les textes du Coran relatifs au *jihâd* sont très nombreux et reflètent le caractère défensif que Mohammad a dû donner à sa prédication de l'Islam, dès qu'il se manifesta comme Prophète. Soumis aux pires avanies par ses concitoyens de la Mekke, torturé dans les plus humbles de ses premiers adeptes, mis au ban de la tribu, menacé dans sa vie, il s'expatia à Yathrib (la future Médine, i.e. La Ville, sous-entendue celle du Prophète). Toujours menacé, tourné en ridicule par les poètes et devant compter, pour vivre et faire vivre les émigrés de la Mekke qui l'ont rejoint, sur la fraternisation entre eux et entre les habitants de Yathrib, blessé dans la conscience de sa mission par les quolibets des scripturaires, surtout des juifs, il se met à harceler les caravanes de la Mekke et à mener le combat contre ceux des habitants de Yathrib qui se moquaient de lui et sapaient son autorité, les juifs, mais aussi les adhérents (hypocrites ; il mène le combat contre tous en formulant une législation pour cette lutte, qu'il croyait tenir d'une révélation divine [...] la formulation la plus circonstanciée de cette législation (2) se trouve dans la sourate 9, versets 1 à 16 [...]

Les polythéistes et les « scripturaires »

Nous avons [dans la sourate 9 de l'immunité] l'un des derniers textes dictés par Mohammad comme une révélation « descendue sur lui de la part de Dieu » pour régler nos activités politiques. Tous les autres textes qui l'ont précédé, tous les nombreux parallèles - souvent plus concis et moins clairs - prennent ici leur sens définitif. Et souvent leur contexte immédiat les y ramène.

Un des plus fréquemment cité, malheureusement sans son contexte, est le suivant « Tuez-les partout où vous les saisissez. Expulsez-les de là où ils vous ont expulsés. La séduction (*fitna*) est pire que le meurtre (Coran 2,191). Presque toujours ce texte est présenté comme la loi de la dénommée « guerre sainte ». Voici son contexte, dont je souligne quelques expressions : « Combattez dans la voie de Dieu *ceux qui luttent contre vous*. Ne tombez dans *aucun excès* Dieu n'aime pas ceux qui en commettent » (2,190). Il ne s'agit donc pas de tous les non-musulmans, mais seulement de ceux qui attaquent les croyants de l'Islam.

[...] Même avec les polythéistes, les pires ennemis de la religion musulmane, même avec eux, les musulmans peuvent conclure des pactes et ils doivent y être fidèles, tant que le terme n'est pas échu ou que les non musulmans n'ont pas rompu ces pactes. Nous ne serons pas étonnés que de telles prescriptions et d'autres encore plus libérales soient appliquées aux croyants non-musulmans, auxquels le Coran reconnaît la possession d'un « Livre », d'une « Ecriture » , les *ahl al-kitâb*, « les scripturaires », avec des nuances qu'il est impossible de relever dans ce court exposé.

Le fameux texte (9/29) où il est question de l'attitude humiliée que doivent avoir les scripturaires en payant l'impôt de capitation est à replacer dans son contexte ; ces scripturaires étaient en état d'hostilité avec les musulmans vaincus, ils acceptent de se soumettre à l'autorité des

vainqueurs ; ceux-ci, les musulmans - qui ne peuvent pas les inclure dans la communauté du Coran, eux qui ne croient pas à ce Livre -, leur garantissent - avec des limitations précises - la liberté de leur culte, de leur statut personnel, de leurs tribunaux, de leurs biens et se chargent de leur « protectorat » tout cela contre un impôt spécial, dû seulement par les croyants de sexe masculin, libres, pubères, sains d'esprit et ayant les moyens de payer ; mais ceux-ci ne doivent pas « le prendre de haut » avec leurs protecteurs. Qu'il y ait eu des abus de la part de certains détenteurs de l'autorité parmi les musulmans et que des juristes de l'Islam aient accentué les limitations de la liberté et les exigences de l'humiliation, cela n'empêche pas que l'Islam se montrait tolérant et codifiait un « droit des gens » bien en avance sur celui de l'époque où il fut promulgué. Mais ce qui est devenu une législation de la communauté musulmane à certaines périodes de son histoire peut ne pas être une caractéristique fondamentale de l'Islam. Il faut dire que les musulmans se sentent encore sur la défensive et, en partie de leur faute, en partie à cause des pressions exercées sur eux par d'autres, en majorité chrétiens ou d'éducation chrétienne, ils se sentent impuissants à faire valoir leur droit et à obtenir justice (Palestine, Philippines, Pakistan). Rien ne les empêchera d'ajuster leur législation internationale aux exigences des rapports nouveaux entre les peuples de maintenant et de demain, du moment que cela ne contredit pas les textes du Coran, pris avec leurs contextes historiques.

La « fitna »

C'est une notion coranique aussi importante que le *jihâd*. Elle est très complexe. A preuve, la diversité des traductions, selon les contextes. Régis Blachère rend le mot *fitna*, selon les cas, par persécution, tentation, épreuve ; Denise Masson ajoute, avec raison, séduction, sédition. La racine *ftn* revient,

sous diverses formes et dans des contextes différents, tout au long du Coran, Les nuances qu'elle revêt tournent pour la plupart autour d'un trouble grave de la foi dont pourraient être ou sont déjà victimes les musulmans. Seule l'existence ou la menace certaine d'une *fitna* autorise et parfois impose la lutte par les armes (le *jihâd*), avec pour *unique* but de la faire cesser pour que triomphe la Parole de Dieu et pour que soit sauvegardée la foi de ceux qui se sont livrés à elle (*islâm*). Dans ce cas, et *seulement dans ce cas*, le chef de la communauté peut et parfois doit déclarer la guerre à ceux qui font obstacle à la suprématie de la Parole de Dieu et à la fidélité des croyants ; il proclamera la mobilisation générale (*al-nafir al-âmm*), et tous doivent être prêts à sacrifier leurs biens et même leur vie dans ce but.

Toute autre guerre est interdite (3). Ainsi les guerres de conquête entreprises par des chefs musulmans ne sont pas des « guerres saintes », même si ces chefs ont abusé de la crédulité populaire en parlant de *jihâd* ; même si des « docteurs de la loi » décoraient ces guerres de conquête de ce nom (*jihâd*). Ces chefs sont coupables aux yeux de la loi musulmane, même si leurs entreprises d'expansion territoriale ont servi à la propagation de l'Islam. La division de la terre habitée en « domaine de l'Islam » (*dâr al-islâm*) et « domaine de la guerre » (*dâr al-harb*) n'est pas dans le Coran. Les conversions n'ont d'ailleurs pas souvent été immédiates ; à preuve la survivance de minorités chrétiennes importantes après quatorze siècles de domination musulmane, comme c'est le cas en Egypte L'Islam a été davantage propagé par des commerçants ou par les confréries mystiques que par les armes. D'ailleurs le Coran interdit clairement toute contrainte religieuse (2,250, 10,99), il interdit même la violence verbale, soit dans la discussion avec les scripturaires (29,46), soit face aux polythéistes eux-mêmes (16,25, 6,108). La dernière référence renvoie au texte suivant : « N'insultez pas ceux (les divinités) qu'ils (les polythéistes) invoquent en

dehors de Dieu, de peur qu'ils n'insultent Dieu par hostilité, sans savoir. » Encore une fois, des musulmans, certains souverains par exemple, peuvent être infidèles aux exigences de leur religion mais celle-ci n'est pas responsable des excès et des exactions dont ils se rendent coupables.

Islam-Salam

Non seulement toute contrainte religieuse est interdite par l'Islam, même si certains musulmans y ont eu recours, mais encore l'Islam se veut paix (*salâm*). La racine *slm* a donné *Islâm* (livraison de soi à Dieu), un des trois éléments de la religion musulmane, avec *îmân* (la foi) et *ihsân* (« le bien-faire », la vertu, en définitive le sens de la présence de Dieu). Elle a encore donné *salâm* (la paix, dans un sens analogue au *shalom* de la Bible (4) et *silm* (la paix, par opposition à la guerre ; enfin *salâmah* (préservation, immunité de tout mal , bonne santé, prospérité) (5).

Le mot le plus important pour désigner la paix est *salâm*. à l'origine du caricatural « salamalec » dont use le français en un sens plutôt péjoratif. *Salâm* est d'abord le salut-salutation des croyants entre eux. Ils se souhaitent les uns aux autres la paix au sens le plus riche du mot. Généralement ils n'en usent pas lorsqu'ils saluent des non-musulmans ; à ceux-ci ils souhaitent la *salâma* (santé et prospérité) ; ou bien ils emploient la formule coranique (20,47) « *salâm* » sur ceux qui suivent la bonne direction de Dieu « *hudâ* ». On laisse le jugement à Dieu qui seul sait qui est dans la bonne voie

C'est aussi la salutation en usage au Paradis (7,46, 10,10, 13,24). Ce paradis lui-même a pour nom *dâr al-salâm*, la demeure de la paix (6,127, 10,25). Enfin c'est un des noms de Dieu Lui-même. Je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur les derniers versets de la sourate 59, que Régis Blachère intitule *Hymne à Allâh*

« C'est Lui, Dieu - nulle divinité excepté Lui - qui connaît l'Invisible et le Visible. Il est le Bienfaiteur, le Miséricordieux. C'est Lui, Dieu - nulle divinité excepté Lui - le Roi, le Très-Saint, la Paix, le Pacificateur, le Préserveur, le Puissant, le Vainqueur, le Superbe. Combien Dieu est plus élevé au-dessus de ce qu'ils Lui associent ! (Lui) le Créateur, le Novateur, le Formateur. A Lui les plus beaux Noms. Ce qui est dans les cieux et sur la terre Le glorifie. Il est le Puissant, le Sage. » (Traduction remaniée, de Régis Blachère.)

Ce qui précède montre la richesse du mot *salâm*. Il reste encore d'autres nuances à signaler ; nous devons y renoncer, à cause des longues explications qu'elles exigeraient pour éviter les à-peu-près. Mais ce qui a été dit suffit pour prendre conscience de la place que le *salâm* occupe dans l'Islam. Même si tous ses adeptes ne s'y conforment pas ou ne connaissent pas toutes ses exigences, cette religion fait consister la paix dans la soumission à la Parole de Dieu et se sent responsable de procurer cette paix à tous les humains, ce qui ne signifie pas nécessairement leur conversion à l'Islam.

Étendue du *Salâm*

Les musulmans devraient tout mettre en oeuvre pour que cette paix s'établisse dans leurs rapports entre eux et aussi dans leurs rapports avec les non-musulmans.

Et tout d'abord dans le coeur de chaque croyant ; c'est pour cela que la salutation entre les croyants est le *salâm*, un souhait de paix, celle qui vient de Dieu et qui est un de Ses Noms. Un autre *mot* est à évoquer ici ; il est tiré de la même racine que *îmân* (la foi). Il s'agit de la forme verbale *it'ma'anna*. A la fin de la vie « l'âme apaisée (*mutna'inna*) retournera vers son Seigneur satisfaite et agréée (8, 27-30) ; durant cette vie terrestre les coeurs des croyants auront fait l'apprentissage de cette pacification personnelle par la vie de

foi et surtout par le *dhikr*, le souvenir et la mention du nom de Dieu (Allah) « A lâ *bidhikri lâhi tat'ma'innu l-qulûb* ? demande le Coran (13/28) : » N'est-ce pas par le *dhikr* (souvenir et mention) de Dieu que les coeurs se pacifient ? »

La paix entre les croyants s'exprime par le sens de la fraternité dans la foi, la concorde, l'entraide. On sait que cela reste une exigence de l'Islam tellement puissante que les musulmans ont un air de famille partout, même si la vraie fraternité dans la foi est bien souvent sacrifiée à des intérêts immédiats individuels, particularistes ou « nationaux »

Dans les rapports avec les non-musulmans, la recherche de la paix a des caractéristiques soulignées par le Coran lui-même. Voici les principales. Les croyants de l'Islam s'appuient sur un texte du Coran (2,208) qui invite à « entrer dans la paix ensemble » cette invitation s'adresse aux croyants eux-mêmes ; mais des hommes de savoir y voient un appel à établir la paix avec tous les hommes ; et tout d'abord avec ceux qui offrent la paix ou inclinent vers elle (8/61, 4/90). La fidélité à la « parole donnée » et aux pactes doit être rigoureuse (2,177, 6,152, 8,56, 9,1-7, 16,91, 17,34), Cette fidélité à la parole donnée fait partie des exigences de la justice (*'adl*), auxquelles l'Islam est si sensible qu'on en est venu à identifier le domaine de l'Islam (*dâr-l'islâm*) et le domaine de la justice (*dâr al-'adl*). Qu'en pratique il en fût et en soit encore autrement, c'est indéniable. Ibn Khaldûn, ce génie de la sociologie (m. 1406), en a disserté judicieusement pour son époque et prophétiquement pour d'autres périodes postérieures de l'histoire des pays musulmans. Il n'en reste pas moins vrai que le Coran oblige les musulmans à la justice dans tous les rapports humains, y compris avec les non-musulmans, même avec les adversaires qui n'observent pas eux-mêmes la justice la plus élémentaire. Je cite un texte entre autres, dans la traduction de Denise Masson « O vous qui croyez, tenez-vous fermes comme témoins devant Dieu, en pratiquant la justice. Que la haine envers un peuple ne

vous incite pas à commettre des injustices. Soyez justes ! La justice est proche de la piété. Craignez Dieu ! Dieu est bien informé de ce que vous faites (5,8, cf.- 4,85,; 6/,15,. 15,7, 16,76, etc.)

Vaincre le mal par le bien

Cette expression paulinienne a son analogue dans le Coran. Celui-ci incite très fréquemment à la bonté ; la motivation vaut d'être citée « Sois bon, comme Dieu est bon pour toi ! » (28,77). Le Coran, qui admet la loi du talion, recommande très souvent le pardon, qui, bien que difficile, doit être pratiquée pour plaire à Dieu, «Le Pardonneur», Celui qui aime pardonner (22,60, 58,2, 24,22, 3,159, 5,13, 2,109, 7,199, etc.).

Pour finir voici un texte, parmi les plus importants à mes yeux, et qui n'est pas isolé. Je souligne. « La bonne action n'est pas l'égale de la mauvaise ; *repousse celle-ci par celle qui est meilleure* ; et voici que celui dont te séparait une inimitié devient pour toi comme *un ami fervent*. (41,34, cf. 23,96, 13,22, 28,54).

Le lecteur chrétien pourrait s'étonner de ce qui vient d'être dit. Ce sont cependant les enseignements authentiques de l'Islam ; ils urgent encore maintenant et plus que jamais les croyants de cette religion. Surtout n'oublions pas la parabole évangélique de la paille et de la poutre. L'Islam n'a jamais prétendu être la religion du Dieu-Amour et du « commandement nouveau ». Et l'histoire montre que, bien souvent, même de nos jours (cf. la polémique récente sur la torture en Algérie), les disciples du Christ sont loin d'avoir toujours témoigné pour cette charité, à eux confiée. « Le Prince des poètes » arabes, Ahmad Chawqî (m. 1934) l'a dit dans un poème inoubliable, cinglant pour tous ceux qui se réclament du Christ et devraient être « semeurs d'amour » et « artisans de paix ».

J.-M. Abd-el-Jalil
Consulteur au Secrétariat pour les non-chrétiens.

- (1) Voir Abd-el-Jalil, *Guerre Sainte*, dans l'encyclopédie, « Catholicisme », Letouzey, 1962.
- (2) Allal-El-Fassi (en arabe), *Maqâsid al-chari'a l-islâmiya wa-ahkâmu-hâ*, Casablanca 1963, notamment aux pp. 227 ss.
- (3) Voir le lexique de Kittel au mot chalôm et le *Vocabulaire de Théologie biblique* au mot : Paix (2^o éd., Paris, 1970)
- (4) Y. Moubarac, *Islam et Paix* (Dieu vivant, cahier 23, 1953), plus complet que mon exposé.
- (5) Allal-El-Fassi, pp. 231 ss.

HOMMAGE

Hommage au Père Jacques Jomier

Comme annoncé dans l'Avant-Propos, ce Bulletin comprend un hommage au Père Jacques Jomier décédé le 7 décembre 2008. Le Père Jomier était membre de l'Association des Amis de Louis Massignon et tenait, encore quelques mois avant sa mort à lui manifester son soutien. La photocopie de sa lettre du 2 mars 2008 ouvre ce dossier. Elle est suivie des témoignages de deux personnes qui l'ont bien connu : le Père Maurice Borrmans et Pierre Rocalve

frère J. Jomier
Dominicain
imp. Lacordaire
31078 Toulouse Cedex 4

le 2 mars 2008
à Mme Daniel Massignon

Chère Madame,

Le bulletin de l'Association est bien arrivé. Je vous en remercie et je vous en remercie aussi et voici ma cotisation de 25 Euros pour l'année 2008. Je vous remercie également pour tout le travail que vous accomplissez pour ~~l'Association~~ l'Association des amis. Nous avons tous une grande reconnaissance pour votre beau père qui a ouvert une voie. Sans lui nous n'aurions jamais pu faire notre fondation dominicaine en France. C'était un génie; le comprenons-nous vraiment un jour? Et cela bien que l'impulsion qu'il nous a donnée à tous soit manifeste.

Je vous en remercie d'autant plus que Madame

IN MEMORIAM JACQUES JOMIER (1914-2008)

par Maurice Borrmans

Le Père Jacques Jomier est décédé le 7 décembre 2008 à Villefranche du Lauragais après de nombreuses années de retraite au couvent des Dominicains de Toulouse. Né à Paris, le 7 mars 1914, il y avait fait de solides études secondaires, puis avait choisi de rejoindre les Dominicains en 1932 : il y fit profession le 23 septembre 1933 et fut ordonné prêtre le 16 juillet 1939. Mobilisé pour en temps, de septembre 1939 à juin 1940, il participa à la campagne de Norvège. Dès 1941, il entame des études supérieures à l'Ecole des langues orientales où le professeur Régis Blachère lui devint un guide et un ami. Aux Hautes Etudes, il bénéficie de l'enseignement de Jean Sauvaget, directeur de l'Histoire du Moyen Orient. Ainsi introduit dans le monde des orientalistes français, il fait la connaissance de Louis Massignon. C'est le 25 octobre 1945 qu'il rejoint Le Caire où, avec les pères Anawati et de Beurecueil, il participe, en 1953, à la fondation de l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales (IDEO). En 1954, il soutient sa thèse de doctorat en Sorbonne, *Le commentaire coranique du Manâr (Tendances modernes de l'exégèse coranique en Egypte)*, aussitôt publiée. Il participe de très près à la rédaction des *Mélanges* de l'IDEO, dès que l'Institut se dote d'une revue de niveau universitaire. Non content d'y exposer ces « tendances » en exégèse coranique, lesquelles peuvent susciter des soupçons chez les 'ulamâ' d'al-Azhar, il y présente les meilleures productions des romanciers égyptiens de son temps, faisant ainsi connaître à l'étranger l'oeuvre remarquable de Naguib Mahfouz, qui se verra attribuer le Prix Nobel de littérature.

Son attention au petit peuple du Caire l'amène à publier un *Manuel d'arabe dialectal égyptien*. Ses enseignements universitaires, à Kinshasa (Zaïre) et en d'autres capitales, l'encouragent à rédiger des initiations très recherchées *Pour connaître l'Islam* (1988) et comparer les apports coraniques et bibliques en des études de qualité, tel son *Bible et Coran* (1959). On lui doit aussi une *Vie du Messie*, qui tient compte du regard musulman sur Jésus, fils de Marie. Ne s'est-il pas employé, en de nombreux articles, à démontrer que le Pseudo-Evangile de Barnabé est un faux ? Sa compétence en tous ces domaines ont fait qu'il a été un consultant apprécié du Secrétariat romain pour les Non Chrétiens, de 1973 à 1984. Résidant au couvent dominicain de Toulouse depuis 1981, il continuait à rayonner par ses articles et ses correspondances. Nombreux sont les amis qui lui y firent visite. En 2002, Marie-Thérèse Urvoy eut l'heureuse idée de rassembler leurs témoignages et leurs recherches dans un livre *En hommage au père Jacques Jomier o.p.*, ce qui permit à celui-ci de mesurer combien son œuvre avait été importante dans le cadre d'un dialogue islamo-chrétien « en vérité et en charité ». Car c'était bien là le souci permanent qui animait le père Jomier en toutes ses publications ou interventions. « Ce qui caractérise le mieux la personnalité du père Jomier, écrivait Roger Arnaldez en 2002, c'est la discrétion et l'humilité. Ces qualités morales se traduisent dans sa vie intellectuelle par le souci de la précision, de l'exactitude, de la soumission aux faits et, en particulier, aux textes ». C'est ainsi qu'il a voulu servir l'Eglise, témoigner du Christ et promouvoir le dialogue entre chrétiens et musulmans.

Maurice Borrmans

LE PERE JACQUES JOMIER

par Pierre Rocalve

Le Père Jacques Jomier nous a quittés avec la discrétion qui l'avait caractérisé toute sa vie.

Il avait appartenu longtemps au couvent dominicain de l'Abbassieh au Caire. Bon connaisseur de l'arabe et de l'arabe parlé du Caire, il s'était spécialisé dans la sociologie du petit peuple cairote, principalement sous ses aspects religieux. Il publiait surtout dans la revue Mideo des Dominicains.

Quand j'étais au Caire je ne le voyais guère qu'aux conférences de Dar es Salam (fondées par L.Massignon et Mary Kahil). Je l'ai plus souvent rencontré ensuite au couvent de Ranguel à Toulouse ou au couvent des Dominicaines de Prouilhe, fondé par saint Dominique près de Fanjeaux dans l'Aude. Il venait s'y reposer. J'ai connu alors des aspects plus inattendus de sa personnalité : un certain regard malin et pas toujours indulgent. Il a aussi pas mal publié de bons ouvrages sur l'Islam. Je recommande particulièrement (« Dieu et l'homme dans le Coran », paru en 1996 au Cerf dans la prestigieuse collection Patrimoines. Il y raconte, avec beaucoup d'humilité, un épisode de sa vie, qui l'a beaucoup marqué C'était lors de sa soutenance de thèse d'Etat en-Sorbonne - Massignon était le rapporteur de la thèse principale. Massignon lui demanda à brûle pourpoint « si, oui ou non, Allah du Coran est le Dieu d'Abraham ». Question qui était capitale pour Massignon. Mais trois des membres du jury, trouvant la question déplacée, ont sursauté et Gaston Wiet, athée, a murmuré en direction du seul P. Jomier : « Ne répondez pas ! » Et J. Jomier, décontenancé, et par la question et par l'intervention de Wiet, s'est tu. Massignon a raconté plus tard que ce silence, révélateur d'une hésitation, l'avait beaucoup choqué, car, pour lui, il n'y

avait pas de doute (toute son oeuvre et son action en dépendaient) : le Coran était vraiment d'origine divine.

Le P. Jomier a, a posteriori, infiniment regretté d'avoir fait de la peine à Massignon. Mais il s'en explique de façon fort subtile dans ce livre, qui montre que, sur ce point du moins, sa pensée, comme celle du P. Anawati, se démarquait de la pensée de Massignon.

Pierre Rocalve

Assemblée Générale
de l'Association des Amis de Louis Massignon

Le vendredi 8 janvier 2010 à 17h30

*A l'Ecole des Sciences Sociales,
105 Bd Raspail
75006 Paris*

Après l'Assemblée Générale, Mme Façoise Jacquin et
le Père Maurice Borrmans parleront de *La Badaliya*

Pèlerinage Islamo-Chrétien
Vieux Marché
juillet 2010

Le pardonneur pressenti est l'Evêque de Rabat

Bulletins de l'Association

Liste des 20 Bulletins (publiés de septembre 1994 à décembre 2007) avec leurs principaux thèmes

- N° 22 – Déc. 2009 J.-M. Abd-el-Jalil et Louis Massignon
N° 21 - Déc. 2008, *Germaine Tillion et Louis Massignon*
N° 20 - Déc. 2007. *J.-K. Huysmans, P. Roche, L.Massignon*
N° 19 - Déc. 2006. *Charles de Foucauld et Louis Massignon*
N° 18 - Déc. 2005. *L. Massignon et le Maroc*
N° 17 - Mars 2005. *Anne Catherine Emmerick*
N° 16 - Juin 2004. *Le Pèlerinage* (épuisé)
N° 15- Déc. 2003. *Le Dialogue interreligieux*
N° 14 - Juin 2003. *L. Massignon et l'Irak* (épuisé)
N° 13 - Déc. 2002. *L'Hospitalité* (épuisé)
N° 12 - Mai 2002. *Appel à un jeûne privé* (épuisé)
N° 11 - Août 2001. *Témoignages sur Daniel Massignon*
N° 10 - Août 2000. *Orientations de recherches et Archives*
N° 9 - Déc.1999. *Colloque (Vieux Marché) Sept Dormants ; Les amitiés de régiment de Louis Massignon*
N° 8 - Juin 1999. N° spécial : *Les Sept Dormants d'Ephèse*
N° 7 - Sept. 1998. *Les Trois Prières d'Abraham ; Colloque Louis Massignon : the Vocation of a Scholar*
N° 6 - Sept. 1997. *L. Massignon et Jean-Marie Domenach*
N° 5 - Déc. 1996. *Hommage à François de Laboulaye ; Témoignage sur le Père Jean- Mohammed Abd-El-Jalil*
N° 4 - Juillet 1996. *Le Comité Chrétien d'Entente France-Islam (A de Peretti) (suite)*
N° 3 - Déc.1995. *Etude sur le Comité Chrétien d'Entente France- Islam (A. de Peretti) ; Louis Massignon et la guerre*
N° 2 - Juin 1995. *La place de Louis Massignon dans la politique musulmane de la France sous la III^{ème} République* (Henry Laurens)
N° 1 - Sept. 1994. *Historique de l'Association*

Association des Amis de Louis Massignon

Association loi 1901, créée en 1965

Objectifs

- Travailler au rayonnement de la pensée et de l'œuvre de Louis Massignon
- Veiller à l'édition, la réédition et la traduction de ses oeuvres et de sa correspondance ;
- Promouvoir les recherches à son sujet ;
- Faciliter les échanges et le dialogue entre les cultures et les religions

Chaque adhérent reçoit gratuitement *le Bulletin des Amis de Louis Massignon* comprenant études, inédits, témoignages, hommages, nouvelles, recensions et citations.

Pour adhérer à l'Association, envoyez une demande à :
Association des Amis de Louis Massignon

Nouvelle adresse

Maison des Associations du XVI^e Ardt
14, Avenue René Boylesve, 75016 PARIS
CCP 3 764 62 D Paris

Préciser Nom, prénom et adresses (postale/téléphone/fax/e-mail)

Cotisation annuelle :

Membre étudiant :	10 €
Membre associé	25 €
Membre actif	40 €
Bienfaiteur	50 € et +
Sociétés	150 € et +

Tous droits de reproduction sont réservés.
Dépôt légal le 23 juillet 1997. ISSN 1272-9205

Responsable de la publication : Nicole Massignon,
Réalisation : Claude Le Gressus ; Impression : Vit'Repro